



# ELIZABETH HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

*Quand tombent les masques*

**J'AI  
LU**  
POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

ELIZABETH  
HOYT

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 12

## Quand tombent les masques

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Daniel Garcia*



### **Elizabeth Hoyt**

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivaine. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Hoyt Elizabeth

# Quand tombent les masques

## LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE – 12

Collection : Aventures et passions  
Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Daniel García

Éditeur original  
Grand Central Publishing, a division of Hachette Book Group, Inc.,  
New York  
© Nancy M. Finney, 2017  
Pour la traduction française  
© Éditions J'ai lu, 2018  
Dépôt légal : mai 2018

ISBN numérique : 9782290167458  
ISBN du pdf web : 9782290167472

Le livre a été imprimé sous les références :  
ISBN : 9782290164075

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

**Présentation de l'éditeur :**

Veuve solitaire, lady Iris croit sa dernière heure arrivée quand elle est enlevée par les Seigneurs du Chaos, société secrète constituée d'aristocrates pervers qui se cachent derrière des masques d'animaux. Heureusement, elle est sauvée par le duc de Dyemore qui a réussi à infiltrer la secte. Le soir même, il la contraint à l'épouser, affirmant que c'est le seul moyen de la protéger. Voilà Iris devenue duchesse, mariée à ce sinistre balafre qui cache lui-même de terribles secrets. Pourtant, cet homme prêt à tout pour détruire leurs ennemis va éveiller son désir de femme et le transformer en passion brûlante...

**Biographie de l'auteur :**

ELIZABETH HOYT est l'auteure de nombreuses séries publiées aux Éditions J'ai lu, parmi lesquelles la célèbre trilogie Les trois princes qui a eu un énorme succès international. Elle est traduite dans le monde entier.

d'après © Hayden Verry et © Rekha Arcangel / Arcangel

*Titre original*

DUKE OF DESIRE

*Éditeur original*

Grand Central Publishing, a division of Hachette Book Group, Inc.,  
New York

© Nancy M. Finney, 2017

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2018

***Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu***

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin  
*N° 8761*
- 2 – Liaison inconvenante  
*N° 8889*
- 3 – Le dernier duel  
*N° 8986*

LA LÉGENDE DES QUATRE SOLDATS

- 1 – Les vertiges de la passion  
*N° 9162*
- 2 – Séduire un séducteur  
*N° 9229*
- 3 – Le reclus  
*N° 9309*
- 4 – Le revenant  
*N° 9360*

LES FANTÔMES DE MAIDEN LANE

- 1 – Troubles intentions  
*N° 9735*
- 2 – Troubles plaisirs  
*N° 9899*
- 3 – Désirs enfouis  
*N° 10001*
- 4 – L'homme de l'ombre  
*N° 10165*
- 5 – Le lord des ténèbres  
*N° 10506*
- 6 – Le duc de minuit  
*N° 10618*
- 7 – Cher monstre  
*N° 11081*
- 8 – Garde du cœur  
*N° 11303*
- 9 – Le lion et la colombe  
*N° 11478*
- 10 – Le duc de Montgomery  
*N° 11729*
- 11 – L'amour de tous les dangers  
*N° 11889*

# Sommaire

[Titre](#)

[Elizabeth Hoyt](#)

[Copyright](#)

[Biographie de l'auteur](#)

[Du même auteur aux Éditions J'ai lu](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)



*Ce livre est pour vous.*

*Si vous avez déjà lu les onze premiers volumes de la série des Fantômes de Maiden Lane : merci de m'avoir accompagnée fidèlement tout au long de cette odyssée à travers le Londres de l'époque géorgienne. J'espère que vous avez aimé les décors, les situations, les personnages et, par-dessus tout, la passion qui était au cœur de ces récits.*

*Si vous n'avez lu aucun de mes livres : oh, mon Dieu ! Asseyez-vous, prenez une tasse de thé ou de café et laissez-moi vous raconter une histoire...*

# 1

*Il était une fois un pauvre tailleur de pierre...*

(D'après la légende du *Roi de Pierre*)

## Avril 1742

Si l'existence d'Iris Daniels, lady Jordan, avait été jusqu'à présent extrêmement morne et ennuyeuse, elle s'apprêtait à mourir de manière très originale.

Des torches accrochées à de grands pieux fichés dans le sol éclairaient la scène. Leurs flammes projetaient des ombres mouvantes sur les hommes masqués regroupés en cercle autour de la jeune femme.

Masqués, mais, à part cela, *entièrement nus*.

Les masques en question n'avaient rien non plus de ces loups en satin qu'on portait dans les bals costumés. Ils représentaient des têtes d'animaux ou d'oiseaux. Iris avait reconnu un corbeau, un blaireau, une souris et un ours au ventre particulièrement poilu.

La jeune femme était agenouillée près d'une grande dalle de pierre, sorte de monolithe primitif apporté là voilà des siècles par des peuplades depuis longtemps oubliées. Ses mains tremblantes étaient attachées devant elle, ses cheveux retombaient sur son visage et sa robe était dans un état pitoyable, Iris ayant été enlevée quatre jours plus tôt.

Trois hommes se tenaient devant elle. Les ordonnateurs de cette horrible farce.

Le premier portait un masque de renard. Il était mince, clair de peau et, à en juger par sa pilosité, roux. Un dauphin était tatoué sur l'intérieur de son avant-bras.

Le deuxième arborait un masque de jeune homme avec des grappes de raisin dans ses cheveux – le dieu Dionysos, si elle ne se trompait pas – qui, bizarrement, était encore plus effrayant que les masques figurant des animaux. Lui aussi avait un dauphin tatoué, quoique sur le haut de son bras droit.

Le troisième dominait les deux autres d'une bonne tête et se cachait derrière un masque de loup. Ses poils étaient noirs et il émanait de lui une tranquille autorité. Un dauphin était tatoué sur la saillie de l'os gauche de son bassin. Cet emplacement attirait irrésistiblement le regard sur... euh... ses attributs masculins.

M. Loup avait été gâté par la nature.

Frissonnant de dégoût, Iris détourna les yeux, et croisa accidentellement le regard narquois de M. Loup.

Elle redressa le menton d'un air de défi. Elle savait qui étaient ces hommes. Les Seigneurs du Chaos, une terrifiante société secrète composée d'aristocrates qui aimaient deux choses : le pouvoir et prendre leur plaisir en violant et tuant des femmes et des enfants.

Iris avala sa salive et se rappela qu'elle était une lady – la lignée de ses ancêtres remontait au temps glorieux de Guillaume Le Conquérant –, ce qui lui imposait certains devoirs. En premier lieu, celui de défendre son nom et son honneur.

Ces... *créatures* la tueraient peut-être – ou pire –, mais elles ne lui ôteraient pas sa dignité.

— Messieurs ! lança le Dionysos, levant le bras en un geste théâtral. Je suis heureux de vous accueillir à notre grande cérémonie de printemps. Ce soir, nous procéderons à un sacrifice tout particulier : celui de la nouvelle duchesse de Kyle !

La foule rugit comme autant de bêtes salivant devant un festin.

Iris sursauta. La duchesse de...

Elle regarda vivement autour d'elle.

Pour autant qu'elle puisse voir à la lumière macabre des torches, il n'y avait personne d'autre qu'elle en position sacrificielle. Et elle était sûre de ne *pas* être la duchesse de Kyle.

— Non, dit-elle, quand la foule se calma. Ce n'est pas moi.

— Silence, siffla le Renard.

Iris étrécit les yeux. Elle avait été enlevée quatre jours plus tôt, alors qu'elle rentrait du mariage de la vraie duchesse de Kyle. Ses ravisseurs l'avaient ligotée et lui avaient recouvert la tête d'une cagoule avant de la jeter sur le plancher d'une voiture, où elle était restée prostrée durant un interminable trajet sur des routes cahoteuses. À son arrivée ici, elle avait été enfermée dans une petite cabane en pierre qui n'était pas chauffée. On ne lui avait rien donné d'autre qu'un peu d'eau à boire. Pour couronner le tout, elle avait été obligée de se soulager dans un seau.

Au cours de ces quatre jours, elle avait eu largement le temps de songer à la mort qui l'attendait et aux éventuelles tortures qui la précéderaient.

Cependant, quoique terrifiée et sans défense, Iris n'entendait pas succomber aux projets de ses ravisseurs sans se battre. Après tout, elle n'avait plus rien à perdre.

Aussi déclara-t-elle d'une voix forte :

— Vous faites erreur. Je ne suis *pas* la duchesse de Kyle.

Le Loup se tourna vers le Dionysos.

— Il semblerait que vos hommes aient enlevé la mauvaise personne, dit-il d'une voix profonde et un peu rauque.

— Ne soyez pas idiot, rétorqua le Dionysos. Nous l'avons capturée trois jours après qu'elle a épousé Kyle.

— Oui, alors que je regagnais mon domicile à Londres après le mariage, précisa Iris. Le duc de Kyle a épousé une jeune femme du nom de Alf. Ce n'est pas moi. Du reste, pourquoi aurais-je quitté le duc si je venais de l'épouser ?

Le Dionysos se tourna vers le Renard, qui tressaillit.

— Vous m'avez assuré que vous l'aviez vue épouser Kyle.

Le Loup s'esclaffa.

— Elle ment ! s'écria le Renard.

Et il bondit vers Iris, le bras levé.

Le Loup plongea en avant, lui saisit le bras droit et le lui tordit violemment dans le dos avant de le forcer à s'agenouiller.

Iris frissonna. Elle n'avait jamais vu un homme se mouvoir aussi rapidement.

Et se montrer aussi brutal.

Le Loup se pencha sur sa victime. Le museau de son masque frôlait la nuque du Renard.

— On ne touche pas ce qui m'appartient, martela-t-il.

— Lâchez-le ! aboya le Dionysos.

Le Loup l'ignore.

Le Dionysos serra les poings.

— Obéissez-moi !

Le Loup tourna finalement la tête vers lui.

— Vous vous êtes trompé de cible. Cette femme ne mérite plus d'être sacrifiée. Mais je la veux pour moi.

— Prenez garde, murmura le Dionysos. Vous êtes nouveau dans notre assemblée.

— Pas si nouveau que cela.

— Je voulais dire que vous ne nous avez rejoints que récemment. Vous n'êtes pas encore bien au fait de nos pratiques.

— Je sais toutefois qu'en tant qu'invité d'honneur j'ai le droit de la réclamer, gronda le Loup. Elle me revient de droit.

Le Dionysos inclina la tête de côté comme s'il soupesait l'argument.

— Uniquement avec ma permission.

Le Loup écarta les bras, lâchant du même coup le Renard, et se redressa sagement.

— Dans ce cas, avec votre permission, dit-il, d'un ton où perçait la moquerie.

La lumière des torches soulignait les muscles saillants de son torse. Toute sa personne dégageait une aura d'autorité.

Pourquoi un tel homme avait-il rejoint les rangs d'une secte aussi macabre ?

Les autres membres des Seigneurs du Chaos ne semblaient guère apprécier qu'on les prive du principal divertissement de la soirée. Les hommes masqués entourant Iris commençaient à s'agiter et à murmurer. L'atmosphère devenait menaçante.

La moindre étincelle pourrait mettre le feu aux poudres, sentit Iris.

— Eh bien ? insista le Loup.

Le Renard se releva. Des marques rouges zébraient sa peau blafarde.

— Vous ne pouvez pas accepter, dit-il à son chef. Pourquoi diable l'écoutez-vous ? Cette femme est à nous. Servons-nous d'elle comme...

Le Loup lui décocha un coup de poing dans la tempe, d'une telle force que le Renard bascula à la renverse.

— Elle est à moi, gronda le Loup, et, se tournant vers le Dionysos : Dirigez-vous, oui ou non, les Seigneurs du Chaos ?

— Cela me semble évident, répliqua le Dionysos. Et je n'ai pas à vous prouver ma suprématie en vous accordant cette femme.

Iris avala sa salive. Ils se battaient pour elle comme des chiens se disputant un morceau de viande. Valait-il mieux que le Loup se la réserve pour lui seul ? Elle n'en savait strictement rien.

Mais une chose était sûre : à en juger par sa posture et la tension de ses muscles, il était prêt à la bagarre.

— Cependant, reprit le Dionysos, je peux vous la céder par... magnanimité. Profitez d'elle comme il vous plaira. À la seule condition que son cœur ait cessé de battre à l'aube.

Iris arrêta de respirer. Le Dionysos venait de la condamner avec la même désinvolture que s'il s'était agi d'écraser un insecte.

— Vous avez ma parole, répondit le Loup.

Iris tourna vers lui un regard terrorisé.

Ces hommes étaient bel et bien des monstres.

— Votre parole a été entendue par nous tous, l'avertit le Dionysos.

Le Loup poussa une sorte de grognement, avant de saisir Iris par ses poignets entravés et de la hisser sur ses pieds. La jeune femme le suivit en titubant, alors qu'il se frayait un chemin au milieu de la foule d'hommes en colère. Certains membres de la confrérie ne se gênèrent même pas pour pousser Iris.

Elle était arrivée ici la tête recouverte d'une cagoule, aussi n'avait-elle pas pu voir où ses ravisseurs l'avaient conduite. Elle découvrait à présent qu'il s'agissait des ruines d'une église, peut-être même d'une cathédrale. Des amas de pierres surmontés d'une grande arche brisée dressaient leurs silhouettes fantomatiques dans la nuit et la jeune femme trébucha plus d'une fois sur des gravats recouverts de mauvaises herbes. Loin du feu, l'air était frais, mais l'homme au masque de loup n'en semblait nullement affecté, malgré sa nudité. Il continua d'avancer d'un pas égal jusqu'à ce qu'ils atteignent une route poussiéreuse où attendaient plusieurs attelages.

Il se dirigea vers l'un d'eux et, sans autre préambule, ouvrit la portière et poussa Iris à l'intérieur.

— Attendez ici. Ne criez pas et n'essayez pas de vous enfuir. Vous n'aimeriez pas ma réaction.

Sur cette menace, il claqua la portière, abandonnant Iris dans le noir.

Elle se rua sur la poignée, mais il avait verrouillé ou coincé la portière. En tout cas, elle ne s'ouvrit pas.

Des clameurs lui parvenaient depuis l'église en ruine. Doux Jésus ! On aurait dit une meute de chiens enragés. Quel sort comptait lui réserver le Loup ?

Elle avait besoin d'une arme. Quelque chose, n'importe quoi qui lui permettrait de se défendre.

Elle tâtonna autour d'elle. La poignée de la portière tenait solidement et elle ne réussit pas à l'arracher. La fenêtre était dépourvue de rideaux. Les parois de l'habitacle n'offraient aucune aspérité. *Rien*. Les banquettes étaient recouvertes d'un velours très doux, qui devait coûter une fortune. Parfois, dans les voitures de luxe, les sièges...

Iris tira sur l'un d'eux.

Le siège se souleva, révélant un espace creux.

Elle tendit la main, mais ne rencontra qu'une couverture en fourrure.

*Zut.*

Elle entendit la voix rocailleuse du Loup près du véhicule.

Au désespoir, Iris tira sur la banquette opposée, qui se souleva à son tour. Elle y plongea la main.

*Un pistolet.*

Elle s'en empara, priant le ciel qu'il soit chargé.

Elle le pointa vers la portière au moment où celle-ci se rouvrait.

Le Loup – toujours nu – s'encadra dans l'ouverture. Il tenait une lanterne. Ses yeux se fixèrent un court instant sur le pistolet qu'elle brandissait entre ses mains entravées. Puis il tourna la tête et dit quelques mots dans une langue incompréhensible à un interlocuteur qu'elle ne voyait pas.

Iris retint son souffle.

Finalement, le Loup grimpa à l'intérieur et referma la portière, ignorant avec superbe l'arme pointée sur lui. Il suspendit sa lanterne à un crochet et s'assit face à la jeune femme.

— Posez cela, dit-il.

Son ton était calme.

Et cependant menaçant.

Iris se retrancha dans un coin, le plus loin possible de lui, sans abaisser son arme. Son cœur battait à tout rompre.

— Non.

L'attelage s'ébranla sans prévenir et elle dut se raccrocher à la portière pour conserver son équilibre.

— Di-dites au cocher de s'arrêter, balbutia-t-elle. Et laissez-moi partir.

Elle avait beau faire, sa voix manquait cruellement d'assurance.

— Pour qu'ils vous violent jusqu'à ce que mort s'ensuive ? répliqua-t-il, désignant du menton la direction de l'église où s'étaient rassemblés les Seigneurs du Chaos. Pas question.

— Alors, dans le prochain village.

— Je ne pense pas, non.

Il tendit la main vers elle, et elle sut qu'elle n'avait plus le choix.

Elle fit feu.

L'impact projeta le Loup contre le dossier de la banquette tandis que, sous l'effet du recul, Iris bascula à la renverse.

Elle se releva rapidement. Elle n'avait peut-être plus de balles, mais elle pouvait toujours se servir de l'arme comme d'une matraque.

Le Loup s'était recroquevillé sur son siège. Du sang coulait de son épaule droite et son masque avait glissé.

Iris le lui arracha.

Et étouffa un cri.

Le visage qui apparut avait dû être autrefois d'une beauté angélique. Il était à présent horriblement mutilé. Du côté droit, une cicatrice hideuse partait de la racine des cheveux, traversait le sourcil, évitait l'œil de justesse et poursuivait son chemin sur la joue, déformant au passage sa lèvre supérieure, pour se terminer sur le menton.

Bien qu'ils fussent présentement fermés, Iris savait qu'il avait les yeux gris clair.

Car elle l'avait reconnu.

C'était Raphael de Chartres, duc de Dyemore, et quand elle avait dansé avec lui – une seule fois – trois mois plus tôt, elle s'était dit qu'il ressemblait à Hadès.

Le dieu des enfers.

Le dieu des morts.

Elle n'avait aucune raison de changer d'avis.

Il rouvrit soudain les paupières et la fusilla du regard.

— Idiote ! siffla-t-il. J'essaie de vous sauver.

Raphael grimaçait de douleur. Sa cicatrice tirait sur sa lèvre qui devait se tordre en un rictus grotesque.

La femme qui lui avait tiré dessus avait des yeux du même bleu que le ciel, au-dessus de la lande, après un orage : un bleu tirant sur le gris. Cette nuance très particulière de bleu était l'un des rares attraits que sa mère ait jamais trouvés à l'Angleterre.

Raphael ne pouvait qu'acquiescer.

Malgré l'appréhension qui se lisait dans son regard, les yeux bleu-gris de lady Jordan étaient magnifiques.

— Comment cela, vous essayez de me sauver ?

Elle tenait le pistolet comme si elle s'appêtait à l'assommer au moindre mouvement.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous violer ni de vous tuer.

Des années à rêver de vengeance et des mois de patients stratagèmes pour infiltrer les Seigneurs du Chaos, et tout cela réduit à néant à cause d'une paire d'yeux gris-bleu. Quel satané

imbécile !

— Je voulais vous mettre à l’abri des débauches de la confrérie, ajouta-t-il. Naïvement, je pensais que vous m’en seriez reconnaissante.

La jeune femme fronça les sourcils – qu’elle avait délicats – d’un air suspicieux.

— Vous avez promis au Dionysos que vous me tueriez avant l’aube.

— J’ai menti. Si je vous avais voulu du mal, j’aurais commencé par vous ficeler comme une dinde de Noël. Je ne l’ai pas fait, vous avez remarqué ?

Elle lâcha le pistolet.

— Mon Dieu ! s’écria-t-elle en regardant son épaule ensanglantée d’un air horrifié. Ce n’est pas beau à voir.

— Non, en effet, confirma Raphael entre ses dents serrées.

Le sang jaillissait de sa blessure à un rythme régulier, ce qui n’était pas bon signe. Il avait projeté de ramener la jeune femme dès ce soir à Londres, sous la surveillance de ses hommes. Mais si le Dionysos apprenait qu’elle lui avait tiré dessus, qu’il était *affaibli*...

Il s’efforça tant bien que mal de se redresser, et étudia la jeune femme, et qu’il n’avait rencontrée qu’une seule fois auparavant.

Trois mois plus tôt, ils s’étaient croisés dans une salle de bal où Raphael s’était rendu parce qu’il savait que des Seigneurs du Chaos seraient présents. Dans cet antre de corruption envahi par ses ennemis, lady Jordan lui était apparue comme l’incarnation de la pureté et de l’innocence. Il lui avait conseillé de quitter cet endroit dangereux. Puis, quand elle avait regagné seule sa voiture, il l’avait espionnée pour s’assurer qu’elle ne risquait rien.

Tout aurait pu s’arrêter là s’il n’avait découvert qu’elle était fiancée – quoique pas officiellement – au duc de Kyle. Or, Kyle avait été chargé par le roi d’une mission à hauts risques : détruire les Seigneurs du Chaos. Raphael avait compris que, aussi longtemps que Kyle pourchasserait la confrérie, lady Jordan ne serait plus en sécurité nulle part. C’est pourquoi il avait continué sa surveillance de l’ombre, allant même jusqu’à suivre la jeune femme hors de Londres, dans la propriété de campagne du duc.

Et c’est là qu’il l’avait vue épouser Kyle – ou du moins avait-il cru assister à leur mariage.

Ce jour-là, Raphael avait été forcé de s’incliner. L’affaire, en ce qui le concernait, était terminée. La protection de lady Jordan revenait désormais à son mari. Et bien qu’il lui répugnât de l’admettre, il devait reconnaître que Kyle était à la hauteur de la tâche. Si Raphael avait pu concevoir un vague désir pour la jeune femme... eh bien, il s’était ingénié à l’enfourer profondément, là où il ne pourrait que s’éteindre faute de lumière pour l’entretenir.

À présent, cependant...

Il avait l’impression que son cœur recommençait à battre.

— Vous me jurez que vous n’êtes pas la duchesse de Kyle ?

— Je vous le jure.

Elle lui prit le bras gauche, celui qui était indemne, avec une douceur étonnante – après ce qu’elle avait enduré ce soir, elle n’avait pourtant aucune raison de lui témoigner la moindre gentillesse –, et l’aida à se lever. Il tituba avant de s’effondrer sur la banquette opposée, celle où était assise la jeune femme.

— Moi aussi, je vous ai vue épouser Kyle.

Elle fronça les sourcils.

— Vous m’avez vue ? Je me demande bien comment. Alf et Hugh se sont mariés dans leur manoir campagnard. Le roi assistait à la cérémonie et je peux vous assurer que la demeure était bien gardée.



— J'ai vu Kyle vous embrasser dans le parc, juste après la cérémonie. Il y avait peut-être des gardes en pagaille, mais ils avaient oublié de patrouiller dans les bois surplombant le domaine.

— Je ne me souviens pas que Hugh m'ait embrassée, mais s'il l'a fait, c'était de manière purement amicale. Nous sommes *amis*, figurez-vous. Le reste, vous l'avez imaginé.

Raphael ferma un instant les yeux. Il se demandait pourquoi la jeune femme l'avait fait changer de banquette quand il sentit une couverture de fourrure se déployer sur son corps nu. Il s'aperçut alors qu'il tremblait.

Ah, oui, bien sûr ! La couverture de fourrure qui était rangée sous le siège sur lequel il était précédemment assis.

— Le Tout-Londres était cependant persuadé que vous étiez destinée à épouser le duc de Kyle.

— Et nous n'avons pas cherché à démentir. Au contraire. Pour la bonne raison que sa véritable épouse n'a ni nom ni famille. Le scandale sera énorme quand la nouvelle se répandra. C'est donc pour cela que vous m'avez sauvée ? Parce que vous me preniez pour la duchesse ?

— Non.

Raphael rouvrit les yeux et la vit défaire son fichu, révélant un décolleté profond. Ses seins étaient à présent délicieusement vulnérables, mais il préféra détourner le regard. Tant de pureté n'était pas digne d'une âme aussi noire que la sienne.

— Duchesse ou pas, je vous aurais de toute façon tirée de là.

— Pourquoi ?

Elle écarta la couverture en fourrure pour presser son fichu sur sa blessure. Raphael jugea inutile de répondre à cette question absurde. Le prenait-elle pour un démon ?

D'un autre côté, elle l'avait vu participer à ce qui relevait bel et bien d'un rite démoniaque.

— Il faut nous arrêter, conseilla-t-elle. Je ne parviens pas à endiguer l'hémorragie. Vous avez absolument besoin d'un médecin. Je...

— Nous approchons de chez moi, la coupa Raphael. Contentez-vous d'appuyer sur la plaie, lady Jordan. Vous soignez les blessures presque aussi bien que vous dansez.

Elle écarquilla les yeux.

— Je n'étais pas sûre que vous m'ayez reconnue. Nous ne nous sommes croisés qu'une seule fois, à ce bal.

Son visage était tout près du sien, ajoutant à l'intimité de la scène. D'autant qu'il était nu et qu'elle avait dévoilé le haut de sa gorge. Raphael se laissa enivrer par le parfum de la jeune femme – un parfum fleuri, sans notes de bois de cèdre, Dieu merci.

— Vous n'êtes pas facile à oublier, murmura-t-il.

Elle fronça de nouveau les sourcils, l'air de se demander s'il s'agissait d'un compliment ou d'une insulte.

— Alors, c'est pour cela que vous m'avez secourue ? Parce que vous m'avez reconnue ?

— Non plus.

En aucun cas. Il ignorait complètement qui le Dionysos avait décidé de sacrifier ce soir. Il n'avait même pas été informé qu'il y aurait un sacrifice – même si, bien sûr, c'était une possibilité. Il aurait volé pareillement au secours d'une autre femme. N'importe laquelle.

Peut-être.

Mais à l'instant où il l'avait vue, *elle*, il avait su qu'il devait agir.

— Vous semblez habituée à soigner des blessures par balle, s'étonna-t-il.

— James, mon défunt mari, était officier dans l'armée de Sa Majesté. Je l'ai suivi durant ses campagnes sur le Continent. À l'occasion, savoir panser une blessure peut se révéler très utile.

Raphael s'efforçait de réfléchir. Il ne pouvait se permettre de se montrer faible – raison pour laquelle il avait emmené de Corse ses propres serviteurs. Les Seigneurs du Chaos étaient trop puissants. Si leur Dionysos apprenait qu'il était blessé, ils seraient tous deux en grand danger.

Une idée diabolique germa dans son cerveau.

Iris était la tentation faite femme. Une tentation qui le rendait plus faible encore. Il avait vécu seul trop longtemps. Toute sa vie, en fait. Jusqu'à présent, il n'avait jamais songé à partager son existence avec quelqu'un. À laisser la lumière pénétrer dans sa nuit.

Mais Iris était là, à portée de main. La laisser partir lui semblait tout à coup au-dessus de ses forces.

La vérité, c'était qu'il voulait la garder pour lui seul.

Et il venait de trouver le moyen de la convaincre de rester.

— Le sang a déjà trempé mon fichu.

Bien qu'elle semblât bouleversée, elle restait calme. C'était une femme forte, plus forte en tout cas qu'il ne l'avait imaginé.

Ce qui acheva de le conforter dans sa décision.

— Vous allez m'épouser.

La jeune femme écarquilla les yeux d'un air alarmé.

— Quoi ? Non ! Il n'est pas question...

Raphael lui agrippa le poignet. Sa peau était douce et chaude.

— Le Dionysos m'a ordonné de vous tuer. Si je...

— Vous ne le ferez pas, répliqua-t-elle avec un mouvement de recul.

— Écoutez-moi. J'avais prévu de vous reconduire à Londres dès ce soir. Ce n'est plus possible, dans mon état. La seule façon de vous protéger, c'est de vous épouser. Si vous devenez ma duchesse, mon nom et ma fortune vous prémuniront contre leurs attaques. Car croyez-moi, lady Jordan, les hommes du Dionysos vous poursuivront. Vous en avez trop vu. Vous en savez désormais trop sur les Seigneurs du Chaos. Ils chercheront à vous réduire au silence.

— Ils me prenaient pour la duchesse de Kyle, et cela ne m'a pas épargnée pour autant.

— Je suis très différent de Kyle, répliqua-t-il avec aplomb tout en entreprenant de dénouer la cordelette qui entravait les mains de la jeune femme. En revanche, comme lui, je peux m'appuyer sur des hommes de confiance.

Elle contempla ses poignets, les frotta, avant de le regarder.

— Et comment m'empêcheront-ils de me faire assassiner ?

— Ce sont des Corses – courageux et d'une loyauté à toute épreuve. Et ils sont plus d'une vingtaine.

Raphael avait toujours vécu dans la haine et la soif de vengeance. Il n'avait jamais songé au mariage. Cette histoire était pure aberration. Elle risquait de l'écarter du chemin qu'il s'était tracé. Et cependant, il se découvrait incapable de résister à son impulsion.

— Mes Corses n'obéissent qu'à moi. Mais dès lors que vous serez ma femme, ils vous protégeront comme s'il s'agissait de moi. Toutefois, si vous refusez de m'épouser et que je succombe à la blessure que *vous* m'avez infligée, ils pourraient vous considérer avec beaucoup moins d'indulgence.

— Vous me faites du chantage pour me contraindre au mariage ? s'exclama-t-elle, outrée. Auriez-vous perdu la tête ?

*Oh, très probablement !*

— J'ai été blessé en tentant de vous sauver la vie. Vous pourriez consentir un effort pour me remercier.

— Vous *remercier* ? Je...

Par chance, l'attelage s'immobilisa avant qu'elle n'ait eu le temps de préciser sa pensée.

Raphael lui saisit fermement le poignet tandis que la portière s'ouvrait sur Ubertino, son fidèle lieutenant, en qui il avait toute confiance. Proche des quarante ans, Ubertino était petit mais solide, ses cheveux poivre et sel étaient attachés en queue-de-cheval. Les yeux bleus du Corse s'arrondirent dans son visage tanné quand il vit que son maître était blessé.

— J'ai reçu une balle, expliqua Raphael. Dis à Valente et à Bardo de venir. Et envoie chercher Nicoletta.

Ubertino cria des ordres par-dessus son épaule avant de monter dans l'habitacle.

Lady Jordan recula instinctivement.

— Demande à Ivo de conduire cette dame à l'abbaye, reprit Raphael.

Il ne voulait pas lui laisser la moindre chance de s'enfuir dès qu'elle serait descendue de voiture.

— C'est elle, qui vous a tiré dessus, Votre Excellence ? demanda Ubertino en corse.

Raphael se leva en serrant les dents. La douleur était atroce, mais il ne s'évanouirait pas.

— C'était un malentendu. Oublie cela.

— J'ai peur que ce ne soit difficile, marmonna Ubertino.

Raphael s'appuya sur lui et ils descendirent de la voiture prudemment.

Raphael avait de plus en plus froid. Il plongea son regard dans celui du Corse. Dans une autre vie, il aurait pu considérer cet homme comme son meilleur ami.

— Eh bien, tu feras un effort, dit-il. Et tu protégeras cette dame quoi qu'il arrive.

Le Corse inclina la tête.

— Bien, Votre Excellence.

Valente et Bardo arrivèrent en courant.

Valente, le plus jeune des deux, commença à poser des questions en corse, mais Ubertino l'interrompit.

— Écoute le duc.

Raphael serrait les poings. Il n'était pas question de s'écrouler devant ses hommes. Mais il sentait le sang couler le long de son bras, d'autant plus chaud que sa peau était glacée.

— Filez chez le vicaire. Vous savez où il habite ? C'est près de l'église.

Les deux hommes hochèrent la tête.

— Réveillez-le et amenez-le ici. Coûte que coûte. Et vite.

Valente et Bardo foncèrent vers les écuries.

Ils ne connaissaient que quelques mots d'anglais. Le vicaire pourrait fort bien les prendre pour des cambrioleurs, ou pire. Raphael aurait dû leur donner une lettre d'explication.

Malheureusement, il n'avait pas le temps.

— Ne me touchez pas, monsieur ! s'exclama lady Jordan dans son dos.

Raphael se retourna.

— Ivo veut juste vous aider à gagner ma demeure, milady.

— Je n'ai pas besoin d'aide, répliqua-t-elle en le fusillant du regard.

La lanterne de l'habitacle éclairait ses cheveux blonds, qui formaient comme un halo autour de sa tête. Lady Jordan était vraiment extraordinaire.

Domage qu'il ne puisse en faire réellement sa femme.

Elle contempla la façade de la bâtisse qui se dressait derrière Raphael, et arrondit les yeux.

— C'est votre maison ? souffla-t-elle.

Raphael suivit la direction de son regard. L'abbaye était très ancienne. Forteresse à l'origine, elle avait été modifiée et agrandie au fil des siècles, d'abord par des moines puis, après la dissolution des monastères, par ses ancêtres successifs. C'était là qu'il avait passé la plus grande partie de son enfance. Là, aussi que sa mère avait rendu son dernier souffle.

Un endroit qu'il avait espéré ne jamais revoir.

Il esquissa un sourire.

— *Maison* est peut-être un peu exagéré.

## 2

*Le tailleur de pierre vivait avec ses deux filles dans une petite hutte à l'orée d'une lande pierreuse.*

*C'était un endroit désolé, qui semblait abandonné des dieux, mais le tailleur de pierre trouvait de la matière première à profusion, et comme il n'avait pas appris d'autre métier, il était resté là...*

La bâtisse qui se dressait devant Iris était aussi imposante que délabrée et lugubre.

— Où sommes-nous ? murmura-t-elle.

— À Dyemore Abbey, répondit le duc.

Quoique nerveuse, Iris ne pouvait s'empêcher de trouver sa voix sensuelle. Mais il était pâle, il transpirait, la cicatrice lui barrant le visage évoquait quelque serpent venimeux.

— Venez, ajouta-t-il.

Et il se dirigea vers l'entrée.

Iris n'avait aucune envie de pénétrer dans cette inquiétante demeure avec lui. Qu'il fût blessé ou pas, elle ne lui faisait pas entièrement confiance. Il l'avait peut-être secourue, mais il n'en avait pas moins participé à la réunion des Seigneurs du Chaos. De toute évidence, il était membre de la confrérie.

Et le Dionysos lui avait ordonné de la tuer.

Malheureusement, le domestique qui se tenait à sa droite – Ivo – ne lui laissa pas le choix. La prenant par le coude, il l'obligea à suivre le duc.

Une seule fenêtre était allumée. Et encore s'agissait-il d'une faible lueur qui semblait lutter pour ne pas être avalée par les tonnes de pierres brunes de Dyemore Abbey. La bâtisse devait compter au moins trois ou quatre étages, avec des fenêtres rectangulaires enchâssées dans la façade. Derrière la tour centrale se devinaient des masses sombres, probablement d'autres ailes, sans doute tout aussi délabrées.

Le duc gravit les marches du perron avec l'aide de son serviteur. La porte voûtée était surplombée d'une énorme tête de démon grimaçante qui soutenait le linteau de la fenêtre en encorbellement de l'étage au-dessus.

Iris frissonna. De toute évidence, les ducs de Dyemore ne se souciaient guère de la façon dont ils accueillaient leurs visiteurs.

La porte s'ouvrit sur une femme dodue, une chandelle à la main. Elle se mit aussitôt à parler en corse.

Ce devait être Nicoletta. D'âge mûr – probablement la cinquantaine –, ses cheveux noirs étaient en partie dissimulés sous un bonnet blanc. Le serviteur qui avait soutenu le duc dit quelques mots dans sa langue natale et tous les Corses se tournèrent vers Iris.

Il leur avait appris qui avait tiré sur leur maître, devina-t-elle.

Nicoletta étrécit les yeux et lança à Iris un regard peu amène.

Se souvenant des paroles du duc, elle frissonna de plus belle. Ses serviteurs dévoués lui reprocheraient, à raison, de l'avoir blessé. Et comment pourrait-elle se justifier ? Ils ne parlaient pas sa langue, ou très peu, et elle ne connaissait pas la leur.

De toute façon, elle était bel et bien responsable de la blessure du duc. Peu importait qui était cet homme, il l'avait arrachée aux griffes des Seigneurs du Chaos et elle l'avait récompensé en lui tirant dessus.

*Doux Jésus.* Iris retint à grand-peine les larmes qui menaçaient. Elle avait vécu quatre jours d'incertitudes et de peurs, et qu'elle ait failli, quand bien même elle pensait se défendre, tuer l'homme venu la sauver...

Elle avala sa salive et carra les épaules. Ce n'était pas le moment de s'effondrer ni de manifester la moindre faiblesse alors qu'elle ignorait qui étaient exactement les gens qui l'entouraient et comment ils étaient disposés à son égard.

Dyemore aboya quelques mots en corse. Ses serviteurs détournèrent les yeux d'Iris et l'escortèrent à l'intérieur de la bâtisse.

S'efforçant de surmonter ses appréhensions, elle regarda autour d'elle. Le vestibule était vaste – sol en marbre, panneaux de bois sculptés aux murs et haut plafond sans doute peint –, mais glacial et sombre, l'unique source de lumière provenant de la chandelle de Nicoletta.

Dyemore Abbey paraissait... sans vie.

Iris s'obligea à chasser cette pensée morbide et suivit la procession dans le grand escalier qui, après un palier intermédiaire, se divisait en deux branches. Ils empruntèrent celle de droite. Le mur était couvert de portraits. À l'étage, Nicoletta les précéda et ouvrit la porte d'un grand salon sombre, mais où il faisait chaud.

Dyemore se laissa choir lourdement dans un fauteuil à oreillettes placé près de la cheminée. L'un de ses hommes s'empara d'une carafe de cristal et lui servit un verre de vin.

— Pardonnez mon manque d'hospitalité, dit le duc, après avoir bu une gorgée, mais mes hommes vont monter la garde dans les couloirs. Je ne souhaite pas vous voir déambuler dans l'abbaye. Certaines pièces sont fermées pour une raison précise et je veux que vous vous en teniez à l'écart.

Son ton était impérieux et il occupait le fauteuil comme s'il s'agissait d'un trône, mais il avait le teint gris. Iris détourna les yeux. C'était sa faute s'il était dans cet état.

— Vous devriez vous allonger, lui conseilla-t-elle.

— Non, répliqua-t-il, d'un ton égal, comme s'ils discutaient du prix de rubans dans une boutique de Bond Street. Le vicaire ne va pas tarder à arriver. Je dois rester debout. Nous devons faire en sorte que les Seigneurs du Chaos ignorent ma blessure le plus longtemps possible.

Iris sursauta.

— Vous êtes nu sous cette couverture et vous saignez ! Comment voulez-vous cacher votre état au vicaire ? C'est ridicule !

Elle fit un pas dans sa direction, mais Ivo la retint par le bras.

— Lâchez-moi !

Le Corse demeura impavide.

— Dites-le-lui ! lança-t-elle à Dyemore en agitant sa main libre.

Il la dévisagea d'un regard un peu vitreux et elle se demanda s'il n'était pas sur le point de perdre connaissance. Bonté divine ! Ce serait un désastre s'il s'évanouissait maintenant. Ses serviteurs se retourneraient contre elle.

Dyemore dit quelques mots à Ivo, qui finit par la lâcher. Iris traversa aussitôt la pièce et rejoignit Dyemore.

Nicoletta fit entendre son déplaisir.

La jeune femme n'en tint pas compte.

— Demandez à votre servante d'apporter des linges pour arrêter l'hémorragie. Et dites à vos hommes d'aller chercher le médecin du village sans attendre.

Du coin de l'œil, elle vit Nicoletta quitter la pièce. Comprenait-elle l'anglais ?

— Non, répondit encore Dyemore, d'une voix ferme et glaciale, alors même qu'il devait souffrir le martyre. Pas de médecin. Je n'ai confiance en personne au village. Soignez-moi vous-même, si vous y tenez.

— Oh, que oui, j'y tiens ! répliqua Iris. La balle est toujours dans votre épaule et doit en être retirée sans tarder.

— Nous n'avons pas le temps. Mes hommes vont bientôt revenir avec le vicaire. Contentez-vous de bander la plaie pour qu'elle ne saigne plus. Ubertino m'aidera à enfiler des vêtements.

— C'est de la folie, marmonna Iris, qui entreprit pourtant de faire ce qu'il lui demandait.

Peut-être était-elle victime de quelque sortilège. Ou bien elle avait perdu la raison durant sa détention dans cette sordide cabane où les Seigneurs du Chaos l'avaient jetée.

À moins que tout cela ne soit qu'un rêve dont elle se réveillerait bientôt pour retrouver la petite chambre morne qu'elle occupait, à Londres, dans la maison de son frère.

Sauf qu'elle était une femme pragmatique, qui n'était pas sujette aux vapeurs ni aux hallucinations. Elle savait fort bien que ce n'était pas un rêve. Elle était face à un homme qui saignait réellement, et dont la peau était beaucoup trop froide.

Comme celle de James cinq ans plus tôt, avant qu'il meure.

Heureusement, la balle était rentrée dans l'épaule de Dyemore juste en dessous de la clavicule. Elle ne semblait donc pas avoir brisé l'os. C'était au moins cela.

Nicoletta revint avec deux autres serviteurs, munis de linges propres, de bandages et d'eau chaude.

Iris voulut s'emparer d'un linge, mais Nicoletta la prit de vitesse.

— Laisse faire la dame, ordonna Dyemore. Elle a l'habitude de soigner les soldats blessés.

La servante corse pinça les lèvres, mais rendit le linge à Iris.

— Merci, murmura celle-ci.

Elle ne pouvait certes pas en vouloir à Nicoletta. Cette dernière était de toute évidence loyale et ne devait pas faire confiance à la femme qui, après avoir tiré sur le duc, voulait maintenant le soigner.

Iris plongea le linge dans la cuvette d'eau chaude que tenait l'un des hommes et entreprit de nettoyer l'épaule de Dyemore. Elle mit le linge souillé de côté, en prit un autre, le plia pour former une épaisse compresse qu'elle appliqua sur la plaie.

— Maintenez ceci en place, s'il vous plaît, dit-elle à Nicoletta.

La servante pinça de nouveau les lèvres et s'exécuta.

Iris s'empara alors d'une longue bande, qu'elle enroula autour du torse, puis de l'épaule de Dyemore.

Quand elle eut terminé, elle recula.

Dyemore serrait les dents, le front emperlé de sueur.

— Lavez-vous les mains, milady, lui dit-il doucement. Nicoletta vous aidera à vous coiffer.

Iris n'était pas sûre de vouloir que la servante corse touche à ses cheveux, mais elle la suivit cependant dans un coin de la pièce. Deux des hommes leur emboîtèrent le pas, sans doute pour

l'empêcher de se précipiter vers la porte pour s'enfuir.

Cette histoire était à dormir debout. Elle s'apprêtait à épouser Dyemore, un homme qu'elle connaissait à peine et en qui elle avait une confiance limitée.

En outre, elle ignorait dans quelle partie de l'Angleterre elle se trouvait. Si elle avait été enlevée au beau milieu du Nottinghamshire, elle avait voyagé plusieurs jours avant de se retrouver dans cette hutte qui faisait fonction de geôle. Quand bien même elle parviendrait à s'échapper de Dyemore Abbey, elle ne saurait quelle direction prendre pour regagner Londres.

Peut-être pourrait-elle réclamer l'aide du vicaire à son arrivée. En lui faisant discrètement comprendre qu'elle se mariait contre sa volonté. Cela dit, le vicaire serait seul contre deux douzaines de Corses. À supposer qu'il soit particulièrement vaillant, elle ne voyait pas comment il pourrait les vaincre.

Et Dyemore avait raison : les Seigneurs du Chaos tenteraient de retrouver sa trace dès qu'ils apprendraient qu'elle était toujours en vie. Ils la pourchasseraient sans relâche pour la ramener dans leur lieu de débauche. À moins qu'ils ne l'assassinent là où ils la trouveraient.

Dyemore était son seul espoir de rester en vie.

Nicoletta lui brossa les cheveux et les attacha en un chignon bas. Elle travaillait vite et avec efficacité. Mieux encore : elle ne laissa pas libre cours à sa colère en lui tirant sur les cheveux.

— Merci, murmura la jeune femme en levant les yeux vers elle.

Nicoletta hocha la tête. Sa bouche exprimait toujours son irritation, mais son regard s'était un peu adouci.

Du moins Iris l'espérait-elle.

L'un des hommes de Dyemore fit irruption dans la pièce et dit quelques mots.

— Eh bien, faites monter le vicaire, répondit Dyemore avant de se tourner vers Iris. Venez ici, milady.

Elle déglutit péniblement. Allait-elle vraiment se soumettre à cette comédie ? Contrairement à certaines veuves, elle n'avait pas pris d'amant. Elle attendait – sans doute un peu naïvement – qu'un gentleman l'estime suffisamment pour lui demander sa main. Mais surtout, elle désirait être l'objet d'une affection sincère la prochaine fois qu'elle s'allongerait auprès d'un homme.

Elle ne voulait pas d'un autre mariage sans amour.

Ce qui se passait là ne correspondait en rien à ce qu'elle avait imaginé.

Dyemore la vit hésiter. Pendant que Nicoletta la coiffait, il avait revêtu une robe de chambre de soie noire. Boutonnée jusqu'au col, elle lui donnait un air sévère. Ainsi vêtu, il aurait pu passer pour un gentleman paressant chez lui, avec peut-être une petite inclination pour le brandy.

Il lui tendit la main gauche.

— Allons, venez, la pressa-t-il. Le vicaire est là. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

Assis devant le feu, le visage blême, ses cheveux sombres humides de sueur lui collant aux tempes, il paraissait très faible. Il évoquait quelque austère figure de la Mort au sein de cette demeure lugubre.

Mais son regard était impérieux.

Iris aurait voulu savoir à quoi il pensait.

Il l'avait déjà sauvée une fois. Avait-elle vraiment le choix ?

Elle traversa la pièce et glissa sa main dans celle d'Hadès.

Raphael serrait la main de lady Jordan, sentant confusément que s'il la lâchait, la jeune femme s'enfuirait.



Qu'elle l'abandonnerait à sa nuit et à son désespoir.

Il cilla et se redressa sur son siège. Son épaule palpitait comme si un petit animal s'était insinué dans ses chairs et le dévorait de l'intérieur.

Une illusion, bien sûr.

Raphael s'efforça de se concentrer sur son but. Protéger cette femme aux yeux bleu-gris et aux lèvres sensuelles.

Valente pénétra dans le salon. Il était suivi d'un petit homme décharné coiffé d'une perruque de travers. L'homme serrait à deux mains un livre relié de cuir noir. Il semblait un peu perdu et surtout terrifié.

Bardo fermait la marche. Il dépassait le vicaire d'une bonne tête.

— Il pense que nous allons l'assassiner, Votre Excellence.

Raphael hocha la tête.

— Comment vous appelez-vous, vicaire ?

L'homme, qui fixait avec horreur la cicatrice de Raphael, tressaillit.

— Je... euh... Jonathan Webberly, monsieur. Mais permettez-moi de protester. Qui êtes-vous et que...

— Je suis Raphael de Chartres, duc de Dyemore, le coupa Raphael, qui n'avait pas de temps à perdre en palabres inutiles. Et je vous ai fait mander pour célébrer notre mariage, à ma fiancée et moi.

Il attira lady Jordan plus près, et la sentit se raidir.

— Votre... Votre Grâce, bredouilla le vicaire. Ce... c'est très inhabituel. Je...

— Pouvez-vous oui ou non nous marier légalement ? l'interrompit de nouveau Raphael.

— Euh... oui, bien sûr. Le mariage serait tout à fait légal, Votre Grâce. J'ai été ordonné par l'Église d'Angleterre. Mais la procédure n'est pas très régulière, surtout pour un gentleman de votre importance.

Jetant un coup d'œil à lady Jordan, le vicaire s'humecta les lèvres avant d'ajouter :

— Vous ne préférez pas publier les bans et vous marier dans l'église du village ?

Lady Jordan esquissa un mouvement, mais Raphael resserra son étreinte sur sa main pour l'immobiliser.

— Dois-je nécessairement publier les bans et me marier à l'église du village pour que mon mariage soit valable ?

— Non, Votre Grâce, admit le vicaire, qui semblait au supplice. L'Église n'aime pas beaucoup les cérémonies trop hâtives, cela dit, d'un point de vue strictement juridique, rien n'empêche...

— Dans ce cas, ne tardons pas davantage. Vous allez nous marier sur-le-champ.

M. Webberly hocha la tête et ouvrit son livre.

Raphael se concentra pour demeurer alerte, tandis que le vicaire commençait à réciter les paroles rituelles.

Il percevait avec acuité la main de lady Jordan dans la sienne.

Elle était... différente des autres femmes, d'une manière qu'il n'aurait su définir avec précision. Elle était plus pure. Plus lumineuse. Elle touchait la part animale en lui.

Il avait besoin d'elle.

Et voilà qu'il l'épousait, Iris Daniels, lady Jordan.

Ce mariage paraissait aussi improbable que les noces d'un rouge-gorge avec un corbeau.

Il n'était toutefois pas question qu'il mette un terme à cette monstruosité. Il était même prêt à tuer quiconque se dresserait en travers de son chemin.

Car il n'avait pas seulement besoin d'elle. Il la *désirait*.

Au-delà de toute raison. Au-delà de l'honneur et du bon goût. Au-delà du but qu'il s'était fixé dans la vie.

Peut-être était-ce pure folie.

Ou l'influence malfaisante de son père.

Quoi qu'il en soit, il avait succombé.

Le vicaire continua à marmonner jusqu'à l'échange des vœux. Raphael se tourna vers la jeune femme pour voir si elle regimberait devant ce dernier obstacle. Il n'était pas impossible qu'elle éclate en sanglots et déclare qu'on était là sous la contrainte. Elle pouvait très bien supplier M. Webberly de l'aider à fuir cet endroit sinistre et ce futur mari hideux.

Raphael n'oubliait toutefois pas qu'elle l'avait affronté avec un pistolet. Et qu'elle lui avait tiré dessus.

Cette femme était courageuse.

Lady Jordan prononça ses vœux d'une voix froide, mais claire.

Il répondit d'une voix ferme, et dénuée d'émotion – comme toujours.

Le vicaire les déclara mari et femme, referma son livre et leva les yeux. Son regard s'arrêta sur l'épaule de Raphael et il sursauta.

Raphael réalisa que le sang de sa blessure avait traversé l'étoffe de sa robe de chambre.

Il fit un signe à Ubertino.

— Paie-le généreusement.

Le Corse inclina la tête, sortit une lourde bourse de sa poche et la tendit au vicaire.

Ce dernier écarquilla les yeux.

— Votre Grâce, c'est beaucoup plus que ce que je reçois d'ordinaire pour un mariage.

— La duchesse et moi-même vous sommes très reconnaissants de votre diligence, répondit Raphael d'une voix suave. Et naturellement, nous comptons sur votre entière discrétion à ce sujet, monsieur Webberly.

Le vicaire pâlit.

— Je... euh... oui, bien sûr, Votre Grâce.

— Parfait. Je tiens à protéger ma vie privée et je *déteste* faire l'objet de ragots.

Le vicaire déglutit et recula d'un pas, serrant son livre et la bourse contre son torse mince.

— Mes hommes vont vous reconduire chez vous, conclut Raphael.

— Merci, Votre Grâce.

Le vicaire s'empressa de gagner la porte, Valente et Bardo sur ses talons.

Raphael soupira, appuya la tête contre le dossier du fauteuil et ferma les yeux.

Sa nouvelle duchesse manifesta sa réprobation.

— Vous avez effrayé ce pauvre homme. Était-ce vraiment nécessaire ?

— Je vous l'ai dit, si les Seigneurs du Chaos ont vent de ma blessure, nos vies seront en danger. Alors, oui, c'était nécessaire.

Raphael rouvrit les paupières avec effort et la regarda. Elle avait les yeux cernés et la bouche pincée. Une traînée de poussière lui maculait la joue gauche et il fut pris d'une ridicule envie de l'essuyer.

— À présent, si cela ne vous ennuie pas, madame, je vais me retirer.

Elle fronça les sourcils.

— Pas tant que cette balle sera dans votre épaule.

Raphael avait les paupières de plus en plus lourdes.

— J'ai peur que de tels arguments ne soient guère séduisants venant d'une épouse.

— Vous auriez dû y penser plus tôt, répliqua-t-elle.

Mais son ton n'était pas agressif.

— Demandez à vos hommes d'aller quérir un chirurgien.

Raphael se força à ouvrir grand les yeux pour la fusiller du regard.

— Vous m'avez dit que vous aviez l'habitude des blessures par balle.

— Oui, mais je n'ai jamais extrait de balle moi-même.

Raphael balaya l'objection d'un geste.

— Je vous fais confiance. De toute façon, nous n'avons pas le choix. Si les Seigneurs du Chaos apprennent mon état, ils se jetteront sur moi comme une meute de loups sur un agneau. Je ne survivrai pas à cette nuit. Et vous non plus.

Il l'entendit soupirer. Elle glissa pourtant la main sous son aisselle pour l'inciter à se lever. Puis ses hommes prirent le relais pour le soutenir. Il pouvait marcher. Il ne se laisserait pas porter. Pas dans la maison de son père.

Ils montèrent, non sans difficultés, à l'étage au-dessus. Dépassant les appartements du duc, ils rejoignirent ceux de la duchesse – autrefois occupés par sa mère.

Raphael s'allongea sur le lit avec bonheur.

— J'aurai besoin d'un couteau à fine lame, d'une pince à épiler ou de pincettes si vous n'en avez pas, réclama poliment son épouse, presque sur un ton d'excuse.

— Vous n'avez pas peur de confier un couteau à cette femme, Votre Excellence ? grommela Ubertino en corse, tandis que Nicoletta quittait la pièce pour aller chercher les instruments requis.

Raphael rouvrit les yeux et regarda un par un ses serviteurs, avant de déclarer, en anglais :

— Cette dame est la nouvelle duchesse et votre maîtresse, désormais. Je vous demande de la respecter comme telle. C'est compris ?

La jeune femme prit une brève inspiration.

Ses hommes marmonnèrent un acquiescement.

— Je vous ordonne de lui porter allégeance, aboya Raphael.

Ubertino fit un signe aux autres serviteurs, avant de se tourner vers la nouvelle duchesse et de s'incliner profondément devant elle.

— Votre Grâce, dit-il.

Iris avala sa salive.

— Merci.

Puis elle reporta son attention sur Raphael, le fixant de ses yeux semblables à un ciel d'orage sur les landes du Yorkshire.

Il referma les paupières. Il ne comprenait pas pourquoi la jeune femme lui inspirait des pensées aussi fantasques. Il n'avait jamais de pensées fantasques.

Quelqu'un déboutonnait sa robe de chambre.

Il rouvrit les yeux. C'était elle, lady Jordan, qui s'affairait, l'air soucieux, Nicoletta à ses côtés. Sauf qu'elle ne s'appelait plus lady Jordan. Désormais, elle était duchesse de Dyemore.

— Apporte-moi le coffret à bijoux de ma mère, dit-il à Nicoletta.

Sa nouvelle duchesse ôta ses bandages. Raphael grimaça de douleur.

— Je suis désolée, murmura-t-elle.

— Voici, Votre Excellence.

Nicoletta était revenue et lui tendait le coffret à bijoux. Il eut l'impression de voir un halo autour de sa tête et faillit s'esclaffer. Nicoletta avait la langue beaucoup trop bien pendue pour être une sainte.

— Ouvre-le, dit-il.

La servante prit une petite clé à la châtelaine attachée à sa ceinture et l'inséra dans la serrure du coffret. Puis elle souleva le couvercle et approcha le coffret de Raphael.

De sa main valide, qui lui parut incroyablement lourde, il fouilla dans les bijoux jusqu'à ce qu'il trouve l'alliance, dont il s'empara, les doigts tremblants.

— Referme le coffret et donne ta châtelaine à Sa Grâce.

Nicoletta se rembrunit, mais déposa la châtelaine sur la table de nuit.

La nouvelle duchesse parut stupéfaite qu'on lui offre la clé d'un coffret à bijoux. Ainsi que toutes les autres clés accrochées à la châtelaine.

— C'est à vous, maintenant, dit-il, d'une voix bizarrement haletante. Vous êtes désormais ma femme. Ma duchesse. Ces bijoux vous reviennent de droit.

Il lui prit la main pour lui enfiler l'alliance. Elle était trop petite pour son annulaire – sa mère était une créature frêle, avec de toutes petites mains –, alors il la glissa à son auriculaire. Voir cette bague à son doigt, avec son rubis poli par les ans – elle se transmettait de génération en génération dans la famille de sa mère – lui apporta une sorte de satisfaction.

Il laissa retomber lourdement sa main sur le lit. Quelqu'un pleurait. Nicoletta ?

— Protège-la, murmura-t-il à Ubertino, alors que la pièce s'enténébrait. Promets-moi de la protéger.

Les yeux d'Iris la piquaient, ce qui était ridicule.

Elle connaissait à peine cet homme, mari ou pas. Alors, que lui importait-il qu'il meure ? Il était arrogant, abrupt et exigeant – autant de défauts qu'elle ne souhaitait pas chez un mari.

Et cependant, elle pleurait pour lui.

Elle cligna des yeux pour chasser ses larmes. Ses doigts étaient tachés de sang alors qu'elle s'activait sur la blessure.

Elle jeta un coup d'œil à Dyemore et s'aperçut que son visage s'était détendu.

Il s'était évanoui.

Iris se figea.

Cet homme aussi impitoyable que puissant était à sa merci. Il lui avait sauvé la vie, avant d'exiger qu'elle l'épouse. Puis il s'était allongé et, sans hésitation ni crainte, il lui avait confié la tâche de le soigner.

Il avait une absolue confiance en elle, apparemment.

Iris n'avait jamais été aussi importante pour qui que ce soit.

Elle inspira un grand coup, puis s'empara d'une pince à épiler, probablement empruntée à un nécessaire de toilette. Les serviteurs avaient aussi apporté des linges propres, une paire de ciseaux, une cuvette, de l'eau chaude, un couteau effilé, et avaient déposé le tout sur une petite table près du lit. Ils avaient également allumé un chandelier sur la table de chevet.

Iris sonda délicatement la plaie avec la pointe du couteau et la pince à épiler. Elle était soulagée que Dyemore ait perdu conscience, car elle aurait détesté lui infliger des souffrances supplémentaires.

Le sang continuait de couler de la blessure, imbibant la robe de chambre et les draps. Iris était si concentrée sur sa tâche qu'elle sentit des gouttes de sueur rouler dans son dos.

La pince à épiler finit – Dieu soit loué ! – par heurter quelque chose de dur. Iris tenta de saisir la balle avec la pince, mais la tâche s'avéra plus compliquée que prévu.

— Nom de nom, marmonna-t-elle.

Jurer en public était indigne d'une lady. Cela dit, une lady n'était pas non plus censée retirer une balle d'une épaule.

Elle fit une autre tentative. L'espace d'un instant, elle crut avoir réussi, mais la pince à épiler glissa et se referma sur le vide.

Iris était épouillée, elle tenait toutefois absolument à réparer le mal qu'elle avait causé à Dyemore.

Nicoletta murmura quelque chose et essuya avec un linge le sang autour de la blessure.

— Merci.

Iris inhala lentement, ferma un instant les yeux, puis recommença, s'obligeant à procéder lentement. Elle dénicha la balle, la saisit... là... ça y était. Elle réussit enfin à retirer le projectile de sa gangue de chair.

Laissant échapper un soupir de soulagement, elle attrapa un linge propre et essuya la balle avant de l'examiner.

Elle était intacte. Aucun éclat n'était resté dans la plaie.

Dieu soit loué.

Elle déposa son trophée sur la table et retourna à son patient. La blessure saignait toujours. Il fallait maintenant la recoudre.

Ne voyant ni aiguille ni fil sur la table, elle se tourna vers Nicoletta.

— Avez-vous un nécessaire à couture ?

La servante hocha la tête et s'éclipsa.

Iris se retrouva seule dans la chambre avec trois Corses taciturnes. Pendant qu'Ubertino s'accroupissait devant l'âtre pour attiser le feu et ajoutait quelques morceaux de charbon, elle prit un linge, le plia pour former une compresse qu'elle pressa contre la plaie. Quelle quantité de sang Dyemore avait-il perdue ? C'était un homme robuste d'après ce qu'elle avait vu – et elle avait *tout* vu de son anatomie –, cependant, même les hommes les plus solides pouvaient succomber à une hémorragie.

Nicoletta revint avec un petit panier en osier, dont elle souleva le couvercle, révélant un nécessaire à couture. Elle sélectionna une grosse aiguille et passa dans le chas ce qui semblait être un fil de soie.

— Merci, dit Iris en s'emparant de l'aiguille.

Elle souleva la compresse, déjà trempée de sang, et hésita. À l'armée, elle avait souvent vu recoudre des plaies par balle, mais elle n'avait pas observé attentivement la façon de procéder.

Bon. Elle n'avait pas vraiment le choix.

Elle pinça les bords de la plaie pour les rapprocher, et planta l'aiguille. Percer la peau humaine s'avéra plus difficile que prévu. L'aiguille glissa entre ses doigts et faillit lui échapper.

Nicoletta vint alors à son secours en pressant les bords de la plaie l'un contre l'autre.

— Merci, murmura de nouveau Iris, reconnaissante.

Si elle sutura la blessure du mieux qu'elle put, elle eut l'impression tout de même de n'avoir pas fait du très bon travail.

Au moins, le sang ne coulait presque plus.

Avec l'aide de Nicoletta, elle entreprit de bander l'épaule de Dyemore. À un moment, les serviteurs masculins durent soulever le duc pour qu'elles puissent enrouler la bande autour de son torse.

Même cela ne le réveilla pas.

Quand ce fut terminé, Iris s'aperçut que ses mains tremblaient.

Et elle était si exténuée qu'elle ne savait pas quoi faire ensuite.

Nicoletta lui tendit un bol d'eau chaude pour qu'elle se lave les mains. Après qu'elle les eut essuyées, la servante lui offrit un verre de vin et un morceau de pain.

Iris mangea et but machinalement, après quoi, Nicoletta lui montra le pot de chambre qui se trouvait derrière un paravent dans un coin de la pièce.

Iris aurait dû se sentir affreusement embarrassée, sauf qu'elle était trop épuisée. Elle s'abrita derrière le paravent pour soulager ses besoins naturels.

Quand elle ressortit, on avait installé le duc sous les couvertures du grand lit et le drap était rabattu de l'autre côté.

Pour elle.

Iris se pétrifia. Elle n'avait pas songé...

Certes, ils étaient mariés, mais...

Doux Jésus. Nicoletta et les autres serviteurs attendaient qu'elle se couche.

Dyemore était blessé. Elle pouvait dormir ailleurs. Sauf qu'il n'y avait peut-être pas d'autre chambre de prête.

Et puis, elle était si fatiguée.

Iris prit sa décision. Le lit était largement assez grand pour deux – même avec un homme de la stature de Dyemore. Si elle le dérangeait durant la nuit, elle pourrait toujours dormir sur le tapis.

En outre, quelqu'un devait rester près de lui, pour le surveiller et s'assurer qu'il n'y avait pas de complications.

La jeune femme traversa la pièce, ôta ses souliers et grimpa dans le lit.

*Oh, merveille !*

Les lumières des chandelles s'éloignèrent et elle entendit la porte se refermer.

Elle se retrouva seule avec cet homme.

Son mari.

### 3

*L'aînée des filles du tailleur de pierre était grande, belle et blonde. Elle s'appelait Ann. La benjamine était petite, brune et chétive. Elle s'appelait El. Peu après son douzième anniversaire, El dut s'aliter. Elle avait le teint très pâle et frissonnait...*

Cette même nuit, le Dionysos observait depuis son trône ses sujets qui se livraient à la débauche. Les torches allumées sous la grande arche de la cathédrale en ruine éclairaient des corps se chevauchant. Des gémissements et le bruit mat de la chair contre la chair brisaient le silence nocturne.

Le Dionysos demeurait impavide. Ce spectacle n'avait rien pour l'exciter. En fait, très peu de choses l'attiraient dans les plaisirs de la chair. Mais puisque le ciment de cette société secrète était la débauche, qu'il en soit ainsi.

Du reste, les membres l'avaient élu Dionysos – leur roi. Il se devait donc de laisser la « fête » aller son cours.

Il esquissa un sourire. Il savait qui se cachait derrière ces masques d'animaux. Il connaissait le respectable magistrat qui lutinait les seins de sa propre sœur. Ou ce comte qui se faisait sodomiser par un beau et vigoureux jeune homme. Ou encore cet archevêque qui fouettait une femme en pleurs.

S'il connaissait chacun d'entre eux, eux n'avaient aucune idée de son identité. Car, à l'inverse des imbéciles qui l'avaient précédé au grade de Dionysos, il avait pris soin de conquérir son trône dans l'anonymat.

Ni les viols ni la corruption ne l'intéressaient.

Alors que ses prédécesseurs ne rêvaient que de sexe, il s'était fixé de plus grandes ambitions. Il voulait le *pouvoir*.

Le Renard s'était extrait de la masse des corps pour s'approcher du trône. Il titubait, sa grâce naturelle mise à mal par le vin qu'il avait ingurgité.

— Dyemore n'avait pas le droit, dit-il. Il a bafoué votre autorité.

— Comment cela ? demanda le Dionysos.

À l'instar de l'animal qu'il s'était choisi, le Renard était fourbe et rusé. Ce qui lui avait toutefois permis de surmonter les épreuves de ces derniers mois. Tout avait commencé avec l'assassinat du vieux duc de Dyemore – le précédent Dionysos –, qui avait provoqué une lutte sans merci pour sa succession. Puis le duc de Kyle était entré dans le jeu avec l'objectif avoué de détruire la confrérie. Il en avait d'ailleurs décimé les rangs. Bien peu de membres de la vieille garde des Seigneurs du Chaos avaient survécu à la tempête.

Le Renard était l'un d'eux.

Ce qui justifiait de le surveiller de près.

— En prenant cette femme, répondit le Renard.

Il agita le bras, sans doute pour indiquer la direction dans laquelle Dyemore avait emmené lady Jordan. À moins qu'il n'aimât simplement agiter le bras.

— Cette femme *nous* était destinée, ajouta-t-il.

Le Dionysos eu un soupir impatient.

— Ce n'était pas la duchesse de Kyle. Son sacrifice n'aurait pas constitué la vengeance contre Kyle que j'avais préméditée.

Et, haussant les épaules, il conclut :

— J'ai décidé de donner lady Jordan à Dyemore. C'est ainsi.

— Vous avez commis une erreur.

Le Dionysos se redressa abruptement sur son siège. Son mouvement attira plusieurs regards, dont celui de la Taupe, qui rôdait, seul, près d'un pilier écroulé.

— L'erreur était d'enlever la mauvaise personne. Et c'est *vous* qui l'avez commise.

Le Renard recula d'un pas, avant de se ressaisir et de tenir sa position.

— Je n'étais pas seul en cause. La Taupe et le...

— Oui, mais ils ne viennent pas se plaindre auprès de moi, coupa le Dionysos. Et ils ne contestent pas mon autorité ni ne gâchent mon plaisir à assister à ces festivités.

— Je... je voulais simplement vous mettre en garde, milord, dit le Renard, qui baissa la tête en signe de soumission.

— Bien sûr, acquiesça le Dionysos, d'un ton radouci. Je sais que vous m'êtes loyal.

Le Renard releva la tête.

— En effet. Alors que Dyemore brigue votre trône.

Le Dionysos soupira intérieurement. Bien sûr que Dyemore convoitait son trône. Tout le monde le voulait. Mais bien peu possédaient suffisamment de courage et d'intelligence pour le défier.

Dyemore, toutefois...

Le Dionysos aimait garder ses ennemis à portée de vue, pour mieux percer leurs projets à jour.

— Ne lui faites pas confiance, milord, insista le Renard. Méfiez-vous de lui.

— Je vous remercie de votre sollicitude, répondit le Dionysos.

Et, voyant que la Taupe les observait, il ajouta :

— Amusons-nous un peu, maintenant. Trouvez-nous une proie à partager.

— Certainement, milord, acquiesça le Renard avec enthousiasme.

Il s'éclipsa, et revint bientôt avec une fille alcoolisée aux cheveux auburn.

— Celle-ci vous plaît-elle, milord ?

— Oui, mentit le Dionysos.

Il fit courir un doigt le long du visage de la catin – s'amusant de la voir écarquiller les yeux de peur –, puis laissa courir ce même doigt sur l'épaule du Renard.

Ce dernier frissonna.

La Taupe s'écarta de son pilier, avant de s'immobiliser.

Le Renard fit s'agenouiller la fille devant le trône afin que son visage se retrouve à hauteur de l'entrejambe de Dionysos. La mission qui l'attendait était évidente.

Le Dionysos soupira. Son sexe était flasque et ce n'était pas la bouche de cette femme qui parviendrait à le faire se dresser.



Cependant, certaines circonstances exigeaient des efforts. En l'occurrence, le spectacle avait de l'importance. Pour le Renard, bien sûr, mais encore davantage pour la Taupe.

Alors, il tira discrètement la petite dague cachée sous l'accoudoir de son trône et planta la lame dans l'intérieur de sa cuisse, tout près d'une artère qui courait sous sa peau.

Du sang coula sur ses doigts. La douleur réveilla ses sens et son sexe commença à palpiter.

Il promena ses doigts ensanglantés sur les lèvres de la fille avant de croiser son regard terrifié.

— Au travail.

Tandis qu'elle refermait sa bouche peinturlurée de sang sur sa virilité, le Dionysos enfonça le pouce dans sa plaie, savourant la douleur qui lui cisailait la cuisse.

Le Renard s'activait déjà derrière la femme.

Le Dionysos vérifia que la Taupe les observait toujours, puis il ferma les yeux.

Oui, il devrait surveiller Dyemore. Pour commencer, il s'assurerait qu'il s'était bien débarrassé de lady Jordan.

Puis il l'empêcherait d'être une menace pour son trône.

Iris se réveilla avec le soleil.

Elle cligna des paupières.

Toute cette clarté semblait un peu étrange après les événements lugubres de la nuit passée, mais le fait est qu'un généreux rayon de soleil tombait sur le plancher de la chambre ducale, s'étirant presque jusqu'au grand lit où Iris était allongée. Elle voyait la fenêtre, de forme gothique, par laquelle entraient le soleil. Les boiseries sculptées qui l'entouraient étaient d'un brun rouge et montaient jusqu'au plafond. Si elle levait la tête et regardait au-delà du ciel de lit, elle apercevait un médaillon gravé au centre du plafond.

Elle laissa sa tête retomber sur l'oreiller.

Elle entendait le souffle profond et régulier de Dyemore. Le savoir à ses côtés la réconfortait – surtout après ce qu'il avait fait pour la protéger.

Iris s'étonna de sa réaction. Elle n'aurait pas dû se sentir en sécurité avec Dyemore, alors qu'elle le connaissait à peine et que le peu qu'elle savait de lui n'avait rien de rassurant. Et cependant, elle avait confiance en lui.

Elle était couchée sur le flanc. Elle bascula lentement sur le dos, et eut l'impression que le froissement du drap était affreusement bruyant. Elle s'immobilisa quelques instants, puis, constatant que la respiration de Dyemore demeurait égale, elle roula sur l'autre flanc, pour le regarder.

Il dormait sur le dos, les lèvres légèrement entrouvertes. Vu sous cet angle, son nez aquilin dessinait un angle aigu.

Iris se hissa sur le coude.

Des sillons s'étaient creusés sur son front, entre ses sourcils et sur sa joue gauche – celle qui était intacte –, depuis l'aile du nez jusqu'à la commissure des lèvres. Iris n'avait pas l'impression qu'ils étaient habituels. En fait, il donnait le sentiment d'avoir souffert dans son sommeil.

Elle posa délicatement le dos de la main sur son front.

Sa peau était chaude et moite. Elle s'alarma. Avait-il un début de fièvre ?

Dyemore soupira dans son sommeil, et elle retira prestement sa main.

Elle se sentait peut-être en sécurité avec lui mais, d'un point de vue strictement rationnel, elle n'avait aucune raison de l'être. Si elle le réveillait, commencerait-il aussitôt à lui donner des

ordres, comme la veille ?

Elle n'était pas certaine de vouloir se soumettre à la loi de cet homme. L'autorité conjugale lui donnerait à peu près tous les droits.

Notamment celui de coucher avec elle.

Elle réprima un frisson. Puis elle se força à examiner la cicatrice qui lui barrait la partie droite du visage. Le duc de Kyle – Hugh – était avec elle lorsqu'elle avait rencontré Dyemore à ce bal, quelques mois plus tôt. Il lui avait expliqué que diverses rumeurs circulaient à propos de cette cicatrice. Certains prétendaient qu'elle avait été infligée par un père dont la fille avait été déshonorée. D'autres assuraient que c'était le propre père de Dyemore qui avait châtié son fils. D'autres, enfin, croyaient savoir que cette cicatrice était le signe d'une malédiction familiale et que Dyemore était né ainsi.

Le regard de la jeune femme alla du coin droit de sa bouche – que sa cicatrice déformait en un rictus perpétuel – au coin gauche, intouché, et tellement sensuel. Elle tendit la main, et suspendit son geste comme un rayon de soleil s'accrochait au rubis passé à son doigt. C'était une jolie bague, délicate, très féminine. En d'autres circonstances, elle l'aurait portée avec joie.

Là, cependant... cette bague pouvait passer pour une marque de possession.

Iris retira sa main. Cet homme était peut-être son mari – à la suite d'un enchaînement imprévisible d'événements –, mais il demeurait un parfait inconnu.

Un inconnu dont elle devait se méfier.

Elle s'ébroua et sortit du lit.

Hugh et Alf étaient probablement morts d'inquiétude. Elle avait été enlevée dans sa voiture, toutefois, Parks, sa camériste, son cocher et les deux valets qui l'accompagnaient étaient restés en plan. Ils avaient forcément averti Hugh de son enlèvement. Et elle ne devait pas oublier son frère aîné, Henry.

Iris habitait avec Henry et son épouse, Harriet, dans leur demeure londonienne. Bien qu'elle n'ait pas donné de date précise pour son retour, Henry commençait certainement à s'étonner de son absence prolongée. Cela dit, Hugh avait pu dépêcher un messager à Londres pour l'alerter de sa disparition.

Il fallait qu'elle leur écrive de toute urgence pour les informer qu'elle était en vie.

S'il était évident qu'elle ne pouvait se rendre au village, peut-être parviendrait-elle à convaincre l'un des hommes de Dyemore d'aller porter une lettre à Hugh ou à Henry.

Iris fit deux pas, et s'immobilisa.

Une énorme cheminée médiévale en marbre rouge veiné d'ivoire occupait presque tout un mur de la pièce.

Un portrait de femme était accroché au-dessus.

Elle avait les cheveux noirs, le teint clair, et arborait ces cols ronds qui avaient été à la mode quelques décennies auparavant. Elle était d'une beauté envoûtante, mais c'est son regard, tragique, qui avait attiré l'attention d'Iris.

Ses yeux étaient du même gris que ceux de Dyemore.

Cependant, le regard de Dyemore n'exprimait jamais une émotion aussi profonde – ni aucune émotion, du reste, hormis la colère.

Ses yeux étaient aussi froids que la glace par une nuit d'hiver.

La femme du portrait devait être sa mère, toutefois Iris ne se rappelait pas avoir entendu quoi que ce soit à son sujet.

Elle parcourut la pièce du regard. En dehors du grand lit à baldaquin, la chambre était plutôt austère. Une vieille commode à pieds chantournés et deux coffres à vêtements occupaient un

coin. Quelques fauteuils massifs, tendus de velours, faisaient face à la cheminée. Et il y avait bien sûr le paravent, dans un autre coin, qui dissimulait les commodités.

Iris jeta un coup d'œil en direction du lit. Dyemore dormait toujours profondément, aussi s'empressa-t-elle d'aller soulager sa vessie. À présent, elle pouvait songer à autre chose : comme sa toilette.

Elle avait besoin d'un bain. Il fallait aussi que quelqu'un s'occupe de Dyemore.

L'heure était venue donc d'aller trouver les Corses.

Elle ouvrit la porte sans bruit, pour ne pas réveiller le duc, et s'aventura dans le couloir. Il était désert, mais des voix lui parvenaient du rez-de-chaussée.

Elle gagna l'escalier. À la lumière du jour, l'abbaye semblait moins délabrée. Son entretien laissait cependant à désirer. Alors qu'elle descendait les marches, Iris remarqua que des moutons de poussière s'étaient accumulés dans les coins. Les tableaux accrochés au mur auraient également nécessité un bon dépoussiérage. Ainsi que les vitres. Il fallait cirer la rampe, et le grand lustre du vestibule devait être nettoyé.

Cette maison donnait l'impression d'avoir été fermée, puis oubliée.

Iris s'orienta d'après les voix, qui provenaient du quartier des domestiques. Elle emprunta un étroit couloir sombre, descendit une volée de marches, et déboucha dans la cuisine, une pièce de belles dimensions mais basse de plafond.

Ubertino, Nicoletta et trois autres domestiques étaient assis à la table.

— Bonjour, les salua Iris.

— Bonjour, Votre Grâce, répondit Ubertino, se levant et s'inclinant.

Il se tourna vers ses compatriotes et leur dit quelques mots d'un ton sec. Tous se levèrent aussitôt et il procéda aux présentations.

— Voici Valente et Bardo, qui ont été chercher le vicaire hier soir.

Le premier était un jeune homme dégingandé, avec d'épais cheveux noirs coiffés à la diable. Il regardait timidement Iris, sous des cils d'une longueur extravagante. Le second avait une trentaine d'années, quelques cheveux blancs et une mine renfrognée. Il portait un gilet écarlate qui donnait encore plus d'éclat à ses yeux bleus.

— Et voici Ivo, termina Ubertino.

Ivo était le serviteur qui avait accompagné Iris jusqu'à l'abbaye, la veille. Il était grand et décharné, et rougit quand elle arrêta le regard sur lui.

— Je suis heureuse de connaître vos prénoms, dit-elle.

— Ils ne parlent pas anglais, précisa Ubertino. Mais si vous le souhaitez, je peux leur traduire vos propos.

— Volontiers, acquiesça Iris.

Ubertino se tourna vers les autres et s'exécuta.

Valente fut le seul à sourire à la jeune femme.

— N'y a-t-il aucun domestique anglais ? s'enquit-elle.

— Non, Votre Grâce, répondit Ubertino. Le duc les a renvoyés à notre arrivée. Il ne leur faisait pas confiance.

— Ah !

Elle se souvenait que Dyemore l'avait mise en garde contre les gens du village.

En tout cas, elle ne s'étonnait plus que l'abbaye paraisse déserte. D'ordinaire, il faudrait un bataillon entier de domestiques pour veiller sur une demeure de cette taille. Une seule femme et une vingtaine d'hommes – des gardes pour la plupart – ne pouvaient suffire à la tâche.

— Le duc dort encore, expliqua-t-elle. J'aimerais que quelqu'un s'installe à son chevet jusqu'à son réveil. Mais, d'abord, pouvez-vous envoyer un cavalier porter une lettre au duc de Kyle ?

— Je peux monter voir Sa Grâce, répondit Ubertino. En revanche, j'ai peur qu'il ne soit pas possible d'envoyer de message à ce duc de Kyle.

— Et pourquoi cela ? répliqua Iris en s'efforçant de sourire. N'oubliez pas que je suis votre nouvelle duchesse.

— Certes, Votre Grâce. Et je regrette de ne pas pouvoir vous satisfaire. Mais Sa Grâce a ordonné que tous les hommes restent ici pour vous protéger. Tant qu'il ne se sera pas réveillé et qu'il n'aura pas donné d'autres ordres, nous respecterons sa volonté première.

Iris lutta pour afficher une expression détachée. Que les domestiques refusent de lui obéir était très humiliant, quand bien même Ubertino s'employait à y mettre les formes.

Sans compter qu'elle était furieuse de ne pas pouvoir prévenir Kyle.

Elle inspira un grand coup.

— Serait-il au moins possible de prendre un bain ?

— Certainement, Votre Grâce.

Ubertino se tourna vers Nicoletta pour lui donner ses instructions. Celle-ci secoua la tête et lui répliqua vertement.

Ubertino insista et, finalement, Nicoletta se dirigea vers la cheminée, où une bouilloire chauffait déjà au-dessus du feu tandis que les trois hommes remplissaient d'autres bouilloires dans une citerne.

Iris haussa un sourcil interrogateur à l'adresse d'Ubertino.

— Nicoletta dit que vous aimerez peut-être prendre votre petit déjeuner pendant que l'eau chauffe, répondit-il, et, baissant la voix, il précisa : Elle comprend l'anglais, mais elle ne le parle pas.

— C'est bon à savoir, murmura Iris. Et, oui, je veux bien prendre mon petit déjeuner avant mon bain.

Ubertino parut soulagé.

Comme Iris s'asseyait, Nicoletta posa une grosse théière en grès sur la table. Valente apporta du pain et des œufs durs. Bardo, du beurre et du fromage. Puis Nicoletta versa le thé dans une charmante petite tasse en porcelaine. Ivo était apparemment en charge du feu et de l'eau.

Iris but une gorgée de thé et faillit se brûler la langue. Le thé était fort à lui piquer la gorge, elle sourit cependant à Nicoletta.

Cette dernière croisa les bras sur son ample poitrine et regarda la jeune femme sans mot dire.

Iris réprima un soupir et se beurra une tartine. Elle savait qu'elle ne devait pas offrir aux domestiques de partager son repas, même si elle se trouvait dans leur domaine – la cuisine. Sa robe était peut-être sale et en piteux état, elle avait peut-être besoin d'un bon bain, mais elle n'en était pas moins la maîtresse de maison. Et en tant que telle, elle demeurerait à jamais à l'écart.

Elle mordit dans sa tartine.

— Délicieux.

Nicoletta – qui avait probablement confectionné le pain – ne réagit pas.

Iris se demanda si la trêve qu'elle croyait avoir signée avec la servante hier soir n'était pas déjà terminée.

Elle se tourna vers Ubertino.

— Vous parlez très bien l'anglais. Où l'avez-vous appris ?

Le Corse s'inclina.

— Merci, Votre Grâce. J'ai été marin dans ma jeunesse et mon bateau croisait souvent des bateaux étrangers. Lorsque cela arrivait, les passagers de ces bateaux étaient... invités à mon bord. Et beaucoup de ces invités étaient anglais.

Il avait dit cela avec un grand sourire. Un sourire de forban.

Iris se figea, sa tasse à mi-chemin de ses lèvres. Un bateau *croisant* d'autres bateaux ? Ubertino ne venait-il pas de lui avouer qu'il avait été *pirate* ?

Elle dévisagea les autres hommes. Étaient-ce tous d'anciens pirates ?

Valente et Bardo affichèrent un air innocent.

Iris secoua la tête.

— Ah... très bien, dit-elle. Êtes-vous le seul à parler anglais ?

Ubertino haussa les épaules.

— Valente connaît quelques mots. La plupart sont comme Nicoletta : ils comprennent à peu près la langue, mais ne la pratiquent pas.

— Ah, fit encore Iris.

Elle but une autre gorgée de thé, avant de murmurer :

— Ubertino ?

— Oui, Votre Grâce ?

Elle hésita, puis :

— Savez-vous comment le duc a eu sa cicatrice ?

Ubertino secoua la tête.

— Non, Votre Grâce.

Iris se demanda si quelqu'un connaissait l'origine de cette cicatrice. En tout cas, l'épreuve n'avait pu être que terrible. La plaie lui avait ouvert le visage du front jusqu'au menton. Dyemore avait dû atrocement souffrir. Physiquement, mais aussi en comprenant qu'il serait marqué à vie.

Elle fronça les sourcils. Elle éprouvait une certaine gêne à ressentir de la compassion pour Dyemore. Ce n'était pas le genre d'homme qui aime qu'on le prenne en pitié, devinait-elle.

Elle termina son petit déjeuner et repoussa sa tasse.

— Merci, dit-elle. Le pain était parfait. La mie fraîche, la croûte délicieusement craquante.

Nicoletta renifla bruyamment et entreprit de débarrasser son couvert.

Ubertino leva les yeux au ciel.

— Nicoletta dit qu'elle est ravie que vous ayez apprécié sa cuisine.

En réalité, Nicoletta n'avait pas desserré les dents, mais Ubertino était visiblement décidé à ignorer ce détail.

La servante marmonna quelques mots en corse qui semblèrent vexer Ubertino. Il s'obligea à sourire à Iris.

— Nous sommes *tous* très heureux de vous servir, milady. Je vais vous accompagner jusqu'à la chambre ducale. Les autres monteront l'eau de votre bain dès qu'elle sera chaude.

Quoique amusée, Iris se retint de sourire et ouvrit le chemin.

Elle espérait que Dyemore serait réveillé. Il ne l'était pas.

— D'habitude, Sa Grâce est levée à cette heure-ci, murmura Ubertino, confirmant ses craintes.

Il *dormait*, ou il était... ?

Le cœur d'Iris manqua un battement. Elle se précipita vers le lit.

La poitrine de Dyemore se soulevait et retombait au rythme de sa respiration, et elle en soupira de soulagement.

— Le duc est trop chaud, déclara Ubertino, qui s'était posté de l'autre côté du lit. Je vais lui chercher de l'eau fraîche.

Il s'éclipsa tandis qu'Iris continuait de fixer Dyemore.

Il avait repoussé les couvertures et déboutonné sa robe de chambre. De la sueur perlait au creux de son cou et des mèches de cheveux humides lui collaient à la peau.

Iris avait vu cet homme entièrement nu.

Son sang s'embrasa à ce souvenir. Il était si... si viril, même couché, blessé et inconscient. Elle ne put résister à l'envie de lui toucher le cou...

*Il avait de la fièvre.*

Iris tressaillit. Une mauvaise fièvre pouvait tuer un homme.

La porte se rouvrit et Ubertino revint, escorté d'autres serviteurs. Il apportait du vin, du pain et un pichet d'eau fraîche.

— Je vais m'occuper de Sa Grâce pendant que vous prendrez votre bain.

Valente portait un tub en cuivre. Bardo et Ivo s'étaient chargés de l'eau chaude. Nicoletta fermait la marche, une pile de serviettes entre les mains. Elle traversa la pièce jusqu'à une porte communicante. Les autres la suivirent sans piper mot.

Iris alla jeter un coup d'œil et découvrit un dressing. Nicoletta supervisait déjà le remplissage du tub.

La jeune femme pivota et se dirigea vers la commode. Elle aurait besoin de vêtements propres après son bain.

Le premier tiroir était rempli de mouchoirs, de chaussettes et de sous-vêtements. L'autre contenait des chemises – celles de Dyemore. Elle en choisit une. Ce serait un peu sommaire, mais au moins cela la couvrirait du cou jusqu'aux genoux. Un peu comme une camisole.

De toute façon, elle n'avait rien d'autre à se mettre.

Elle prit aussi une paire de chaussettes.

Tous les domestiques ressortirent du dressing, Nicoletta exceptée.

La chemise et les chaussettes serrées contre sa poitrine, Iris pénétra à son tour dans le dressing.

Nicoletta l'attendait, les poings sur les hanches, à côté du tub fumant.

Iris referma la porte et posa les vêtements propres sur une chaise. Le dressing comportait un petit lit pliant – probablement destiné à un valet –, une grande armoire à tiroirs et deux chaises.

Sans un mot, Nicoletta entreprit de lui délayer sa robe.

La jeune femme se détendit. Elle était en territoire familier et point n'était besoin d'une langue commune entre une maîtresse et sa camériste.

Nicoletta l'aida à s'extirper de son corsage à moitié déchiré. Puis ses jupes tombèrent en corolle à ses pieds. Iris fit un pas de côté, pour s'en libérer tandis que Nicoletta s'attaquait à son corset.

Iris s'assit ensuite sur une chaise pour retirer ses souliers et ses bas avant de se débarrasser de sa camisole. L'air frais lui arracha un frisson et elle s'empressa de se plonger dans l'eau.

*Oh, c'était merveilleux !* Tandis que Nicoletta s'affairait, secouant ses vêtements en marmonnant, Iris songea aux événements de ces dernières vingt-quatre heures.

Elle était mariée. De nouveau.

Elle se rembrunit, puis se ressaisit avant que Nicoletta se retourne. Ce n'était pas... ce n'était pas ainsi qu'elle avait imaginé son existence.

Elle avait espéré qu'après son mariage avec James – une union « raisonnable » avec un homme plus âgé qu'elle de presque vingt années –, elle pourrait se remarier par amour. Ou, à

défaut – car elle n’était pas romantique au point de rêver à l’impossible –, par affection. Elle voulait un gentleman qui partage ses goûts : lire au coin du feu, aller au théâtre les soirs d’hiver, se promener dans la campagne en été.

En d’autres termes, une vie simple, faite de petits riens, et cependant fort agréable.

Et, surtout, elle désirait des enfants. Fonder une famille. Quelques mois plus tôt, elle avait cru que Hugh, le duc de Kyle, serait l’homme de la situation. Mais c’était avant qu’il rencontre Alf et tombe amoureux d’elle. Iris avait alors expliqué sans détour à Hugh qu’un mariage n’était plus envisageable.

Elle voulait un homme qui la chérisse.

Parce qu’elle était terriblement seule.

Oh, elle avait des amis ! Aucun n’était vraiment proche, cependant, en tout cas pas depuis la mort de Katherine, son amie d’enfance. Elle avait aussi un frère et une belle-sœur, mais ce n’était pas pareil.

Iris rêvait d’un cercle familial intime et chaleureux, où elle pourrait être elle-même.

Au lieu de quoi, elle se retrouvait mariée à un inconnu, violent et peut-être dangereux, qui lui avait cependant sauvé la vie.

Elle fut brusquement ramenée au présent quand Nicoletta entreprit d’ôter les épingles dans ses cheveux. Celle-ci avait beau procéder avec précaution, sa chevelure était tellement emmêlée qu’Iris grimaça plusieurs fois de douleur.

Les épingles une fois enlevées, la servante la fit se pencher en avant, lui versa de l’eau sur la tête, puis commença à lui savonner les cheveux. Le savon était délicieusement parfumé – à l’orange ? – et Iris savoura la douce friction des mains de Nicoletta.

Après un ultime rinçage, la jeune femme rabattit ses cheveux en arrière et entreprit de se laver le corps. Elle se frotta vigoureusement, comme s’il s’agissait de se débarrasser de la fatigue et des épreuves de ces derniers jours.

Quand elle eut terminé, Nicoletta lui tendit une grande serviette.

Iris sortit du tub avec l’impression de renaître. Elle était désormais duchesse de Dyemore, pour le meilleur et pour le pire et, à choisir, elle préférait prendre le meilleur. Qui sait ? Peut-être réussirait-elle à bâtir un semblant de famille avec Dyemore ?

À condition, bien sûr, qu’il se remette de sa blessure.

La jeune femme se sécha, puis récupéra les vêtements propres qu’elle avait laissés sur une chaise. Elle était de nouveau inquiète, mais elle voulait espérer que Dyemore ne souffrait que d’une fièvre bénigne.

Et qu’il se réveillerait bientôt.

Elle enfila la chemise du duc. Comme prévu, elle lui arrivait aux genoux. Et les manches lui recouvraient les mains. Entendant Nicoletta se retenir de pouffer, elle leva les yeux. La servante avait plaqué les deux mains sur sa bouche.

Iris croisa son regard, avant de sourire.

— Ma foi, je n’ai pas trouvé mieux.

Nicoletta s’esclaffa ouvertement et dit quelque chose dans sa langue natale, avant de venir aider Iris à retrousser ses manches. Lorsque la jeune femme eut enfilé les chaussettes, Nicoletta brossa ses cheveux encore humides, les rassembla en une natte à l’extrémité de laquelle elle noua un ruban.

— Merci, souffla Iris.

Si Nicoletta ne sourit pas, son visage s’était adouci. Elle esquissa une courbette, puis quitta la pièce, emportant avec elle les vêtements sales d’Iris. Avec un peu de chance, elle trouverait le

moyen de les nettoyer et de les ravauder plutôt que de tout jeter.

Une fois seule, Iris s'aperçut qu'elle frissonnait. Une chemise ne suffisait vraiment pas. Elle décida d'aller voir si Dyemore ne possédait pas une autre robe de chambre qu'elle pourrait lui emprunter. Ou une veste.

Mais quand elle ouvrit la porte, elle découvrit son nouveau mari debout près du lit. Il braqua aussitôt sur elle son regard transparent.

— Que faites-vous avec ma chemise ? demanda-t-il de sa voix rauque.



## 4

« N'y a-t-il rien que nous puissions faire pour El ? » demanda Ann.

« Je crains que non, répondit le tailleur de pierre. Car ta mère lui a donné naissance dans la lande, attirée là par les spectres qui hantent ces lieux la nuit. Et ces spectres ont dérobé son souffle de vie à la naissance. C'est pourquoi elle ne vivra pas assez longtemps pour devenir une femme... »

Raphael agrippa le montant du lit pour ne surtout pas chanceler. Vêtue d'une de ses chemises, sa duchesse était figée sur le seuil, telle une naïade surprise pendant son bain. Ses cheveux humides étaient rassemblés en une natte comme chez une petite fille, laquelle natte retombait sur une épaule.

Mouillé, la batiste était presque transparente.

Raphael crut apercevoir la pointe rose d'un sein et ses veines s'embrasèrent. *Christ*. Elle aurait pu tout aussi bien être nue devant lui.

S'arrachant à sa contemplation, il se concentra sur le visage de la jeune femme. Elle avait les yeux arrondis de surprise. On aurait dit qu'elle avait douze ans.

Enfin, sauf pour ce qui était de ce satané téton.

Elle cilla et parut reprendre ses esprits.

— Que faites-vous debout ?

Raphael haussa un sourcil.

— J'ai eu envie d'uriner.

Les joues de la jeune femme rosirent. Raphael était convaincu qu'il pourrait passer des heures à tenter de reproduire sur le papier une nuance aussi délicate sans jamais se lasser.

— Je pense que vous avez la fièvre, répliqua-t-elle. Vous feriez mieux de vous recoucher.

— Je me sens bien, dit-il, ignorant la sueur qui lui coulait le long du dos. Et pour ma chemise ?

Elle ferma les poings sur le devant de ladite chemise, comme si elle redoutait qu'il ne la lui arrache. Son geste ne fit que souligner davantage la forme de ses seins. Le faisait-elle à dessein ?

— Je n'avais rien d'autre de propre à me mettre.

Sa réponse le ramena sur terre.

— Ah oui ! Bien sûr.

Il aurait dû le deviner.

Ubertino l'avait informé qu'elle prenait un bain quand il l'avait réveillé pour lui donner du pain et du vin en guise de petit déjeuner.

Raphael se dirigea vers sa commode. Il y trouverait bien quelque chose pour la couvrir – il en allait de sa propre santé mentale.

— Y a-t-il un moyen pour que je me procure des vêtements décents ? demanda-t-elle dans son dos.

Il se retourna, l'une de ses robes de chambre à la main.

— Non. La seule autre femme qui réside à l'abbaye est Nicoletta. Et elle n'a pas vraiment les mêmes mensurations que vous.

Elle s'approcha, s'empara de la robe de chambre.

— Le village d'où venait le vicaire doit bien avoir une couturière ?

Raphael secoua la tête avant qu'elle ait terminé sa phrase.

— Descendre au village sans moi serait trop dangereux. Je ne veux pas que les Seigneurs du Chaos réalisent que vous êtes toujours vivante avant que je ne sois remis.

— Mais...

— C'est non.

Elle avait commencé d'enfiler la robe de chambre, toutefois le ton sec de Raphael la fit se figer.

— Puis-je au moins envoyer une lettre au duc de Kyle pour l'informer que je suis saine et sauve ?

Il réfléchit un instant, sourcils froncés.

— Non.

Iris plissa les yeux et termina de passer la robe de chambre. Elle traînait sur le sol, forcément, et sa couleur ébène soulignait l'éclat de sa peau.

Le vêtement cachait maintenant entièrement ses formes. Raphael aurait dû s'en féliciter, pourtant ce n'était pas le cas.

— Kyle va s'inquiéter à mon sujet, insista-t-elle, une note de défi dans la voix. Et je ne vois pas en quoi le rassurer me causerait du tort – ou à vous.

— Ah, non ? Et supposez que les Seigneurs du Chaos interceptent mon messenger ? Et qu'ils découvrent que vous êtes en pleine forme alors que je me remets péniblement de ma blessure ?

— Je suis sûre que vos hommes sauraient très bien nous défendre.

Raphael serra les poings et s'obligea à se concentrer. Il tenait à ce qu'elle comprenne la situation, histoire qu'elle ne tente pas quelque chose de stupide.

— Vous n'avez visiblement pas idée du danger qui nous menace. Les Seigneurs du Chaos tiennent leurs réunions dans la région depuis des lustres. Leur influence est très grande au sein de la population locale. D'autant que mon père a été longtemps leur chef. La cérémonie à laquelle vous avez assisté cette nuit avait lieu sur mes terres.

— Quoi ? s'exclama-t-elle, atterrée. Vous les avez invités à se livrer à leurs débauches sur votre propriété ?

— Non, répliqua Raphael avec impatience. Ce n'est pas aussi simple que cela.

Son épaule l'élançait atrocement et il devait maintenant se cramponner au montant du lit pour rester debout.

— Les Seigneurs agissent selon leur bon plaisir. Et leur plaisir était de continuer à se réunir dans les ruines qui se trouvent sur mon domaine. C'est mon père qui leur avait fait découvrir cet endroit. Quand j'ai compris qu'ils voulaient perpétuer la tradition, j'ai pensé qu'il était dans mon intérêt de ne pas les contredire.

— Vous voulez dire, votre intérêt en tant que membre des Seigneurs du Chaos.

Elle se dirigea vers la porte, comme si elle pouvait s'enfuir uniquement vêtue d'une chemise d'homme et d'une robe de chambre.

Raphael eut envie de rire, sauf qu'il ne riait plus depuis des années.

Il inspira un grand coup et rejoignit la jeune femme, qu'il saisit par les épaules pour l'obliger à se retourner. L'effort lui avait tant coûté que la tête lui tourna et, l'espace d'un instant, il crut qu'il allait vomir.

— Lâchez-moi, ordonna la jeune femme. Lâchez-moi, ou je...

Raphael arqua un sourcil.

— Vous quoi ? Vous m'avez déjà tiré dessus.

S'il avait cru la mettre mal à l'aise, il s'était trompé.

— En effet, répliqua-t-elle en soutenant son regard sans ciller.

Il ne pouvait qu'admirer son courage et sa combativité.

Il lui étreignit les épaules. Elle avait dû se laver avec un savon à l'orange, car un parfum d'agrumes lui montait aux narines.

— Je ne suis pas membre de la confrérie des Seigneurs du Chaos.

— Alors pourquoi étiez-vous là-bas hier soir ? Nu comme eux, portant un masque et prêt à participer à leur orgie ?

Raphael serra les dents. La pièce commençait à tanguer.

— Parce que je voulais les infiltrer. Afin de percer l'identité de leur Dionysos et de le détruire. De les détruire tous, en fait.

Elle parut hésiter.

— Je... je ne sais pas si je dois vous croire.

— Je m'en moque, mentit-il, avant de se laisser aller de tout son poids contre elle.

Elle poussa un cri et, sous l'impact, recula contre le mur, mais elle l'entoura spontanément de ses bras pour le soutenir.

Le visage de Raphael reposait sur le cou de la jeune femme, ses lèvres plaquées sur sa peau fraîche et douce, et, Dieu sait comment, sa main gauche s'était retrouvée sur un sein.

Fortuitement, bien sûr.

*Non.* Pareils plaisirs n'étaient pas pour lui. Il devait résister. S'écarter de la jeune femme.

Mais il en semblait incapable.

— Vous êtes brûlant ! s'écria-t-elle.

— Alors vous ne devriez pas me toucher, répliqua-t-il très sérieusement. Vous allez vous consumer.

— Trop tard, marmonna-t-elle.

Et, pivotant sur les talons, elle essaya de le tirer derrière elle, en direction du lit, supposa-t-il.

— Vous êtes diablement lourd...

— Mon âme est en plomb.

— ... et vous délirez. Je vais avoir besoin d'aide.

Il regimba.

— Ne me laissez pas.

— Je dois aller chercher Ubertino.

Raphael redressa la tête et plongea son regard dans celui de la jeune femme.

— Promettez-moi de ne pas quitter l'abbaye.

Si elle partait, elle emporterait la lumière avec elle.

Elle détourna les yeux et il comprit qu'elle avait l'intention de lui mentir.

— Promettez-moi, insista-t-il solennellement.

Elle croisa de nouveau son regard.  
— Je vous le promets.  
— Parfait.  
Sur ce, il fit la seule chose qui s'imposait.  
Il l'embrassa.

Iris tressaillit. Les lèvres de Dyemore étaient brûlantes. Il pesait de tout son poids sur elle, mais c'était surtout son baiser qui l'avait prise de court.

Sa bouche avait un léger goût de vin – celui qu'il avait dû boire au petit déjeuner –, et la chaleur qui émanait de son corps par vagues la submergeait.

Elle avait été mariée. Et, bien sûr, elle avait déjà été embrassée.  
Pas comme cela toutefois.

Dyemore était si imposant physiquement. Si terriblement masculin. C'était comme si tout ce qui faisait d'elle une femme se réveillait à l'appel de sa virilité. Son cœur s'emballait, les pointes de ses seins durcissaient, son sexe était soudain moite, son corps entier... *réagissait*.

Dyemore tituba et, se ressaisissant brutalement, Iris rompit leur baiser et s'écarta.  
— Nous...

Sa voix se brisa et elle dut se racler la gorge avant de reprendre :  
— Vous devriez vous allonger.

Pour toute réponse, il émit une espèce de grognement qui l'inquiéta. La veille, même au plus mal, il s'exprimait clairement et de manière cohérente.

À présent, sa tête ballottait sur l'épaule d'Iris et sa peau était si brûlante qu'elle laisserait sûrement une marque rouge sur son cou. Elle l'accompagna, ou plutôt le tira jusqu'au lit, mais il était si lourd qu'elle faillit tomber avec lui. Elle trouva cependant la force de rester debout. S'ils s'écroulaient ensemble, jamais elle ne parviendrait à le relever.

Où diable était passé Ubertino ? Comment pouvait-il abandonner son maître dans cet état ?

Serrant les dents, Iris traîna Dyemore sur le dernier mètre qui les séparait du lit. Elle était à bout de souffle mais, Dieu merci, Dyemore avait conservé assez de force pour grimper sur le matelas. Cependant, ses bras tremblaient.

Iris sentit la panique la gagner.

Ce n'était pas possible. Il avait survécu au coup de feu. Un instant plus tôt, il se disputait avec elle.

Dieu tout-puissant, il n'allait quand même pas mourir maintenant d'une infection foudroyante ?

Elle l'aïda à se glisser sous les couvertures. Il frissonnait alors que son corps était brûlant et que la sueur lui perlait au front.

Peut-être... était-il simplement exténué parce qu'il s'était levé trop tôt.

Pourtant, alors même qu'elle essayait de s'en convaincre, Iris courut vers la porte, l'ouvrit à la volée et se rua vers le palier en criant :

— Ubertino ! Nicoletta ! Ivo !

Elle dévala les marches, tandis qu'un domestique – elle se souvenait de l'avoir vu hier soir, mais ne se rappelait pas avoir entendu son nom – venait à sa rencontre. Il leva la main comme pour l'arrêter.

— Non ! cria Iris.

Elle poussa sa main et, ignorant ses protestations, poursuivit son chemin jusqu'au bas des marches.

Le salon où avait eu lieu cette cérémonie de mariage qui tenait plus de la farce qu'autre chose se trouvait à cet étage. Elle poussa toutes les portes pour le retrouver. Là ! La carafe de vin était sur un guéridon. Elle s'en empara et, se retournant, découvrit Ubertino sur le seuil.

— Votre Grâce ?

— Le duc s'est évanoui. Venez avec moi.

Nicoletta, Valente et Ivo étaient dans le couloir. Tous trois affichaient des mines suspicieuses.

Iris les précéda dans l'escalier.

Elle entra en trombe dans la chambre, et un simple coup d'œil en direction du lit l'informa que le duc ne se portait pas mieux.

Poussant une exclamation, Nicoletta se précipita vers son maître et lui palpa le front.

Le duc marmonna en corse, mais n'ouvrit pas les yeux.

Nicoletta lança des ordres à Ubertino, Valente et Ivo, qui quittèrent aussitôt la pièce.

Iris était déjà de l'autre côté du lit et les deux femmes, d'un accord implicite, retroussèrent les couvertures. La robe de chambre du duc était trempée de sueur et sa poitrine se soulevait rapidement.

Elles le redressèrent en position assise, l'appuyèrent contre les oreillers, puis Iris versa un peu de vin entre ses lèvres. Il déglutit, puis tourna la tête de côté en grimaçant. Ses doigts grattaient les boutons de sa robe de chambre.

Iris croisa le regard de Nicoletta. Celle-ci semblait très inquiète, ce qui acheva d'affoler Iris.

Elle repoussa doucement les mains de Dyemore pour déboutonner sa robe de chambre avant d'en écarter les pans. Sa poitrine ruisselait de sueur. Iris retira ensuite son bras de la manche, serrant les dents en l'entendant gémir de douleur.

Les trois hommes revinrent avec de l'eau chaude, des linges propres et divers ustensiles.

Nicoletta s'empara d'une paire de ciseaux et découpa le bandage du duc. S'il était sec, la compresse en dessous était souillée de sang et d'autres fluides.

Iris se pinça le nez.

La plaie empestait.

L'odeur lui rappela l'époque où elle soignait les soldats après des escarmouches. James avait tenté de s'y opposer, mais il y avait tant de blessés et si peu de personnel qu'Iris avait jugé qu'il était de son devoir d'aider. Toutefois, en tant que lady, elle n'avait pu que laver le visage des mourants, écrire des lettres à leurs familles pour ceux qui étaient conscients et nettoyer le matériel des chirurgiens. Les bruits et les odeurs étaient cependant restés gravés dans sa mémoire.

Nicoletta retira la compresse, révélant une masse de chairs enflées et sanguinolentes. Les points de sutures disparaissaient presque dans ce magma.

Iris inspira un grand coup. Elle avait vu des soldats mourir en quelques jours d'infections semblables à celle-ci.

Nicoletta prit un petit pot en terre cuite et ôta le bouchon. Elle plongea une cuiller en bois à l'intérieur et en sortit une cuillerée de miel doré.

Iris leva la main.

— Pas tout de suite.

La servante fronça les sourcils et expliqua, par gestes, qu'elle voulait appliquer le miel sur la plaie.

— Je sais, dit Iris. Mais d’abord…

Elle fit signe à Ubertino et Valente d’approcher.

— Votre Grâce ?

Ubertino semblait lui aussi très soucieux.

— J’ai besoin que Valente et vous mainteniez le duc pendant que nous allons désinfecter sa plaie. Cela risque d’être douloureux, et je ne voudrais pas qu’il se blesse davantage.

— Bien, Votre Grâce.

Ubertino expliqua leur mission à Valente. Les deux hommes se placèrent de chaque côté du lit et tinrent le duc par les avant-bras.

Ubertino regarda Iris.

La jeune femme hocha la tête.

Puis elle souleva la carafe et versa le vin directement sur la plaie.

Le duc cria et tenta de se débattre, mais les deux serviteurs le maintinrent solidement.

Il ouvrit les yeux et jeta un regard accusateur à Iris, qui continua de déverser le contenu de la carafe sur ses chairs purulentes.

— Femme cruelle, murmura-t-il d’une voix enrouée.

Iris vacilla quelque peu. L’alcool devait le brûler atrocement. Elle avait toutefois vu des médecins utiliser ce remède sur les blessures infectées.

Malgré cela, leurs patients n’avaient pas toujours survécu.

Lorsque la carafe fut vide, la jeune femme recula.

Le regard de Dyemore la suivit tandis que Nicoletta commençait d’appliquer le miel sur la plaie. Il ne bougea pas, tout juste grimaça-t-il, alors que la douleur devait être à peu près aussi cuisante, car Nicoletta appuyait avec sa cuillère.

Mais il gardait les yeux rivés sur Iris.

Et elle n’avait d’autre choix que de soutenir son regard, un peu comme une souris hypnotisée par un serpent.

Ses paupières finirent par se fermer, juste au moment où Nicoletta se redressait pour essuyer la cuiller avec un torchon.

Iris soupira de soulagement.

Elle entendait les serviteurs murmurer dans son dos, mais elle ne parvenait pas à détourner les yeux de l’homme endormi. De son visage défiguré. Elle avait vu, pendant la guerre, des soldats victimes de terribles blessures à la face. Ils portaient des bandages, des foulards ou des chapeaux pour cacher le plus gros de leurs cicatrices. Pas Dyemore. Il affrontait le regard des autres sans la moindre honte.

Iris caressa sa main, qui reposait sur les couvertures. Il avait de longs doigts fins, et des ongles parfaitement entretenus.

Nicoletta lui tapota l’épaule et lui fit signe de s’asseoir dans le fauteuil que l’un des hommes avait approché du lit.

— Merci, murmura Iris.

Puis les Corses s’en allèrent et refermèrent la porte derrière eux, la laissant seule avec le duc.

La jeune femme plongeait la tête dans ses mains pour étouffer un rire nerveux. Bonté divine. Dans quoi s’était-elle embarquée ? Épouser un homme qui avait décidé de partir en guerre contre les Seigneurs du Chaos !

Dyemore gémit et s’agita dans son sommeil.

Iris leva la tête et lui caressa de nouveau la main. Se plaindre ne changerait rien à son sort. Elle avait été mariée durant trois ans à un homme qu’elle n’aimait pas.

Et qui ne l'aimait pas.  
Elle avait survécu à cette épreuve.  
Comme elle survivrait à celle-ci.  
En attendant, elle était cependant sûre d'une chose : elle n'avait pas envie que le duc meure.

Ses rêves étaient peuplés de flammes et de démons.

Les démons dansaient sur des lits de braises, leurs pieds en forme de sabots éparpillant des étincelles dans la fumée. De grandes langues fourchues sortaient de leurs masques à têtes d'animaux et des dauphins tatoués ondulaient sur leurs peaux nues. Ils l'appelaient leur prince, et quand il voulut s'enfuir de l'abbaye, ils le pourchassèrent, lui assurant qu'ils l'aimaient et qu'ils voulaient simplement le couronner comme leur roi.

Il courait à perdre haleine, le cœur empli d'effroi, ses poumons asphyxiés par la fumée.

Mais où qu'il se dirigeât, les corridors de l'abbaye étaient envahis par les flammes, et bien qu'il fût lui-même incandescent, il ne se consumait pas.

Ses poursuivants continuaient sans fin de lui crier leur terrible amour.

Jusqu'à ce qu'il atteigne le cœur des enfers. *Il* était là, ses grappes de raisin accrochées à ses cheveux et un sourire sur son visage à l'expression indéchiffrable.

Il tendit la main, ses doigts étaient tachés.

— Mon joli petit garçon.

Raphael brandit le couteau, car il savait ce qui lui restait à faire...

Il se réveilla en sursaut, la gorge si sèche qu'il avait l'impression d'étouffer.

Le côté droit de son visage le brûlait et, l'espace d'un instant, il crut qu'il était encore là-bas, cet affreux couteau à la main.

— Je suis là, murmura une voix féminine.

Un bras se glissa sous sa nuque pour lui soulever la tête, et il s'imagina qu'il s'agissait de Madre, trapue, noire et toujours si triste. Puis elle porta une tasse à ses lèvres et il sut que c'était sa duchesse, une anglaise aux yeux couleur de ciel après l'orage.

L'eau était un peu sucrée.

Il but et ouvrit les yeux.

— Iris.

— Encore un peu d'eau ? demanda-t-elle à voix basse.

Peut-être parce que c'était la nuit. Ou parce qu'elle voulait préserver l'intimité de ce moment.

— Non.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, mais garda les yeux rivés sur la jeune femme assise près du lit. Son visage, qu'éclairait la chandelle sur la table de chevet, semblait repousser les ténèbres qui l'entouraient.

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture ?

Elle s'empara d'un livre posé à côté d'elle et l'ouvrit à une page déjà marquée.

Il fit oui de la tête.

Elle commença à lire, pourtant, bien qu'il entendît parfaitement sa voix, les mots se bousculaient dans son esprit avant de se désintégrer.

Il avait beau tenter de comprendre ce qu'elle lisait, cela paraissait au-dessus de ses forces.

Alors il se contenta de la regarder, de contempler ses lèvres qui remuaient, de se laisser bercer par sa voix. La pièce était calme. Les démons avaient provisoirement cédé le terrain.

Raphael se sentait presque en paix.  
Et puis, il finit par retourner au pays des rêves...



## 5

*« Eh bien, nous devons récupérer le souffle de vie de ma sœur », déclara Ann.*

*« Ah, ma petite fille, si c'était si facile que cela, ne crois-tu pas que je l'aurais fait depuis longtemps ? répliqua son père. On raconte que personne, hormis le Roi de Pierre, ne peut s'aventurer sans risque dans la lande pierreuse à la nuit tombée. »*

*« Dans ce cas, j'irai demander au Roi de Pierre », décréta Ann...*

Le cri réveilla Iris en sursaut. Son cœur battait si violemment qu'il semblait sur le point de jaillir hors de sa poitrine.

Le duc était arqué sur le lit, la tête renversée en arrière, les bras écartés comme s'il était soumis à quelque torture.

Iris écarquilla les yeux. À plusieurs reprises, Dyemore s'était agité dans son sommeil et il avait souvent fallu remonter les couvertures sur lui. Mais ce n'était en rien comparable à cela.

*Ce cri.*

On aurait dit celui d'une âme condamnée à un tourment éternel.

Son corps s'affala soudain sur le matelas, ses membres se détendirent et il demeura inerte.

Iris exhala lentement.

Le feu n'était plus que braises, la chambre silencieuse était pratiquement plongée dans l'obscurité. La jeune femme avait peut-être imaginé ce terrible cri.

Sauf qu'elle savait que non.

Elle se redressa et grimaça. Elle s'était endormie dans le fauteuil près du lit, et sa nuque était douloureuse.

Son livre avait glissé à terre lorsqu'elle avait bougé et elle jeta un coup d'œil au duc endormi.

Il était tellement immobile que le cœur d'Iris fit un bond dans sa poitrine.

Puis elle vit qu'il respirait.

Elle ramassa le livre, lissa une page chiffonnée et le posa sur la table de chevet. Après quoi, elle se leva et se pencha sur Dyemore.

Ses joues étaient en feu, son souffle lent, et son front moite de sueur. En fait, il semblait dans le même état que lorsqu'il s'était brièvement réveillé, la veille.

Iris se mordit la lèvre.

Vingt-quatre heures plus tôt, cet homme débordait d'énergie. Qu'il soit tombé si bas paraissait contre-nature.

Et c'était *elle*, la responsable.

Fermant les yeux, elle pria le ciel pour qu'il se rétablisse. Pour un peu, elle était presque impatiente qu'il se dispute de nouveau avec elle et tente de lui donner des ordres.

Elle s'écarta abruptement du lit, traversa la chambre pour aller s'agenouiller devant la cheminée dont elle tisonna les braises avant de rajouter quelques morceaux de charbon. L'horloge trônant sur le manteau de la cheminée indiquait qu'on était au milieu de la nuit, pourtant elle n'avait plus sommeil. Une chandelle était posée à côté de l'horloge. Elle l'alluma avec un tison, puis s'en empara pour balayer la pièce du regard.

Outre la porte donnant sur le couloir, la chambre comportait deux autres portes à l'opposé l'une de l'autre. La première ouvrait sur le dressing dans lequel elle avait pris son bain. Elle ignorait où donnait la seconde.

Elle s'en approcha et manœuvra la poignée.

Verrouillée.

Dès leur arrivée, Dyemore l'avait avertie de ne pas chercher à pénétrer dans les pièces fermées à clé.

Le mieux, songea-t-elle, était de retourner s'asseoir dans son fauteuil et d'oublier ces portes verrouillées et ce qui se cachait derrière.

Elle coula un regard en direction du lit et de son occupant – son mari – qui criait dans son sommeil et dont elle ne savait pratiquement rien.

Elle revint vers la table de nuit. La châtelaine – celle que le duc avait ordonné à Nicoletta de lui remettre – s'y trouvait toujours. Elle la ramassa.

Elle avait été tellement occupée à soigner et à veiller Dyemore qu'elle n'avait pas eu le temps de se préoccuper de ce trousseau de clés.

Mais elle était la maîtresse de maison, désormais. Elle était chez elle dans cette abbaye.

Elle essaya les différentes clés. Sans succès. La clé de cette porte-là ne faisait peut-être pas partie de ce trousseau. Le duc avait pu la garder sur lui.

C'est alors qu'elle arrivait presque à la dernière clé que la serrure céda enfin.

Iris se figea un instant, puis tourna la poignée et poussa le battant.

La porte s'ouvrit sur un petit boudoir silencieux, qui semblait attendre que quelqu'un le réveille.

Elle fit deux pas à l'intérieur et faillit buter contre une malle posée tout près de la porte. Elle la contourna et leva sa chandelle bien haut.

Des pilastres de couleur ivoire scandaient des murs d'un rose très pâle. Une délicate frise à motifs floraux courait entre chaque pilastre. Des fauteuils à pieds dorés tendus de velours vert mousse étaient regroupés çà et là. Une petite table ronde à incrustations d'or était plaquée contre un mur et un pare-feu peint trônait devant la cheminée. Les fenêtres étaient semblables à celles de la chambre – hautes, étroites, se terminant en pointe –, mais elles semblaient davantage en harmonie avec cette pièce-ci.

Ce boudoir, chaleureux et accueillant, ne ressemblait en rien à ce qu'Iris avait vu jusqu'à présent de Dyemore Abbey.

C'était manifestement une pièce féminine.

La jeune femme fronça les sourcils. Cela signifiait que Dyemore dormait dans la chambre de la duchesse et non pas dans celle réservée au duc.

Voilà qui était étrange. Pourquoi n'occupait-il pas ses propres appartements ?

Iris tournait les talons pour regagner la chambre lorsque son regard tomba sur la malle près de la porte.

Elle se pencha, posa sa chandelle et souleva le couvercle. La malle ne contenait que des vêtements.

Iris sortit une robe qui avait dû être à la mode quelques décennies plus tôt. La robe était très ornée, avec des broderies sur toute la jupe et sur la pièce d'estomac. Une telle toilette ne se portait pas tous les jours. Sa propriétaire la gardait probablement pour des occasions particulières.

Iris reposa la robe. En dessous se trouvaient une jupe jaune et un corsage assorti. Elle les tint devant elle. La jupe était trop courte de quelques centimètres, en revanche, la blouse semblait à la bonne taille.

Iris continua son exploration. Tout au fond de la malle, elle dénicha une camisole et des bas, et faillit pleurer de joie à l'idée de porter enfin des vêtements adaptés – et propres.

Sauf que ces vêtements avaient dû appartenir à la mère de Dyemore. Comment expliquer autrement que cette malle se trouve dans le boudoir de la duchesse ? Iris savait que la mère de Dyemore était morte, mais elle ignorait quand, et comment. Peut-être serait-il très fâché qu'elle puise dans la garde-robe de sa mère.

Cela dit, elle n'avait pas besoin de prendre une décision maintenant. Elle aviserait demain.

Elle referma la malle après avoir pris la jupe, la blouse, la camisole et les bas, et, sa chandelle à la main, retourna dans la chambre. Elle posa les vêtements sur une chaise avant de refermer la porte du boudoir à clé.

Puis elle regarda en direction du dressing.

La chambre du duc devait se trouver de l'autre côté.

Elle traversa la chambre, pénétra dans le dressing. Il y avait bien une autre porte.

Elle tourna la poignée et ne fut pas surprise que, là encore, la porte ne s'ouvre pas.

Hormis le vent, qu'elle entendait souffler, la grande maison était totalement silencieuse.

Comme si elle était morte des années plus tôt.

Chassant cette pensée, Iris se concentra sur la serrure.

Au bout de trois tentatives, elle tomba sur la bonne clé.

La serrure céda avec un grincement douloureux, comme si elle renâclait à satisfaire sa curiosité.

La pièce était presque deux fois plus grande que la chambre qu'Iris partageait avec Dyemore. Un grand lit, dressé sur un dais, en occupait le centre. Ses piliers chantournés soutenaient des draperies d'un rouge si profond qu'elle les crut d'abord noires.

Elle entra et regarda autour d'elle. Cette pièce avait dû être la chambre ducale, mais tout était recouvert de poussière, comme si personne n'y était entré depuis la mort du précédent duc.

Pourquoi Dyemore ne l'avait-il pas rouverte ?

La cheminée, immense, était en marbre noir. Un grand tableau était accroché au-dessus. Iris s'approcha et leva sa chandelle. Saint Sébastien, attaché nu à un arbre, agonisait dans la douleur, son corps percé d'innombrables flèches.

Iris frissonna et se détourna. Sa hanche heurta un guéridon, et les objets posés dessus tombèrent sur le sol. Une coupe de marbre roula sur le tapis, éparpillant son contenu, de même qu'une espèce de livre.

Elle se pencha pour regarder ce qui était dans la coupe. Elle reconnut l'odeur avant même que la flamme de sa chandelle n'éclaire les fins copeaux de bois enroulés sur eux-mêmes : du cèdre. La subtile fragrance lui chatouillait les narines et elle en conclut qu'elle avait dû marcher sur quelques copeaux. Elle en ramassa le plus possible, les remit dans la coupe, qu'elle reposa sur le guéridon.

Puis elle s'accroupit pour récupérer le livre.

Quoique assez grand, il était peu épais, comme s'il renfermait des planches de botanique. Ou des cartes. Elle l'ouvrit avec curiosité et découvrit qu'il ne s'agissait pas d'un livre.

C'était un carnet de croquis.

Sur la page de garde figuraient ces mots : *Leonard, duc de Dyemore*. Un petit garçon de sept ou huit ans debout figurait sur la page en regard. C'était un beau dessin, innocent et éthéré.

Iris tourna la page et découvrit un autre dessin de petit garçon, assis cette fois, les jambes de biais. Une petite fille lui faisait face sur la page opposée, ses cheveux lui frôlant les épaules.

Iris feuilleta le carnet. Il contenait des dizaines de dessins, au fusain ou à la sanguine, tous de main de maître.

Et tous représentant des enfants nus.

Ils étaient saisis dans différentes positions et, parfois, il était difficile de connaître le sexe du modèle. Du reste, si les détails des corps étaient fidèlement croqués, les visages n'étaient qu'esquissés, parfois même absents, comme si l'artiste ne s'était pas intéressé à l'identité de ses modèles.

À mesure qu'Iris tournait les pages d'une main de plus en plus fébrile, elle se rendit compte que ces enfants paraissaient au bord de la puberté. Les seins des petites filles commençaient à pointer, et les mains et les pieds des garçons étaient un peu disproportionnés. C'était ce qui rendait ces dessins encore plus effrayants. Ils donnaient l'impression que l'artiste avait tenté de saisir ce moment un peu mystique dans la vie d'un être humain et de le disséquer sur papier.

Un peu comme s'il s'était agi de chenilles dans leur chrysalide, sur le point de se métamorphoser en papillons, mais qu'il avait écrasé la chrysalide entre ses doigts pour mieux se délecter du spectacle de la chenille.

Une larme tomba sur la page, déformant l'épaule d'une fillette. Iris s'empressa de s'essuyer la joue.

Le dernier modèle était différent des autres bien qu'il fût, lui aussi, entièrement nu. C'était un petit garçon de cinq ou six ans. Il était assis, les coudes sur ses genoux, la tête reposant dans ses mains. Au contraire des autres enfants, son visage avait été rendu avec précision.

Il était très beau.

Iris contempla longuement le dessin. Elle n'en était pas absolument sûre – un enfant était si différent d'un adulte –, mais il lui semblait retrouver quelque chose dans les lèvres, la forme des yeux...

Elle avala sa salive. Son imagination lui faisait voir une ressemblance avec son mari.

Son *imagination* ?

Non. C'était bien Dyemore – son mari. Et son visage n'était pas seulement beau et innocent, il était intact.

Aucune cicatrice ne le défigurait.

Iris referma le carnet et le reposa sur le guéridon.

Puis elle pivota vers la porte. Un homme embusqué dans l'ombre l'observait.

Elle faillit crier, avant de réaliser que ce n'était qu'un portrait.

Un portrait grandeur nature.

Elle inspira un grand coup et s'approcha du tableau. L'homme qui y figurait était debout, la main posée sur une tabatière en or trônant sur un guéridon. À en juger par ses vêtements il s'agissait du précédent duc. Il était revêtu d'une grande toge de velours pourpre bordée d'hermine et portait une perruque poudrée. Il devait avoir une quarantaine d'années et affichait un sourire rusé.

Iris se souvenait des paroles de Dyemore : cet homme avait été le chef des Seigneurs du Chaos. Sa perversité aurait dû laisser des traces, non ? Elle avait entendu des rumeurs à son sujet, selon lesquelles il se livrait à des dépravations innommables.

Or le duc du portrait arborait un visage lisse. Il était à coup sûr bel homme.

Iris trouvait soudain l'atmosphère oppressante, alourdie par des désirs trop putrides pour être morts en même temps que l'homme qui les avait engendrés. Ils étaient encore là, tapis entre ces murs, attendant le bon moment pour infecter les vivants.

Pas étonnant que Raphael ait fermé cette chambre à clé.

Elle s'empressa de quitter cette pièce effrayante, tourna la clé, puis traversa le dressing en courant presque pour rejoindre la chambre qu'elle partageait avec Raphael.

Il dormait toujours. Iris s'approcha du lit et le contempla. À la lumière dansante de la chandelle, sa cicatrice évoquait un ver pâle se tortillant sur son visage. Presque comme s'il portait la marque du mal à la place de son père. Bonté divine. Était-ce possible ? Sa cicatrice était-elle la conséquence des péchés de son géniteur ?

Quand était-ce arrivé ?

Et qui lui avait infligé cette balafre ?

Iris s'obligea à tenir son imagination en bride. Elle suivit le tracé de la cicatrice de Dyemore du bout de son doigt. La peau était anormalement lisse au contact. Et humide de sueur.

Dyemore était toujours très fiévreux. Peut-être mortellement.

Quoi qu'il ait pu faire, elle savait intuitivement qu'il ne méritait pas de mourir si jeune. Alors que son père avait vécu vieux, sans la moindre conséquence de ses actes. Et qu'il avait gardé un visage intact jusqu'à son dernier souffle.

Iris prit une inspiration tremblante tandis que les larmes roulaient sur ses joues.

Puis, s'inclinant sur Dyemore, elle embrassa sa cicatrice.

Quand Raphael émergea à nouveau de ses cauchemars, la chambre était plongée dans la pénombre, mais sa duchesse était toujours assise à son chevet, lisant un livre à la lueur d'une chandelle.

Le crépitement des braises dans la cheminée troublait de temps à autre le silence, uniquement ponctué par la respiration de la jeune femme et le bruit des pages qu'elle tournait.

Ses cheveux étaient attachés en un chignon bas et un vieux châle de laine lui couvrait les épaules. Sans doute l'avait-elle emprunté à Nicoletta. Avec ce châle, elle aurait pu passer pour une femme ordinaire – une couturière, l'épouse d'un cordonnier ou d'un boulanger –, mais sa façon de se tenir ne trompait pas. Elle était assise bien droite, les épaules redressées, la tête légèrement penchée.

Même vêtue de haillons, n'importe qui aurait tout de suite deviné que c'était une lady – sa démarche, son regard, son élocution, sa posture la trahissaient.

Elle avait dû sentir qu'il l'observait, car elle leva les yeux.

— Vous êtes réveillé, dit-elle.

Et son sourire évoqua à Raphael le soleil perçant à travers un ciel nuageux.

Il hocha la tête.

Elle se leva et remplit un verre d'eau, puis elle s'assit au bord du lit et l'aida à le boire.

Raphael referma la main sur son poignet délicat. Des effluves d'orange lui parvinrent.

Il but l'eau avec gratitude.

Dès qu'il eut vidé le verre, Iris fit mine de se lever, mais il la retint.

— Combien... ?

Il toussa, recommença :

— Combien de temps ?

Elle fronça les sourcils sans comprendre.

— Quoi ?

Raphael cilla et parcourut la pièce du regard. Où étaient ses hommes ? Et Nicoletta ?

— Combien de temps suis-je resté alité ?

— Hier et aujourd'hui, répondit-elle posément. Nous sommes au soir du deuxième jour. Votre blessure s'était infectée et vous aviez de la fièvre. La fièvre n'est retombée que ce matin. Vous rappelez-vous vous être disputé avec moi avant de perdre connaissance ?

Raphael ferma les yeux. Il avait la migraine et ses membres lui semblaient atrocement lourds. Il grimaça, contrarié.

— Vous portiez ma chemise.

Il se souvenait d'avoir vu pointer ses tétons à travers l'étoffe.

— Oui.

Elle libéra sa main et se leva.

Puis elle prit la chandelle et entreprit d'en allumer d'autres autour du lit. Alors qu'elle était occupée à cette tâche, le châle glissa de ses épaules.

Raphael fronça les sourcils. En dessous, elle portait une robe jaune.

— Où avez-vous trouvé ces vêtements ?

Elle détourna les yeux.

— Je... euh... dans la pièce à côté.

Raphael se figea.

— *Quelle* pièce ?

Il n'avait pas l'impression d'avoir haussé le ton, pourtant elle lui jeta un regard alarmé.

— Le boudoir. Et je... j'ai aussi été dans la chambre ducale.

Cette fois, ce fut lui qui détourna le regard. Il ne voulait pas qu'elle y lise la colère qui s'était emparée de lui.

— Je vous avais demandé de ne pas entrer dans les pièces fermées à clé, lui rappela-t-il, s'efforçant de s'exprimer calmement.

— En effet. Mais je suis votre *épouse*, désormais. Il me semble que je dois avoir accès à toutes les pièces de cette maison. Ce n'est pas votre avis ?

Raphael la regarda alors – parce qu'il le lui devait, et parce qu'il était parvenu à ravalier sa colère.

— Non.

Les lèvres de la jeune femme tremblaient, pourtant elle redressa le menton.

— Vous préféreriez que je continue à porter votre chemise et votre robe de chambre ?

En vérité, cela ne lui déplaisait pas, ne serait-ce que parce que ces vêtements laissaient ses seins libres, en plus de le rendre heureux. Cela dit, cette robe jaune lui allait à ravir. Iris semblait resplendir à la lumière des chandelles, tel un fanal de pureté.

— Bien sûr que non, répliqua-t-il. Mettez les robes de ma mère, si ça vous chante. En revanche, ne rentrez plus jamais dans la chambre de mon... *père*.

Cette seule pensée l'affolait. La pièce était imprégnée d'effluves démoniaques.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce que je vous l'ordonne, rétorqua Raphael d'une voix glaciale.

Sa femme fronça les sourcils, d'un air buté.

— Pourquoi ne vous y installez-vous pas au lieu de dormir dans la chambre de la duchesse ?  
Raphael la regarda et, soudain, une odeur de bois de cèdre parut envahir la pièce.  
Il en eut la nausée.

C'est sans doute ce qui le décida à répondre franchement :

— Parce que rentrer dans cette pièce me donne envie de vomir.

Il ferma de nouveau les paupières et l'entendit déglutir.

— Oh !

Bon sang. Il n'avait pas prévu de se disputer de nouveau avec elle. Et encore moins de lui dévoiler le pan le plus abject de son passé.

Il soupira.

— Merci.

Elle remonta les couvertures sur sa poitrine.

— Merci pour quoi ?

Raphael rouvrit les yeux avec effort.

— Pour m'avoir soigné. Pour ne pas vous être enfuie.

Elle se rembrunit, puis se tourna abruptement pour remplir le verre d'eau.

— Je n'aurais jamais abandonné un homme malade, Votre Grâce.

Il l'avait offensée.

Elle porta le verre à ses lèvres et il but en la regardant. Elle semblait lasse. Et circonspecte.

Se méfiait-elle de lui ?

Probablement.

C'était logique, du reste.

Elle reposa le verre à côté de son livre.

— Que lisez-vous ?

— Les *Histoires* de Polybe.

Une pause, puis :

— Je vous en ai lu des passages, vous avez oublié ?

— Non, mais je n'arrivais pas à comprendre ce que vous me lisiez. La fièvre, sans doute.

Polybe était un historien grec de l'Antiquité assez obscure.

— En quelle langue le lisez-vous ? En latin ?

— Non.

Elle se racla la gorge, l'air embarrassée, avant d'ajouter :

— Mon latin n'est pas très bon, même si j'ai déjà lu une édition de Polybe en latin par le passé. En fait, j'ai déniché une traduction anglaise dans votre bibliothèque.

— Ah ? J'ignorais qu'elle s'y trouvait. Elle doit provenir de la bibliothèque du comte de Wight. Le régisseur de mon père l'avait achetée quand le nouveau comte avait été obligé de la vendre à la mort de son père pour régler ses dettes de jeu.

La jeune femme reporta le regard sur le volume relié de cuir.

— Je vois. Je profite donc des dettes de jeu du comte de Wight.

— Il semblerait.

Elle tapota la couverture du livre. Était-elle nerveuse ?

— Où avez-vous lu cette édition latine ?

Elle parut étonnée qu'il s'intéresse à ce détail.

— Dans la maison de campagne de mon père. C'est là que je suis née.

Il lui adressa un regard interrogateur, attendant qu'elle poursuive.

— Elle se trouve dans l'Essex. Une ancienne demeure bâtie sur une colline. Beaucoup trop vaste pour nos moyens, à présent. Les Radcliffe – ma famille – ont perdu de leur influence à l'époque des Tudors.

Raphael se rendit compte qu'il savait très peu de choses sur cette femme qu'il avait attirée dans son monde sur une impulsion.

— Vous êtes fille unique ?

— Non. J'ai un frère aîné, Henry. Il a sept ans de plus que moi. Il a été envoyé en pension très jeune, si bien que je ne le voyais guère qu'aux vacances. En revanche, j'avais une amie très proche, dont les parents étaient voisins des miens. Katherine.

Sa voix s'était altérée.

— Avais ?

Elle hocha la tête et inhala brièvement.

— Elle est morte à l'automne dernier. Très soudainement. Ç'a été... un choc.

Ses yeux s'étaient embués de larmes, pourtant elle continua :

— Elle était mariée au duc de Kyle. C'est ainsi que je suis devenue amie avec Hugh.

Raphael fronça les sourcils.

— Vous êtes tombée amoureuse du mari de votre amie ?

— Non ! se récria-t-elle. Seigneur, non !

— Pourtant, vous alliez épouser Kyle, lui rappela Raphael d'une voix douce. Tout le monde le croyait. Les Seigneurs du Chaos ont même pensé que la chose était faite.

— Nous avons une sorte de pacte implicite – rien qui ait été formulé à voix haute, toutefois –, mais nous savions tous deux qu'il finirait par me demander ma main. Et puis, il est tombé amoureux d'Alf. Et c'est elle qu'il a épousée.

— Ah.

Raphael l'étudia avec attention. Sa posture. Son expression. Elle paraissait calme, et cependant n'avait-elle pas éprouvé des regrets quand l'homme qu'elle pensait épouser s'était tourné vers une autre ? De la jalousie ? De la colère ?

Au fond, quelle importance ?

À présent, elle était à lui. Et il ne la laisserait pas séduire d'autres hommes – physiquement ou en pensées.

Dut-il passer pour un mufle.

La porte de la chambre s'ouvrit et Ubertino entra. Il sourit.

— Votre Grâce ! Dieu soit loué, vous êtes réveillé. Je vais demander à Nicoletta de vous monter du potage. Et je vais vous chercher de l'eau.

— Merci, répondit Raphael.

Ubertino tourna les talons.

Raphael regarda sa duchesse, qui caressait machinalement la couverture du livre.

— À quelle partie étiez-vous arrivée ?

Elle tressaillit.

— Je vous demande pardon ?

Il indiqua le livre.

— Dans Polybe.

— Vous l'avez lu ?

— En latin. Et en italien, quoique dans une très mauvaise traduction.

— J'en étais au siège et à la prise de Carthage. C'était une époque très brutale. Il y a eu tant de morts.



— C'était la guerre.

Il hésita, mais il était curieux de savoir ce qu'elle pensait.

— Avez-vous lu le passage qui évoque la femme d'Hasdrubal ?

— Oui. Je pense qu'elle était folle pour avoir fait ce qu'elle a fait – se jeter dans les flammes, avec ses deux enfants, en maudissant son mari. Ou trop fière.

— Vous ne trouvez pas son suicide noble, au contraire ?

Elle parut étonnée.

— Pas du tout. Vous, si ?

— Carthage était tombée. Elle aurait été violée et réduite en esclavage. De même que ses enfants. Je peux comprendre qu'une femme soit fière au point de préférer une mort violente à pareil sort.

— Et maudire le père de ses enfants, vous en pensez quoi ? rétorqua-t-elle, les joues en feu.

Raphael sentit son expression se durcir.

— Hasdrubal avait choisi de se rendre aux Romains plutôt que de combattre jusqu'à la mort. Pire, il avait imploré la pitié de ses vainqueurs. Sa femme n'était plus obligée de rester auprès d'un tel homme.

— Vraiment ? Que faites-vous de l'amour conjugal ? De l'honneur ? Ou de la simple décence ? Elle l'a abandonné – et privé de ses enfants – alors qu'il était à terre.

— Madame, je dirai qu'il était un lâche et elle, une noble femme.

— Et moi, je dis qu'il était un homme essayant de vivre alors qu'elle avait renoncé à tout espoir.

Raphael la dévisagea. D'où tirait-elle une telle naïveté ?

Il s'autorisa un petit sourire sans joie.

— Il n'y avait plus aucun espoir pour elle. Elle a choisi la seule issue honorable : le suicide.

— *Non.*

Dans sa ferveur, elle posa la main sur celle de Raphael, mais probablement ne s'en aperçut-elle pas.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Là où vous voyez un lâche implorant pitié, je vois un homme qui, en dépit de sa fierté, a décidé de persévérer. N'oubliez pas que le siège de Carthage a duré trois longues années. Si Hasdrubal avait vraiment été un lâche, il aurait pu se rendre bien plus tôt. Il ne l'a pas fait. Il s'est battu. Il n'a jeté son épée aux pieds de l'adversaire que lorsque les murailles de la ville ont cédé. Ce n'est pas là un comportement de lâche.

— Et que faites-vous de sa femme ? Aurait-elle dû continuer à vivre comme esclave ? Ou devenir la catin de quelque soldat romain ?

Iris redressa le menton.

— Je pense que oui. Se donner la mort est...

Raphael s'esclaffa.

— N'appliquez pas la morale chrétienne à une reine païenne qui a vécu longtemps avant le Christ.

— Non, laissez-moi finir.

Elle inspira un grand coup.

— De mon point de vue, se supprimer est un gâchis. Un renoncement. Quels que soient les dangers qui vous menacent. La femme d'Hasdrubal était mère de deux garçons. Même réduit en esclavage, il reste toujours un espoir, si ténu soit-il, de s'échapper. De se relever et de se rebeller contre ceux qui vous ont rabaissé.

Raphael se demanda si elle avait jamais souffert dans sa vie. Au point de juger la mort préférable à une journée d'enfer supplémentaire.

Dieu tout-puissant, il espérait que non.

— Supposons qu'elle ait pu échapper à l'esclavage, dit-il. Supposons qu'elle ne se soit pas jetée dans les flammes, qu'elle n'ait pas sacrifié ses enfants, qu'elle ait pu fausser compagnie à ceux qui l'avaient réduite en esclavage, et supposons enfin qu'elle ait eu l'incroyable chance de retrouver son mari. Croyez-vous que ce noble guerrier, qui implorait à genoux la clémence des Romains, accepterait de la reprendre ? Lui caresserait-il le visage sans jamais l'interroger sur les hommes qui s'étaient servis de son corps durant sa captivité ? Accueillerait-il dans son lit une épouse si complètement souillée ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle posément. Mais il devrait. Quoi qu'il soit arrivé à sa femme, ce n'était pas sa faute.

Elle le regarda dans les yeux, et son regard à elle était impitoyablement sincère lorsqu'elle déclara :

— De même que si vous ne m'aviez pas sauvée des griffes des Seigneurs du Chaos, ce qui aurait pu m'arriver cette nuit-là n'aurait pas été ma faute. Et si j'avais eu l'occasion de m'échapper ensuite, je l'aurais saisie. Et je ne me serais pas suicidée.

Le cœur de Raphael se serra. *Quel imbécile je suis.* Bien sûr, cette discussion lui avait rappelé son enlèvement. Qu'avait-elle pu penser lorsqu'on l'avait emmenée de force ? Lorsqu'on l'avait obligée à s'agenouiller devant une pierre sacrificielle sous le regard avide des Seigneurs du Chaos ?

Elle avait dû être folle de terreur.

Et cependant, elle avait maîtrisé sa peur. Mieux encore : malgré cette expérience toute récente, elle soutenait maintenant avec passion qu'une femme emprisonnée et violée ne devait pas renoncer à espérer. Qu'elle devait se battre pour rester en vie envers et contre tout.

Son courage et sa perspicacité laissaient Raphael admiratif. Elle n'avait pas réagi comme elle l'avait fait par naïveté, mais parce qu'elle obéissait à des sentiments beaucoup plus nobles.

— Sachez, ma duchesse, que je n'aurais pas la cruauté de vous le reprocher si on devait abuser de vous. Et jamais je ne souhaiterais que vous en arriviez à vouloir vous ôter la vie.

Il porta la main de la jeune femme à ses lèvres et son geste réveilla un souvenir : il l'avait embrassée juste avant que la fièvre ait raison de lui. Il se souvenait encore de la douceur de ses lèvres, qui s'étaient entrouvertes sous la pression de sa langue. Et qu'elle avait goûté de thé.

Il brûlait d'envie de recommencer. De la goûter à nouveau de la langue jusqu'à ce qu'elle gémissse.

Mais c'était impensable. Il devait se contrôler. Elle était pure et pas lui. Il n'était pas question de la souiller.

Il lui lâcha la main et baissa les yeux de crainte qu'elle n'y voie le désir qui le taraudait.

— Merci, murmura-t-elle.

Elle paraissait sur le point d'en dire davantage, mais Nicoletta choisit ce moment pour entrer, un bol de soupe chaude entre les mains. Ubertino la suivait avec un pichet d'eau.

— Je pense que vous préférerez vous asseoir, Votre Grâce, suggéra ce dernier avec un grand sourire.

Raphael acquiesça et le Corse l'aida à s'asseoir.

Nicoletta et sa duchesse se retirèrent discrètement dans le dressing.

Raphael déboutonna sa robe de chambre, nota qu'elle était tachée de sang au niveau de l'épaule. Il grimaça de dégoût.

Il jeta un regard en direction du dressing pour s'assurer que la porte était bien fermée avant de demander :

— Qu'a fait ma duchesse pendant que je dormais ?

Ubertino apporta le pot de chambre près du lit.

— Sa Grâce a passé le plus clair de son temps à vous veiller.

*Et à fureter dans des pièces fermées à clé.*

— Elle n'est pas sortie de l'abbaye ? s'enquit Raphael tout en vidant sa vessie.

— Non, Votre Grâce.

Ubertino replaça le couvercle sur le pot et le remisa derrière le paravent.

La porte du dressing se rouvrit et sa duchesse s'encadra sur le seuil.

— Si vous vous épuisez à bavarder avec Ubertino, vous ne resterez pas éveillé assez longtemps pour que Nicoletta et moi puissions vous laver.

Elle proposait de le laver *elle-même* ?

— Je n'ai pas besoin qu'on me fasse ma toilette comme un bébé, répliqua-t-il sèchement.

La vérité, c'était qu'il préférait ne pas s'exposer à la tentation.

— Bien sûr que si.

Elle s'approcha du lit et lui tendit le bol de soupe avec un sourire suave.

— Vous ne vous êtes pas lavé depuis que je vous ai tiré dessus. Et vous avez passé deux jours à transpirer entre ces draps. Vous empestez, Votre Grâce.

Raphael étrécit les yeux et goûta la soupe. Il aurait pu poursuivre la discussion, histoire de lui montrer qui commandait, mais il était fatigué.

Et elle avait raison. *Il empestait.*

Il avala la moitié du bol en silence, pendant que Nicoletta s'affairait dans la chambre.

Dès qu'il posa le bol, Ubertino s'empessa de le récupérer.

Raphael lui saisit le poignet.

— Personne n'a frappé à la porte ? Ou arpenté la propriété ?

— Non, Votre Grâce. Les hommes ont monté la garde autour de l'abbaye et n'ont repéré aucun étranger.

Raphael hocha la tête et le lâcha.

— Parfait.

Ubertino s'inclina et quitta la chambre.

Raphael se laissa retomber contre ses oreillers et ferma les yeux. Cette blessure tombait au pire moment. Il devait trouver le moyen de continuer à creuser dans cette pomme pourrie qu'étaient les Seigneurs du Chaos. Maintenant que leur orgie de printemps était terminée, ils ne se réuniraient plus avant plusieurs mois – à moins que le Dionysos ne convoque une assemblée extraordinaire.

Peut-être que s'il...

— Redressez-vous un peu, lui murmura sa duchesse à l'oreille.

Raphael rouvrit les yeux. La jeune femme était penchée sur lui et elle semblait manifestement déterminée à le laver.

La petite sottise !

Il se redressa, ignorant la douleur qui lui cisailait l'épaule.

Elle plaça plusieurs linges sous sa tête.

— Voilà, vous pouvez vous rallonger.

Raphael haussa un sourcil. Pour toute réponse, elle trempa un linge dans une cuvette et l'enduisit de savon. Puis elle lui fit face, l'air calme et résolu.

Elle commença par le côté gauche de son visage. La moitié intacte.

Évidemment.

Elle le débarbouilla lentement, méthodiquement.

Puis elle cilla et parut hésiter.

— Les cicatrices intimident souvent les gens, dit-il, sur la défensive. N'ayez pas honte de votre réaction. Nicoletta va s'occuper de l'autre moitié. Elle a l'habitude.

La jeune femme croisa le regard de Raphael. Le sien reflétait sa détermination.

— Non. Votre cicatrice ne me dérange pas.

Il aurait parié qu'elle mentait, toutefois son insistance la faisait paraître encore plus... courageuse ? Oui, courageuse. Elle n'agissait pas par charité, ou comme si elle se livrait à une quelconque pénitence, mais parce qu'elle considérait que c'était son devoir, tout simplement.

Il avait épousé une femme beaucoup plus noble que lui.

Raphael hocha la tête et ferma de nouveau les yeux.

Le linge était presque froid sur sa peau. Elle commença par le haut du front, là où démarrait sa cicatrice et descendit. Sa main n'hésitait pas – c'était tout à son crédit. Elle continua jusqu'au menton. Puis il l'entendit rincer et essorer le linge, et elle recommença, pour ôter toute trace de savon de son visage.

Raphael rouvrit les yeux.

Ses joues étaient colorées. Sentait-elle qu'il s'échauffait ? La retenue à laquelle il s'obligeait pour ne pas la prendre dans ses bras ?

— Nous allons vous laver les cheveux, à présent, annonça-t-elle.

Raphael afficha un air sceptique. Il ne voyait pas comment Nicoletta et sa duchesse pourraient y parvenir sans tremper les draps et les oreillers.

C'est alors que les deux femmes glissèrent une cuvette sous sa nuque, puis l'entourèrent de serviettes.

Sa femme versa ensuite doucement de l'eau sur ses cheveux. Elle se concentra sur sa tâche et le bout de sa langue dépassait de ses lèvres – des lèvres roses et pulpeuses.

Raphael avait envie d'y poser les siennes.

Elle lui savonnait maintenant les cheveux, lui massant le cuir chevelu.

Il serra les dents pour se retenir de gémir. Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes tels ceux d'un chat paresseux. Personne ne l'avait touché ainsi depuis...

Depuis bien longtemps.

Les mains cessèrent de s'activer et de l'eau tiède fut versée sur son crâne. Puis sa duchesse lui tordit les cheveux avant de les sécher avec une serviette.

La cuvette fut retirée de sous sa nuque.

Raphael rouvrit les yeux. La jeune femme semblait hésiter.

— Je... euh... nous aimerions vous enlever votre robe de chambre. Au moins, le haut.

S'il avait été un homme enclin à la bonne humeur, il aurait souri de toutes ses dents. Elle jouait avec le feu. N'avait-elle donc pas conscience du danger ?

Mais ses joues étaient fort empourprées et elle semblait délicieusement embarrassée.

Raphael se trouva incapable de résister.

Il écarta les bras et déclara avec gravité :

— Je vous en prie.

## 6

*Le Roi de Pierre vivait au fin fond de l'immense lande pierreuse, si bien que très peu de gens pouvaient se flatter de l'avoir vu. D'ailleurs, certains prétendaient même qu'il n'existait pas.*

*Le tailleur de pierre implora Ann de ne pas y aller, car il craignait qu'elle ne revienne jamais. Mais l'amour d'Ann pour sa sœur fut le plus fort. Elle quitta la maison avec la moitié d'une miche de pain, un peu de fromage et un ravissant petit galet rose que sa mère considérait comme un porte-bonheur...*

Iris avala sa salive. Dyemore la défiait ouvertement, une lueur moqueuse au fond des yeux.

Eh bien, c'était son mari, après tout. Et il souffrait, de surcroît. Elle avait passé ces deux derniers jours à le soigner avec l'aide de Nicoletta. Le laver était une simple nécessité, rien de plus.

C'est du moins ce qu'elle se dit alors qu'elle commençait à déboutonner sa robe de chambre. Elle ne put cependant s'empêcher de remarquer que ses doigts tremblaient.

Peut-être était-ce naturel. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas déshabillé un homme.

Cela dit, il y avait une grande différence avec son premier mari. James avait dépassé les quarante ans, alors que Dyemore était encore jeune – à peine plus âgé qu'elle, lui semblait-il. Et puis, il était...

Il était très *robuste*.

Iris s'efforça de ne pas s'attarder sur la robustesse de ses pectoraux, tandis que Nicoletta et elle lui sortaient le bras gauche, puis le droit des manches de sa robe de chambre. Bien qu'ayant été repliés, le drap et les couvertures dissimulaient la partie inférieure de son corps.

Le temps que les deux femmes aient achevé leur tâche, le front de Dyemore était moite et il avait le souffle court. Iris échangea un regard inquiet avec Nicoletta. Elle redoutait de le fatiguer, mais elle craignait encore davantage que la saleté des draps et le sang séché sur son bras ne retardent sa guérison.

Le mieux était donc d'en finir au plus vite afin qu'il puisse se rendormir.

Cette idée en tête, elle se tourna vers la bassine d'eau chaude apportée par Ubertino. Elle remplit une cuvette, y plongea un linge propre qu'elle enduisit du savon fourni par Nicoletta. C'était le même que celui qu'elle avait utilisé pour son bain et un parfum d'orange embauma aussitôt l'atmosphère.

Reportant son attention sur Dyemore, Iris décida de commencer par son bras valide. Elle entreprit de lui frictionner l'épaule, essayant d'ignorer combien ses muscles étaient fermes sous ses doigts.

Mais elle avait beau garder les yeux fixés sur sa main en mouvement, il était impossible de

ne pas remarquer la forme harmonieuse de sa clavicule, le modelé de ses biceps, la veine qui saillait sur son avant-bras...

Iris se rendit compte que sa main allait plus lentement tout à coup. La pièce était très silencieuse. Nicoletta était partie avec l'eau sale qui avait servi à laver les cheveux du duc et Ubertino avait disparu. Elle était seule avec le duc.

Elle n'osait pas croiser son regard.

Elle lui prit la main et la nettoya avec le linge. Ses doigts étaient longs et puissants. Elle les lava un à un, puis s'attaqua à sa paume. C'était un geste un peu intime. Un geste qu'une mère pourrait accomplir avec son enfant.

Ou une femme avec son amant.

Iris pivota vers la cuvette pour rincer le linge.

Quand elle se retourna, Dyemore la fixait entre ses paupières à demi fermées.

Elle sentit quelque chose en elle se nouer.

Elle détourna les yeux et s'empressa de lui rincer le bras et la main.

La porte de la chambre se rouvrit sur Nicoletta, chargée d'une autre bassine d'eau.

Iris se concentra sur son linge tandis qu'elle l'enduisait à nouveau de savon.

Puis elle savonna l'aisselle de Dyemore.

Là où son odeur masculine était la plus forte.

Elle n'aurait pas dû trouver cela érotique. Une *lady* ne pouvait pas trouver cela érotique.

Et pourtant, c'était le cas.

Il avait levé le bras pour lui faciliter la tâche, et son mouvement faisait saillir ses côtes, qui dessinaient à présent des crêtes sur son torse.

Iris avait envie – elle mourait d'envie, en fait – de se pencher et d'inhaler son odeur.

Elle se mordit la lèvre.

Nicoletta vida la cuvette sale et le bruit tira Iris de sa rêverie. La servante ne lui prêtait pas attention, nota-t-elle, preuve qu'elle n'avait rien remarqué d'anormal.

Dieu soit loué.

Iris se sentait incapable d'affronter le regard de Dyemore. Ses bonnes résolutions étaient trop instables. Elle craignait de s'embraser si elle se risquait à le regarder.

Pour la première fois, l'idée de partager le lit conjugal avec cet homme lui paraissait non seulement envisageable, mais fort souhaitable.

Comme Nicoletta entreprenait de laver l'épaule et le bras droit du duc, Iris s'attaqua à son torse.

Elle baissa les yeux et sursauta.

Il avait des tétons.

*Évidemment.*

Les hommes, les femmes, mais aussi les enfants avaient des tétons. C'était juste qu'une *lady* n'avait pas l'occasion de voir un gentleman torse nu. Et puis, jusqu'ici, elle avait été uniquement préoccupée par sa blessure.

Elle se racla la gorge et commença de décrire avec son linge des petits cercles sur le haut du torse de Dyemore. Ses mouvements la rapprochèrent de l'un des tétons en question – le gauche. Mais, après tout, ce n'était qu'un petit bouton de chair sombre à l'aspect légèrement crêpelé, qui n'avait rien d'extraordinaire.

Elle y passa le linge et retint son souffle. Dyemore avait-il ressenti quelque chose ? Ses tétons étaient-ils aussi sensibles que les siens quand elle se lavait ?

Elle lui coula un regard entre ses cils.

Ses narines frémissaient et ses yeux étaient presque fermés.

Et son téton s'était dressé, formant à présent un petit pic.

C'était parce que l'eau avait refroidi. Peut-être.

Iris lui lava le flanc gauche, puis le bas du torse jusqu'à la limite du drap. Ses abdominaux se crispèrent lorsqu'elle les toucha. Une spire de poils noirs prenait naissance autour de son nombril, puis courait sur son ventre avant de disparaître sous les draps.

Iris déglutit.

Elle savait ce qui se cachait sous le drap – elle l'avait vu entièrement nu le soir de l'orgie chez les Seigneurs du Chaos. Et l'image était restée gravée dans sa mémoire : un pénis de belles dimensions et de lourds testicules, le tout lové dans un nid de poils noirs bouclés.

Rien que d'y repenser, elle serra les cuisses.

Avait-il idée de l'effet qu'il produisait sur elle ?

Iris s'empressa d'éloigner la main de cette zone dangereuse. Elle remonta sur le ventre plat, lava la moitié droite de son torse, passa sur le téton, s'y attardant un peu...

Et soudain, la main de Dyemore se referma sur son poignet.

— Cela suffit.

Iris se redressa, comme prise en faute.

Dyemore accrocha son regard. Le sien était froid.

— Avez-vous terminé ?

Elle voulut se libérer toutefois, même affaibli par la fièvre, Dyemore avait de la poigne.

— Il reste votre dos et...

— Je pense que vous en avez assez fait, la coupa-t-il.

Avait-il deviné son trouble ? L'avait-elle offensé d'une quelconque manière ? Elle le dévisagea, mais ne décela ni colère ni réprobation dans son expression. En fait, celle-ci demeurait indéchiffrable, et Iris réalisa que cet homme ne révélait jamais rien de ses émotions.

Il se contentait de la regarder et cela suffisait à la déstabiliser.

Elle s'humecta les lèvres.

— Je pense que vous dormirez mieux si vous êtes entièrement lavé.

Il lui lâcha le poignet.

— C'est aussi mon avis. Ubertino va se charger du reste.

— Et Nicoletta ?

Iris jeta un coup d'œil à la servante, qui nettoyait soigneusement le pourtour du pansement de Dyemore. Elle paraissait absorbée dans sa tâche, mais Iris n'était pas naïve au point de croire qu'elle ne prêtait pas attention à la conversation de ses maîtres.

Dyemore fixa Iris froidement.

— Je vous l'enverrai quand elle aura terminé. Pour l'instant, je n'ai plus besoin de vous. Vous pouvez disposer.

La jeune femme retint un tressaillement. Il la congédiait. Et grossièrement.

Ils étaient mariés. N'était-il pas permis à une femme d'aider son époux à faire sa toilette lorsqu'il était souffrant ? À en juger par l'expression de Dyemore, l'argument n'était pas recevable. Il se comportait comme s'il ne supportait plus qu'elle le touche.

C'était à croire que son simple contact lui répugnait.

Iris redressa le menton et soutint son regard.

— Nicoletta, allez un instant dans le dressing, s'il vous plaît. J'aimerais m'entretenir avec mon mari.

La servante se figea. Elle regarda tour à tour Iris et Dyemore.

Ce dernier hocha la tête.

Nicoletta déposa son linge dans la cuvette et quitta la pièce.

Iris attendit que la porte du dressing se soit refermée avant de reporter son attention sur le duc.

— Je suis votre *femme*, monsieur, pas votre petit chien. Je ne me laisserai pas renvoyer comme si j'avais sali le tapis.

Raphael contemplait Iris. Elle se tenait très droite – une posture empreinte de fierté.

Il admirait son audace, même s'il sentait la colère le gagner. Il refusait qu'elle le tente davantage. Et se disputer avec elle ne servirait à rien.

— Je vous demande pardon si vous pensez que je vous ai mal parlé, déclara-t-il entre ses dents serrées. Mais ma position demeure la même. Vous n'avez pas besoin de me laver.

— Et si j'en ai envie ?

Ses joues avaient rosé et il la trouvait encore plus ravissante. Une femme au plus fort de la passion.

Las ! De telles pensées n'arrangeaient pas ses affaires.

— Cette discussion est...

— Pourquoi refusez-vous que je vous touche ? l'interrompit-elle.

— Pourquoi le souhaiteriez-vous ? répliqua-t-il, sa patience commençant à s'éroder. Mon visage est repoussant. J'ai vu votre réaction. Vous avez tressailli – n'essayez pas de le nier, madame.

— Je suis désolée si j'ai tressailli, murmura-t-elle. Je ne trouve pas votre cicatrice repoussante. Je ne *vous* trouve pas repoussant. Auquel cas, il me semble que j'ai le droit de vous toucher si cela me fait plaisir.

Il ricana.

— Je ne vois pas en quoi me toucher pourrait vous faire plaisir.

— Vraiment ?

Ses joues étaient très empourprées, à présent. Elle était manifestement embarrassée par le tour que prenait leur conversation, pourtant elle ne détourna pas les yeux.

— J'aurais pensé que vous seriez heureux que votre épouse s'intéresse à votre corps, reprit-elle. Après tout, ajouta-t-elle en baissant la voix, nous partagerons le même lit.

Ce fut lui qui détourna les yeux.

— Nous partagerons le même lit, n'est-ce pas ? insista-t-elle.

Il se décida à affronter son regard.

— Oui, bien sûr, confirma-t-il d'une voix dure. Mais cela n'ira pas au-delà.

Elle cilla, l'air perdu.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que je ne vous *importunerai* pas.

N'avait-elle donc pas conscience qu'il éprouvait la plus grande difficulté à se contrôler ? S'il n'avait pas été affaibli par la fièvre, il l'aurait attirée dans ses bras et se serait emparé de sa bouche. Puis il l'aurait débarrassée de son fichu et aurait fait courir ses lèvres sur son décolleté. Après quoi...

Non.

Non.

Il s'était juré de ne pas la corrompre et il tiendrait parole, quoi qu'il lui en coûte.



— Je... je ne comprends pas.

Elle paraissait blessée, comme s'il avait insinué que le problème venait d'elle.

— Pourquoi m'avoir épousée si je vous dégoûte tellement que vous ne voulez même pas coucher avec moi ?

Il aurait dû rétablir la vérité. Lui dire qu'elle se trompait du tout au tout. Mais cela ne ferait qu'entraîner d'autres questions.

Questions auxquelles il ne voulait pas répondre. Ni aujourd'hui ni jamais.

C'était donc mieux ainsi.

— Je vous ai épousée pour vous sauver la vie, mentit-il. Rien d'autre.

Elle tituba, comme s'il lui avait planté une épée dans le ventre.

— Mais... mais vous m'avez embrassée. Vous...

— J'avais la fièvre. Je n'étais pas dans mon état normal.

Elle le scruta quelques instants, son beau regard dévasté. Puis elle se ressaisit – toujours sa fierté.

— Je vois. Si vous voulez bien m'excuser, je vais aller chercher Ubertino.

Elle tourna les talons et quitta la pièce.

Emportant toute la lumière avec elle.

Iris sortit de la chambre en ravalant ses larmes, ce qui était totalement idiot de sa part. Elle connaissait à peine Dyemore, ne l'avait épousé que trois jours plus tôt. Elle n'avait donc aucune raison de prendre ses rebuffades autant à cœur. Il l'avait épousée pour la protéger. Et elle avait accepté parce qu'elle n'avait pas eu le choix.

Tout cela était on ne peut plus logique, franchement, et n'avait rien à voir avec le désir sexuel – ou, en l'occurrence, son absence.

Iris se retint de donner un coup de pied dans un guéridon en passant.

Le problème, c'était qu'elle avait cru, en discutant de Polybe avec Dyemore, qu'ils pourraient avoir une relation à tout le moins amicale. Et que ce mariage, décidé à la va-vite dans des circonstances dramatiques, aurait une chance de devenir acceptable.

Un mariage, en d'autres termes, dont elle pourrait se satisfaire.

À présent, elle était de nouveau en proie à l'incertitude. Si Dyemore ne la désirait pas – si elle lui *répugnait* –, quelle chance leur mariage aurait-il d'être heureux ?

Comment pourrait-elle vivre avec un homme qui la rejetait aussi violemment ?

Et comment pourrait-elle renoncer à avoir des enfants, elle qui désirait tant être mère ?

*Bon sang de duc !*

Iris s'arrêta devant la porte de la cuisine, le temps de se recomposer une attitude. Lorsqu'elle poussa le battant, Ubertino ramassait deux brocs remplis d'eau fumante.

— Le duc est prêt pour que vous finissiez sa toilette et que vous le rasiez, lui annonça-t-elle.

— Bien, Votre Grâce, répondit Ubertino, qui se dépêcha de sortir.

Deux serviteurs restèrent dans la cuisine – Bardo et un autre, aux sourcils broussailleux, dont elle ignorait le nom. Ils dînaient, et s'étaient levés à son entrée.

Iris les salua et tourna les talons.

— *Donna*, la rappela Bardo.

Bien sûr. Il s'était emparé du chandelier posé sur la table et s'apprêtait à la suivre. Les serviteurs avaient pris l'habitude de la pister à travers la demeure – sur ordre du duc. Il considérait apparemment qu'elle avait besoin de gardes du corps même au sein de l'abbaye.

Cette idée lui arracha un frisson, mais Iris préféra la chasser de son esprit pour se concentrer sur sa nouvelle mission : changer la literie du duc.

Elle carra les épaules et dévisagea les deux hommes avec un sourire, avant de pointer Bardo du doigt.

— Bardo.

Le Corse hocha la tête.

Puis Iris pointa le doigt sur son compagnon et haussa les sourcils.

— Ah, fit le serviteur, souriant à son tour. Luigi.

S'il avait un physique plutôt intimidant, son sourire le métamorphosait.

— Luigi, répéta-t-elle, puis, s'adressant aux deux hommes : Savez-vous où sont rangés les draps propres ?

Luigi et Bardo échangèrent un regard interloqué.

Iris réfléchit à la manière de mimer sa phrase, avant de renoncer.

Elle était fatiguée, la journée avait été longue et la literie était généralement du ressort des femmes.

Laissant échapper un soupir, elle balaya l'office du regard. L'armoire renfermant les draps devait se trouver dans le domaine de la gouvernante. Et, d'ordinaire, celui-ci se trouvait juste à côté des cuisines.

Elle se dirigea vers une porte voûtée juste en face de celle par laquelle elle était entrée, et s'immobilisa abruptement, songeant soudain à tous ceux qui avaient vécu dans cette maison, avant que Dyemore en hérite. Gouvernante, majordome, femmes de chambre, valets et tous les autres domestiques indispensables dans une demeure de cette taille.

Elle ne s'étonnait pas que l'abbaye semble morte. Elle avait été vidée de ses habitants.

Elle frémit à cette pensée. Elle se souvenait qu'une de ses nurses lui avait raconté, enfant, l'horrible histoire de Barbe-Bleue. Elle devait avoir sept ans et en avait fait des cauchemars pendant des mois.

Bonté divine ! Elle réalisait tout à coup que, comme la malheureuse épouse de Barbe-Bleue, elle s'était vu remettre les clés de l'abbaye et qu'elle avait pénétré dans l'une des pièces fermées à clé. À cette différence près que les pièces condamnées ne semblaient rien contenir d'autre que des meubles couverts de poussière et d'étranges dessins. Mais pas de cadavres.

Iris inspira un grand coup ; décidément, elle avait une imagination très fertile. Dyemore avait congédié les domestiques parce qu'il n'avait pas confiance dans les gens du cru, lui avait-il expliqué. Rien de tragique n'était arrivé. Et ce n'était pas parce qu'il l'avait rejetée qu'elle devait le soupçonner des plus noirs desseins et s'affoler sans preuves. Elle n'était plus une gamine, mais une femme adulte. Une veuve de vingt-huit ans bien trop sensée pour croire à des billevesées.

Forte de cette conviction, elle franchit la porte voûtée. Elle se retrouva dans un corridor qui se terminait par une volée de marches conduisant à un grand cellier. Iris y jeta un coup d'œil. Il devait servir de garde-manger ou de cave à vin, ou les deux. En aucun cas, on n'y pouvait conserver des draps – ils auraient moisis.

Elle revint sur ses pas, Bardo et Luigi dans son sillage, et remonta le corridor qui la ramenait vers la cuisine. Il était ponctué de plusieurs portes. Elle essaya la première et la trouva verrouillée.

Par chance, elle avait accroché la châtelaine à sa ceinture. Après quelques essais, elle dénicha la bonne clé et ouvrit le battant au moment où Nicoletta apparaissait à l'extrémité du corridor. Celle-ci les rejoignit.

Iris inspecta la pièce du regard.

Elle était remplie d'armoires, de malles et d'étagères qui devaient accueillir tout ce qu'une gouvernante préférait mettre sous clé. Les épices, le sucre, les médicaments, la cire à chandelles, les noix et fruits secs, l'argenterie et, bien sûr, les draps et le linge propres.

Iris se dirigea vers la plus grande armoire et l'ouvrit, révélant des piles de draps immaculés qui embaumaient le cèdre. Elle ne put retenir une exclamation de satisfaction.

Elle s'apprêtait à récupérer des draps quand Nicoletta l'arrêta.

— Non, dit-elle en secouant la tête avec vigueur.

Elle souleva le couvercle d'une des malles, fourragea un instant, puis se redressa avec deux draps qui, quoique propres, étaient effilochés sur les bords.

Iris était médusée. Ces draps ne semblaient avoir été conservés que pour faire des chiffons, pourtant la servante se dirigeait déjà vers la porte avec son butin. Peut-être leur réservait-elle une autre destination que la chambre du duc.

— Attendez ! s'écria Iris.

Nicoletta se retourna, les sourcils froncés.

Iris prit rapidement quelques draps dans l'armoire.

— Nous en aurons besoin pour le lit du duc.

Nicoletta secoua de nouveau la tête et dit quelques mots en corse, non sans véhémence.

Iris ne comprenait pas quel était le problème, et elle en avait assez.

— Je suis désolée, dit-elle, mais je me servirai de ces draps-ci.

Sur ce, elle quitta la pièce, ignorant les protestations de la servante.

Le temps que leur petite procession atteigne la chambre du duc, Nicoletta avait cessé de crier, toutefois, Iris la sentit fulminer dans son dos.

Elle soupira. Elle trouvait triste que ses relations avec Nicoletta se tendent de nouveau, mais il était hors de question de laisser celle-ci croire qu'elle pouvait la commander. Iris était la maîtresse de cette maison et quitte à être obligée de l'établir clairement, mieux valait que ce soit le plus tôt possible.

Aussi ne prit-elle pas la peine d'adresser un sourire conciliant aux domestiques avant de frapper à la porte de la chambre.

D'autant qu'elle appréhendait l'accueil que lui réserverait son mari.

— Entrez, dit Dyemore.

Iris entra avec Nicoletta, tandis que Bardo et Luigi tournaient les talons pour regagner l'office.

Vêtu d'une robe de chambre propre, Dyemore était assis dans l'un des fauteuils disposés devant la cheminée. Ses cheveux encore humides lui frôlaient les épaules. Avec sa cicatrice, il avait tout du brigand. Enfin, un brigand fiévreux.

— Vous avez terminé votre toilette ? demanda Iris d'un ton brusque.

Elle était résolue à ne pas lui montrer combien sa rebuffade l'avait affectée.

Ubertino s'affairait devant la commode.

— Comme vous voyez, répliqua Dyemore en arquant un sourcil moqueur.

*Diable d'homme.*

Iris s'éclaircit la voix.

— Très bien, dit-elle d'un ton un peu guindé. Je vais changer vos draps.

Elle se dirigea vers le lit et, avec l'aide de Nicoletta, commença par ôter le couvre-lit brodé. Par chance, celui-ci n'était pas taché de sang. Les draps, en revanche, étaient sans doute irrécupérables.

Elle les retira et les jeta en boule sur le plancher.

— J'ai pensé... commença-t-elle avant de lancer un coup d'œil aux domestiques.

— Oui ? l'encouragea Dyemore, dans son dos.

— Eh bien...

Elle prit une profonde inspiration. Sa gêne l'exaspérait. *Idiote ! Dépêche-toi d'en finir.*

— Puisque vous êtes souffrant, j'ai pensé que je pourrais m'installer dans une autre chambre afin que vous profitiez plus confortablement de votre lit et...

— Non.

Elle se retourna.

Dyemore la regardait, l'air calme, mais l'expression implacable.

— Vous êtes ma duchesse. Vous dormirez dans ce lit avec moi.

Iris n'y comprenait plus rien. À quoi jouait-il ?

— Vous êtes encore convalescent, insista-t-elle. Je ne veux pas vous déranger.

— Votre présence ne troublera pas mon sommeil.

— Vous ne pensez pas que nous devrions en discuter ?

Il inclina la tête de côté.

— J'avais l'impression, madame, que c'était précisément ce que nous faisons.

Iris se rendit compte qu'elle serrait les poings et s'empressa de les desserrer. Elle ne le laisserait pas la mettre mal à l'aise.

— Non. Vous avez pris une décision et me l'avez fait savoir. Ce n'est pas ce que j'appelle une discussion.

— Vos chamailleries ne me feront pas changer d'avis, répliqua-t-il avec une arrogance stupéfiante, puis, se levant, il ajouta : À présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je souhaiterais me reposer.

Ubertino se précipitait déjà pour l'aider.

Nom d'un chien ! Iris lui aurait volontiers rétorqué que ce n'était pas ainsi qu'on se comportait lorsqu'on était marié s'il n'avait pas paru aussi épuisé.

Demain serait bien assez tôt pour l'informer qu'il s'exposerait à de cruelles déconvenues s'il s'attendait qu'elle se roule sur le dos comme un petit chien qui montre son ventre chaque fois qu'il donne son avis.

Pour l'heure, elle se contenta de pincer les lèvres et acheva de rabattre le couvre-lit avec Nicoletta.

— Merci, murmura Dyemore, juste derrière elle.

Iris se faufila le long du lit pour lui laisser la place.

— Je vais aller me changer à côté, annonça-t-elle.

Elle se dirigeait déjà vers le dressing quand elle entendit un bruit étranglé.

Elle se retourna, intriguée.

Dyemore était à demi étendu sur le lit, la tête baissée, comme s'il s'était immobilisé alors qu'il était en train de s'allonger.

— Que... ?

Dyemore respirait bruyamment. Iris comprit qu'il se passait quelque chose.

Elle courut à lui et, posant la main sur son épaule, scruta son visage.

Ses yeux étaient cernés de blanc et ses lèvres avaient bleui.

— Dyemore ! s'écria-t-elle. *Raphael !*

Il ne parut pas l'entendre. Son regard était fixe, sa respiration sifflante, son corps d'une rigidité de statue.

Nicoletta accourut, repoussa Iris et appela Ubertino à la rescousse. Ce dernier souleva le duc sous les aisselles et le tira hors du lit, jusqu'à la cheminée.

Cela suffit à ramener Dyemore parmi les vivants.

— Enlevez-moi ça ! cria-t-il. Tout de suite !

— De quoi parlez-vous ? demanda Iris, qui ne comprenait pas sa fureur.

— *Le cèdre.*

Elle le regarda, interloquée. Il s'agrippait au manteau de la cheminée comme s'il risquait de tomber à tout moment. Le cèdre ? Que... ?

D'un revers du bras, il envoya valser tout ce qui se trouvait sur la cheminée. L'horloge en bronze doré, un vase, deux figurines en porcelaine et un pot d'allume-feu s'écrasèrent sur le plancher avec fracas.

Puis Dyemore foudroya Iris du regard avant d'aboyer :

— *Tout de suite !*

La jeune femme sursauta et fit volte-face pour découvrir que Nicoletta arrachait déjà les draps. Iris eut juste le temps de les attraper au vol avant que, lui saisissant le bras, Nicoletta l'entraîne hors de la pièce et ne referme la porte derrière elles.

Pantelante, les yeux ronds, Iris s'attendait que la servante la gratifie d'un regard suffisant. Après tout, elle avait tenté de l'avertir de ne pas utiliser ces draps. De toute évidence, elle savait quelque chose qu'elle-même ignorait.

Mais la servante corse se contenta de secouer la tête, le regard triste. Puis elle eut un geste totalement inattendu.

Elle tapota doucement la joue d'Iris.

Lui reprenant les draps des mains, elle s'éloigna dans le couloir.

De l'autre côté de la porte, Iris entendit son mari crier en corse.

Durant quelques minutes, elle demeura plantée dans le couloir, le cœur battant tandis que le duc rugissait dans sa chambre comme les bêtes sauvages qui avaient hanté ses cauchemars de petite fille.

Le désespoir l'envahit, lui nouant la gorge.

Puis elle approcha la main de ses yeux et contempla la bague ornée d'un rubis. Délicate. Ravissante. Éternelle.

Elle respira de nouveau.

Dyemore n'était ni une bête sauvage ni Barbe Bleue ni une quelconque créature de cauchemar.

C'était un homme – un homme qui souffrait.

Et elle était déterminée à l'aider.

Elle rejoignit l'escalier.

Il n'avait pas aimé les draps. Leur odeur de cèdre avait provoqué une crise. Pour commencer, elle allait récupérer les draps usagés – qui ne sentaient rien –, et retourner auprès de son mari.

Parce qu'elle l'avait épousé, et qu'elle était donc liée à lui jusqu'à ce que la mort les sépare.

Mais il y avait plus que cela.

Dyemore avait bravé le danger pour la secourir et elle l'avait remercié en lui logeant une balle dans l'épaule. Cela aurait pu lui coûter la vie, et il n'était certes pas remis de sa blessure. Elle avait une dette envers lui.

Et ce n'était pas tout.

Peu lui importait, au fond, qu'il soit autoritaire, abrupt et incapable de sourire. Il l'avait interrogée sur son enfance. Il s'était lancé dans une discussion animée sur les *Histoires* de Polybe

et, même s'il ne partageait pas son opinion, il l'avait respectée.

Durant cet échange, son regard attentif ne l'avait pas quittée un seul instant. Elle avait joui d'une attention sans partage.

Et de tels moments valaient la peine de se battre.

Même si leur mariage ne devait jamais être consommé.

Alors qu'elle approchait de l'office, Iris croisa Nicoletta, les draps usés entre les bras.

Iris tendit les mains.

Nicoletta la regarda, puis elle sourit et lui confia les draps.

— Merci, Nicoletta, souffla-t-elle.

La servante tourna les talons tandis qu'Iris rebroussait chemin. Arrivée devant la porte du duc, elle leva la main pour frapper, avant de se raviser et d'entrer sans s'annoncer.

Elle s'immobilisa en voyant le duc. Sa posture lui parut étrangement familière, bien qu'elle soit incapable de dire en quoi.

Assis sur le sol devant la cheminée, Dyemore était adossé à l'un des fauteuils. Il avait une jambe repliée, le coude appuyé sur le genou et la tête reposant sur sa main. Il aurait pu paraître affaibli, voire à terre, et, cependant, il rappelait à Iris un héros des temps anciens se battant contre des ennemis plus forts que lui. Il avait dû mettre un genou en terre, mais il se relèverait bientôt, reprendrait son bouclier et son épée, et retournerait au combat.

Elle se reprocha ses pensées fantaisistes. Ce serait terrible s'il devait toujours être en guerre, sans jamais se reposer.

Après avoir jeté un coup d'œil aux débris éparpillés sur le plancher, elle tourna les yeux vers Ubertino, qui était à l'autre bout de la pièce, un verre de vin à la main.

Elle le rejoignit en hâte.

— Aidez-moi à refaire le lit, ordonna-t-elle.

Bien que circonspect, il posa le verre de vin et s'exécuta.

Quand le lit fut terminé, Iris s'empara du vin et s'approcha de Dyemore.

— Votre Grâce, le lit est prêt et je vous apporte un verre de vin.

Elle attendit. En vain.

Ce ne serait pas aussi simple qu'elle l'avait cru.

Elle alla poser le verre de vin sur la table de chevet, puis revint vers le duc, et s'agenouilla près de lui cette fois.

— Dyemore.

Ses épaules étaient affaissées comme sous le poids d'un fardeau. À cet instant, il ressemblait vraiment à Hadès, à jamais seul et exilé, et le cœur d'Iris se serra.

Timidement, elle se risqua à lui toucher l'épaule.

Il tressaillit, mais ne réagit pas davantage.

— Raphael, murmura-t-elle.

Il avait fermé les yeux.

— Vous êtes de retour ?

Sa voix était rauque – d'avoir trop crié ?

— Oui. Venez vous coucher.

— Je ne peux pas, dit-il, d'une voix si basse qu'elle dut se pencher vers lui. C'est l'odeur de cèdre. Je ne peux pas.

— Plus maintenant. Je suis désolée, je l'ignorais. Mais cela ne se reproduira plus.

— L'odeur est partie ?

— Oui.

Dyemore ouvrit un œil, la regarda avec circonspection. Iris avait l'impression d'être face à un animal sauvage qui se demandait s'il devait lui faire confiance ou la dévorer.

Il finit par prendre une décision, car il prit appui sur son épaule et se leva. Son visage était livide et Iris aurait aimé savoir ce qui l'avait mis dans un tel état.

Elle se releva à son tour. L'épaule calée sous l'aisselle de Dyemore, elle enroula le bras autour de sa taille.

— Venez, Votre Grâce. Le lit n'est pas loin.

— Je préfère que vous m'appeliez Raphael.

Quand elle était si près de lui, elle avait l'impression que sa voix résonnait à travers son corps.

Elle leva les yeux, mais il regardait droit devant lui.

— Très bien, si c'est ce que vous désirez.

Alors qu'elle attendait une répartie sarcastique, il lui coula simplement un regard de biais avant de grimper dans le lit. Il hésita une fraction de seconde avant de poser la tête sur l'oreiller et si Iris ne l'avait pas observé avec attention, elle ne s'en serait sans doute pas aperçue.

Une fois allongé, il demanda :

— Viendrez-vous dormir avec moi ?

Iris retint son souffle, mais il avait déjà fermé les yeux. En d'autres circonstances, elle aurait pu voir là une invitation... Dans la mesure où ce n'était à l'évidence pas une invitation, juste une question simple et sans détour, elle répondit :

— Oui. Je... euh... je vais me préparer dans le dressing.

Elle courut presque jusqu'au dressing et, une fois la porte fermée, elle expira lentement. Elle se sentait stupide d'être aussi nerveuse, il faut dire qu'elle avait passé la nuit précédente dans un fauteuil, et si la nuit d'avant ils avaient dormi dans le même lit, ils étaient l'un et l'autre fort mal en point.

Ce soir, la situation était très différente.

Cependant, vu ce qui s'était passé un peu plus tôt, elle ne tenait pas à contrarier le duc.

De toute façon, il lui avait clairement fait comprendre qu'il n'avait pas l'intention de la toucher. Elle n'avait donc aucune raison d'être nerveuse ni de nourrir quelque appréhension que ce soit.

Elle libéra rapidement ses cheveux et les brossa. Puis elle se déshabilla, ne gardant que sa camisole parfaitement reprise par Nicoletta.

Elle rouvrit la porte de la chambre. Ubertino s'était éclipsé, ne laissant qu'une chandelle allumée sur la table de chevet, du côté apparemment réservé à la duchesse. Iris gagna le lit sur la pointe des pieds et se glissa entre les draps le plus discrètement possible. Le duc ne réagit pas.

Peut-être dormait-il déjà.

Elle souffla la chandelle et s'allongea sur le côté, au bord du lit.

— Bonne nuit, mon épouse, l'entendit-elle murmurer dans le noir.

Ses paupières se fermèrent. Son esprit commençait à vagabonder aux frontières du sommeil lorsqu'elle se souvint pourquoi la posture de Raphael lui avait paru familière lorsqu'elle était entrée dans la chambre un peu plus tôt.

Il se tenait exactement comme le petit garçon dans le carnet de croquis de l'ancien duc.

Raphael ne dormait pas. Il fixait des yeux les braises dans la cheminée, et s'efforçait de maintenir ses cauchemars à distance.

Le bois de cèdre.

Son odeur âcre lui emplissait les narines, provoquait de terribles migraines, lui coupait le souffle et lui égarait l'esprit.

Le bois de cèdre.

Les draps avaient toujours empesté cet horrible parfum, qui empuantissait la chambre de son père.

Elle devait le croire fou. Ou le prendre pour une petite nature.

Ce qu'il était, d'une certaine manière. Il n'avait pas terminé ce qu'il avait entrepris des années plus tôt. Et, à ses propres yeux, cela faisait de lui un lâche.

Le bois de cèdre.

Une fois, à un dîner, il avait reconnu cette odeur sur les vêtements de son voisin de table. Il avait titubé jusque dans le jardin et vomi dans un buisson. Puis il était rentré chez lui sans même s'excuser auprès de ses hôtes. Il n'avait pas eu le courage de retourner dans la salle à manger pour affronter à nouveau cette odeur.

Il entendait le souffle régulier de sa femme. Elle s'était couchée tout au bord du lit, le plus loin possible de lui. Peut-être avait-elle peur de lui. Ou la dégoûtait-il.

Il aurait dû la laisser dormir dans une autre chambre, comme elle l'avait suggéré.

Mais son orgueil n'avait pu s'y résoudre. Elle était sa duchesse. Même s'il était souillé, même si leur mariage n'en serait jamais vraiment un, il la voulait ici.

Avec lui.

Dans cette chambre qui avait autrefois été occupée par sa mère. La seule pièce de l'abbaye où, enfant, il s'était toujours senti en sécurité.

Il se tourna lentement, l'épaule douloureuse. C'était son épouse qui avait recousu sa plaie, lui avait appris Ubertino ; il n'aurait toutefois pas été surpris qu'elle se soit rouverte durant sa crise.

Pour l'heure, il n'en avait cure.

Il voulait juste se reposer.

Et ne pas faire de cauchemars.

Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et finit par distinguer la silhouette de la jeune femme – la courbe de l'épaule, le creux de la taille, la rondeur de la hanche.

Il calqua sa respiration sur la sienne.

Inspiration.

Expiration.

Il espérait ainsi museler ses cauchemars.

Mais, bien sûr, ils revinrent le hanter.



## 7

*Ann voyagea durant trois jours et trois nuits à travers l'immense lande pierreuse, serrant le galet rose dans sa main en manière de talisman. Elle ne vit aucun animal, n'entendit chanter aucun oiseau. Pas la moindre couleur ne venait rompre l'uniformité grise des pierres.*

*Le seul bruit provenait du vent, qui soufflait sans relâche.*

*Le matin du quatrième jour, Ann arriva à une grande tour bâtie avec ces mêmes pierres grises...*

Le lendemain matin, Iris contemplait le mélange d'ailes, de tours et de ruines depuis le parapet de l'abbaye. Le bâtiment principal donnait sur un grand espace vert, qui devait être un jardin. De jeunes pousses sortaient de terre, et elle crut même apercevoir des touches de jaune. La distance était telle cependant qu'elle n'aurait su dire de quelles fleurs il s'agissait. La pelouse était encadrée par deux ailes de l'abbaye, mais elle n'aurait pas juré qu'elles étaient habitées. L'une d'elles évoquait une longue galerie. Un peu plus loin se dressait une construction circulaire d'aspect médiéval. Sans doute les restes d'une tour qui avait autrefois servi de forteresse pour les habitants de la contrée. Au loin, mais bien visibles, se dressaient les grandes arches squelettiques de l'ancienne cathédrale, probablement détruite lors de quelque guerre aujourd'hui oubliée.

Lorsqu'ils avaient fui l'orgie des Seigneurs du Chaos, Iris avait cru qu'ils avaient parcouru plusieurs kilomètres. Elle se rendait maintenant compte qu'ils auraient fort bien pu rejoindre Dyemore Abbey à pied.

Elle réprima un frisson. C'était terrifiant de réaliser que l'enfer se trouvait si près de l'endroit où vous dormiez.

Et cependant...

Comme elle pivotait, le vent plaqua une mèche de cheveux sur son visage. L'abbaye n'était pas un endroit désagréable en soi. Depuis son perchoir, la vue portait à des kilomètres à la ronde. Hormis un petit bois à l'ouest, ce n'était que prairies vallonnées d'un vert vif très printanier. Un très joli paysage, vraiment. Pas étonnant que les ducs de Dyemore aient construit leur demeure ici.

Mais alors pourquoi l'actuel duc avait-il passé le plus clair de son existence en exil ?

Tout en retournant à l'intérieur, Iris réfléchit à cette question. La rumeur – rapportée par Hugh – prétendait que c'était son père qui avait blessé Raphael au visage. Elle ne put s'empêcher de songer à ce dessin représentant ce dernier nu, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon. Quelque chose s'était passé ici – quelque chose de terrible.

Ce qui était sûr, c'était que Raphael avait vécu des années durant loin de cette abbaye – et loin de l'Angleterre. Pour quelle raison un homme s'exilerait-il aussi longtemps de sa propre maison ?

Sauf que l'homme en question ne semblait pas considérer l'abbaye comme sa maison. Il maintenait la chambre ducal fermée à clé, n'occupait pour ainsi dire qu'une seule pièce et, pour autant qu'elle puisse en juger, il n'avait pas fait de travaux de rénovation ou d'amélioration.

L'abbaye faisait office d'auberge, semblait-il.

Et il n'éprouvait apparemment pas la moindre tendresse pour la demeure dans laquelle il avait probablement grandi.

Iris commençait à nourrir une sinistre intuition sur les raisons de cette désaffection. Mais peut-être devrait-elle considérer la question sous un autre angle : pour quelle raison Raphael était-il finalement revenu ?

Elle descendit prudemment le vieil escalier en colimaçon qui lui avait permis de gagner le toit de l'abbaye. Les murs étaient froids et nus, et il faisait noir si bien qu'elle avançait à tâtons. Combien d'autres duchesses avaient vécu ici avant elle ? Et avaient-elles eu autant de mal à comprendre leur époux ?

Cette pensée lui tira un sourire un peu narquois.

Au bas de l'escalier, elle ouvrit une petite porte et déboucha dans l'étroit couloir desservant le dernier étage. Les quartiers des domestiques devaient être de l'autre côté, soupçonnait-elle.

Elle descendit à l'étage inférieur et de là gagna l'escalier qui permettait d'atteindre le grand hall. L'abbaye paraissait déserte. Malgré le tapis recouvrant les marches et les tableaux accrochés aux murs, il régnait une atmosphère d'abandon.

Parvenue dans le vestibule, Iris remarqua que personne ne gardait la porte d'entrée – d'ordinaire, l'un des Corses était assis sur une chaise juste à gauche.

Iris s'immobilisa et regarda autour d'elle. Personne.

Et cela faisait des jours qu'elle n'était pas sortie d'entre ces murs.

Elle courut à la porte. Elle était verrouillée par une barre qui devait dater de l'époque médiévale. Elle la souleva et sortit.

Le perron était désert.

Le soir de son arrivée, elle avait eu l'impression que l'abbaye était entourée d'arbres. À présent, elle découvrait qu'une pelouse s'étendait de chaque côté de l'allée gravillonnée. Et un véritable tapis de fleurs jaune égayait ladite pelouse.

Elle s'y aventura pour admirer ces fleurs de plus près.

Des jonquilles – par centaines. Iris s'agenouilla et huma leur parfum. Une petite brise souffla et toutes les fleurs se courbèrent sous le vent avec un bel ensemble. Comment se faisait-il qu'il y ait autant de jonquilles à cet endroit ? Quelqu'un avait-il patiemment planté chaque bulbe ?

Non. Les jonquilles n'étaient pas disposées en rangs. Elles avaient éclos au hasard. Il s'agissait probablement de fleurs sauvages.

Iris était émerveillée. Elle n'en revenait pas que des fleurs aussi ravissantes puissent s'épanouir dans cet environnement de mort et de désolation.

Mais peut-être se trompait-elle. Peut-être l'abbaye ne se mourait-elle pas.

Peut-être était-elle simplement endormie, attendant le retour de la vie et de la joie.

La jeune femme se pencha pour respirer de nouveau le parfum d'une jonquille.

— *Iris !*

La voix de Raphael la fit sursauter.

Avant qu'elle ait le temps de répondre, deux mains solides la saisissaient aux épaules et l'obligeaient à se relever.

Elle se retourna et... Oh ! Les yeux de son mari étaient aussi froids que d'ordinaire, cependant, pour la première fois, elle put déchiffrer son expression.

Il était furieux.

— Êtes-vous donc totalement inconsciente ? aboya-t-il. Je vous ai expliqué que vous étiez en danger et que vous ne deviez pas quitter l'abbaye. Et je vous trouve à courir la campagne.

Elle voulut se libérer.

— J'étais juste...

— *Non.*

Il l'attira à lui, si bien que leurs visages se retrouvèrent à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Pas de justifications ni d'excuses. J'en ai assez de vos inconséquences, madame.

Elle écarquilla les yeux et, l'espace d'un instant, elle eut presque peur.

Quelque chose dans son expression s'adoucit.

— Ce que vous me faites... marmonna-t-il.

Puis il plaqua sa bouche sur celle d'Iris, et sa langue franchit le barrage de ses lèvres.

Elle ne put retenir un gémissement. Dyemore sentait le café et l'ardeur de son baiser l'empêchait de penser.

Il s'écarta abruptement, et Iris se contenta de le fixer, hagarde.

Puis elle entendit un bruit de roues sur le gravier.

Un attelage remonta dans l'allée, et s'immobilisa devant le perron.

Raphael poussa Iris sur le côté, la cachant à demi, sa main ferme autour de la sienne.

Une demi-douzaine de Corses se tenaient sur le perron, et Iris se sentit embarrassée à l'idée qu'ils aient vu leur maître la réprimander, avant de l'embrasser avec fougue.

La portière de la voiture s'ouvrit et trois gentlemen en sortirent. Deux qui devaient être frères, à en juger par leur ressemblance, et un troisième, plus petit.

Il y eut un moment d'étonnement, durant lequel Iris et Raphael d'un côté, les trois nouveaux arrivants de l'autre se dévisagèrent.

Puis l'un des frères s'inclina poliment.

— Lady Jordan. Quelle... *surprise* de vous trouver ici.

Iris retint son souffle et sentit Raphael se raidir. Ces hommes étaient pour elle de parfaits inconnus et cependant, ici, loin de Londres, ils connaissaient son nom.

Ce qui ne pouvait signifier qu'une chose.

Ils appartenaient aux Seigneurs du Chaos.

Les yeux rivés sur les trois intrus, Raphael dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas pousser Iris à l'intérieur.

Il sentait sa main trembler dans la sienne.

Comment ces lâches osaient-ils envahir son territoire ?

Effrayer *sa femme* ?

— Mon Dieu, serions-nous arrivés au mauvais moment ? ironisa Hector Leland – l'homme qui avait servi de lien entre Raphael et les Seigneurs du Chaos.

Leland était un homme trapu, dont les cheveux tirant sur le roux étaient attachés en queue-de-cheval.

— Ubertino, appela Raphael sans quitter les trois hommes des yeux.

Le Corse accourut à ses côtés.

— Raccompagne la duchesse dans ses appartements, s'il te plaît, ordonna-t-il d'une voix délibérément forte et claire.

Ubertino s'inclina et invita Iris à le précéder.

Raphael savait qu'il prenait un risque. Iris pouvait choisir de lui désobéir à cet instant crucial. N'était-il pas en train de la morigéner à l'arrivée des trois importuns ?

Mais sa femme avait dû percevoir le danger auquel elle s'exposait, car elle pénétra dans l'abbaye sans mot dire. Valente et Ivo lui emboîtèrent le pas, et Raphael leur en fut reconnaissant.

Ils sauraient protéger la jeune femme.

Raphael reporta son attention sur ses hôtes indésirables.

Ils paraissaient inoffensifs. Des aristocrates comme il en existait tant, se rendant dans un club ou un salon londoniens.

À ce détail près que tous trois étaient membres des Seigneurs du Chaos.

Raphael se porta à leur rencontre.

Gerald Grant, vicomte Royce, s'éclaircit la voix.

— Dyemore, j'ignorais que vous songiez au mariage. Nous sommes venus pour...

Il s'interrompit, car Raphael continuait d'avancer et les trois hommes furent obligés de reculer.

Raphael s'immobilisa et les toisa.

— Que faites-vous sur mes terres ?

— Nous obéissons aux ordres d'un ami commun, répondit Royce, d'un ton lourd de sens.

En d'autres termes, le Dionysos les avait envoyés, très probablement pour s'assurer que Raphael avait supprimé Iris. Il aurait dû s'y attendre. La malchance avait simplement voulu qu'Iris soit dehors au moment de leur arrivée. Si cela n'avait pas été le cas, il aurait pu leur cacher qu'elle était vivante pendant encore quelques jours – le temps de se remettre de sa blessure.

Mais ce qui était fait était fait, se lamenter ne servirait à rien. Et il entendait profiter de l'occasion pour interroger ses trois « hôtes » sur le Dionysos.

— Rentrons, leur dit-il en désignant l'abbaye du menton.

Andrew Grant, le jeune frère de lord Royce, avala sa salive.

— C'est très aimable à vous, Votre Grâce.

Raphael grimpa les marches du perron sans répondre.

— Luigi, dit-il à l'un de ses hommes présents sur le perron, et il s'adressa à lui en corse : Demande à Nicoletta de servir du thé et une petite collation dans le salon.

— Oui, Votre Excellence, répondit le serviteur.

— Suivez-moi, ordonna Raphael aux deux Corses qui restaient.

Il entra à son tour, suivi de ses invités, ses hommes fermant la marche.

Raphael conduisit la procession au premier étage, dans le salon où il avait épousé Iris. Il se planta devant la cheminée.

— Merci de votre invitation, Dyemore, dit Leland dans son dos.

— Je ne me souviens pas de vous avoir invité, Leland, répliqua Raphael.

Il se retourna pour faire face aux trois hommes avant d'ajouter :

— *Aucun* d'entre vous.

— Nous ne voulons pas vous déranger, Votre Grâce, assura Andrew. Nous retournons à Londres et nous nous sommes simplement arrêtés en passant. Si nous avions su...

Il s'interrompit comme Royce lui adressait un regard courroucé.

Les deux frères auraient pu être jumeaux : même nez, même menton pointu, mêmes taches de rousseur qui leur donnaient un air juvénile.

Mais Raphael avait vu, à la lumière des torches, ce dont ces *gamins* étaient capables.

En fait, il les connaissait depuis toujours, la propriété des Grant étant mitoyenne de la sienne. Et bien sûr leur père, comme le sien, avait été membre des Seigneurs du Chaos.

— Vous pourriez tenir compte de notre vieille *amitié*, déclara Royce.

Raphael haussa un sourcil.

— Je ne tiens compte de personne.

— Vraiment ? s'étonna Leland. Vous avez pourtant souhaité rejoindre un club très fermé. Un club qui obéit à son chef.

Raphael croisa le regard de Leland. Il ne l'avait jamais vu seul – il était généralement en compagnie de l'un ou l'autre des frères Grant. Raphael l'avait toujours pris pour un flagorneur pourtant, aujourd'hui, il semblait le moins intimidé.

Voilà qui était intéressant.

Bardo entra dans le salon et tint la porte à Nicoletta, qui arrivait avec le plateau du thé. Elle posa son fardeau sur la table basse, à côté du canapé, remplit quatre tasses, s'inclina et quitta la pièce.

Andrew prit une tasse, ainsi qu'une assiette, qu'il remplit de petits gâteaux.

Les deux autres ignorèrent la collation.

Raphael se laissa choir dans un fauteuil.

— À présent, expliquez-moi pourquoi vous avez troublé ma tranquillité.

— Nous sommes envoyés par le Dionysos en personne afin de vérifier que vous avez tenu parole, répondit Royce. Vous aviez reçu l'ordre de *tuer* lady Jordan et voilà que nous la trouvons ici, bien vivante et, pire encore, vous l'avez épousée.

Raphael s'empara à son tour d'une tasse et but une gorgée de thé – un breuvage qu'il n'avait jamais beaucoup apprécié.

— J'ai changé d'avis, répliqua-t-il avec nonchalance.

Andrew, qui était assis en face de lui, s'esclaffa.

— Vous avez changé d'avis ? Vous savez qu'il va vous tuer, n'est-ce pas ?

Raphael inclina la tête de côté.

— Croyez-vous ? Qu'il essaie donc.

Andrew parut désarçonné.

— Mais vous aviez donné votre parole d'honneur.

— De quel *honneur* parlez-vous ? répliqua Raphael. En cette compagnie ? Tous nus comme des vers, le sexe à l'air mais le visage masqué ? Combien de victimes ont été abusées cette nuit-là, Andrew ? Et parmi elles, combien étaient des *enfants* ? Alors ne venez pas me parler d'honneur.

Andrew baissa les yeux.

Leland, en revanche, ne se laissa pas impressionner.

— Le Dionysos vous avait fait clairement comprendre que vous deviez vous débarrasser de lady Jordan. Elle devait subir la vengeance des Seigneurs du Chaos en raison de ses relations avec le duc de Kyle.

— Et surtout parce qu'elle avait été enlevée par erreur, rectifia Raphael, s'installant plus confortablement dans son fauteuil. Mais dites-moi, si le Dionysos vous a envoyés ici en personne, c'est donc que vous avez vu son visage ?

— Il nous a laissé une lettre, expliqua Andrew, qui paraissait soudain inquiet. Vous savez très bien qu'il ne se montre jamais à visage découvert.

— Il doit pourtant se dévoiler à certains, murmura Raphael. Il est impossible qu'aucun des membres de la confrérie ne sache qui il est ni d'où il vient.

— Personne ne le connaît, assura Leland.

— Alors de quelle manière communique-t-il ? riposta Raphael. Comment a-t-il su que vous étiez toujours dans la région ? Et comment a-t-il su où vous laisser cette lettre ?

— Quelle importance ? objecta Andrew. Nous logions à Grant Hall. Lui-même ne devait pas être très loin du site de la cérémonie. Une lettre scellée a été déposée devant notre porte.

Raphael étrécit les yeux.

— Et comment lui rendrez-vous compte de votre visite ici ?

— Par un message déposé dans... commença Andrew.

— Pourquoi toutes ces questions, Dyemore ? intervint son frère. Envisageriez-vous de déposer notre Dionysos pour prendre sa place ?

— Et alors ? répliqua calmement Raphael.

Le visage de Royce se déforma sous l'effet de la colère, mais il hésita une seconde de trop.

Raphael comprit qu'il avait peur de lui.

— Notre nouveau Dionysos est très puissant, intervint Leland. Les Seigneurs du Chaos n'avaient pas eu de chef aussi avisé depuis l'assassinat de votre père. Celui qui avait essayé de lui succéder aussitôt après sa mort était trop obsédé par sa propre fortune.

Raphael se retint de grimacer avec dédain à l'évocation de son père. Le précédent duc de Dyemore était un roué de la pire espèce, un être totalement dépourvu d'honneur. En aucun cas il n'avait été un homme *avisé*.

— Ce nouveau Dionysos a de grands projets, continua Leland. Des projets qui assoiront notre puissance et notre richesse. Personne ne vous soutiendra si vous tentez de le renverser.

— Non ? fit Raphael les dévisageant avec gravité. Pas même si je m'engage à partager le pouvoir du Dionysos ?

— Que voulez-vous dire ? s'enquit Leland.

— C'est très simple, répondit Raphael. Quand je serai le nouveau Dionysos, je récompenserai ceux qui m'auront soutenu dans cette entreprise. Et je les honorerai de manière permanente. Après tout, pourquoi les Seigneurs du Chaos ne devraient-ils avoir qu'un seul chef tout-puissant ?

— Cette conversation est dangereuse, murmura Andrew, mal à l'aise.

— Elle est surtout ridicule, se moqua Royce. Vous n'avez pas l'air de réaliser qui il est – ce qu'il est.

— Je suis désolé, Dyemore, murmura Andrew, mais nous ne pouvons pas vous soutenir.

Son frère lui jeta un regard noir et il baissa de nouveau la tête.

Royce se tourna vers Raphael.

— Votre duchesse et vous ne vivrez pas longtemps si vous vous obstinez dans cette voie insensée, Dyemore. Renoncez. Et faites entière allégeance à notre Dionysos. Si vous vous prosternez devant lui, peut-être vous pardonnera-t-il.

— Je ne me prosterne pas, assura Raphael.

— Alors, c'est que vous êtes fou ! s'exclama Royce, exaspéré. Et je ne donne pas cher de votre peau. Quelle mouche vous a donc piqué d'épouser lady Jordan ?

— Vous ne croyez donc pas aux contes de fées, Royce ? railla Raphael. Peut-être ai-je rencontré lady Jordan à un bal, il y a quelques mois de cela, et suis-je tombé amoureux d'elle.

Leland ricana. Andrew le regarda d'un air pensif. Et Royce ravala un juron.

— Ne vous moquez pas de moi, Dyemore. Si vous persistez, vous n'en aurez plus pour longtemps à vivre. Et votre duchesse non plus.

Raphael n'était pas dupe de sa réaction. Il avait la peur au ventre.

Il se leva et Royce eut un mouvement de recul.

— Dehors, murmura Raphael.

Les trois hommes filèrent comme des rats.

Après leur départ, Raphael monta directement dans sa chambre.

Il ouvrit la porte à la volée. Iris, qui était assise devant la cheminée, sursauta. Puis se leva d'un bond.

— Que voulaient-ils ?

— Vous. Prenez ce dont vous avez besoin. Nous partons pour Londres dans une heure.

Cet après-midi-là, le Dionysos souriait au Renard derrière son masque. Les deux hommes étaient assis dans un salon privé d'une auberge proche de Dyemore Abbey. Le Renard y avait loué une chambre pour la réunion et le Dionysos lui avait demandé de rester ensuite.

Une requête qui n'avait rien eu de prémédité. En fait, le Dionysos avait agi par caprice.

— Milord, vous savez que je suis à votre disposition, déclara le Renard.

— L'êtes-vous ? demanda le Dionysos en le dévisageant.

Car le Renard, bien sûr, ne portait plus son masque.

C'était un homme de corpulence moyenne, roux – bien que, pour l'heure, ses cheveux soient dissimulés sous une perruque blanche –, les yeux verts. Il était issu d'une très vieille famille et avait épousé une riche héritière. Pas assez riche, cependant, pour que sa dot suffise à couvrir les dettes créées par son père. Le Renard était entièrement amoral et esclave de son insatiable appétit sexuel – lequel n'était pas non plus très moral.

Il cherchait aussi désespérément à rebâtir la fortune familiale dilapidée par son père.

Tout cela le rendait docile. Pour ne pas dire soumis.

— Vous connaissez ma loyauté, répondit le Renard.

— Vous l'avez déjà dit, observa le Dionysos, qui pianotait sur les accoudoirs de son fauteuil. Mais me l'avez-vous jamais prouvée ? Je n'en ai pas le souvenir.

— Dans ce cas confiez-moi une mission, suggéra le Renard avec une expression fervente. Dites-moi ce que vous désirez et vous pourrez ainsi constater que ma loyauté vous est acquise.

Le Dionysos inclina la tête.

— Très bien. Dyemore m'a défié. Il m'avait donné sa parole, or il ne l'a pas tenue. Outre que cet homme s'est déshonoré, c'est un rebelle et je le considère comme dangereux. Débarrassez-moi de ce traître et de sa femme. Non seulement je vous porterai dans mon cœur comme étant mon ami le plus fiable, mais je vous récompenserai financièrement.

Le regard du Renard s'alluma – davantage à l'idée d'empocher de l'argent que d'être porté dans le cœur du maître. Cela dit, le Dionysos était cynique. Il savait motiver ses pions.

— Je vous promets que ce sera fait, assura le Renard.

— Parfait.

Et le Dionysos lui expliqua comment il voulait que Dyemore et sa femme soient supprimés.



## 8

*La tour était circulaire et trapue, construite sans mortier, ses pierres étant simplement empilées. Ann en fit le tour, jusqu'à trouver la porte, à laquelle elle frappa.*

*L'homme qui lui ouvrit était grand, mince, le visage émacié et les cheveux gris. Il avait l'air sévère et ne souriait pas. En fait, il était à l'image du paysage qui l'entourait.*

*Ann regarda le Roi de Pierre droit dans les yeux et leva le menton.*

*« J'ai besoin que vous sauviez ma petite sœur. »*

*Le Roi de Pierre la fixa sans ciller.*

*« Comment ? »...*

Un peu plus tard, ce même jour, en début de soirée, Iris scrutait son mari, assis en face d'elle dans la voiture qui cahotait sur une route de campagne. Dyemore était pâle, les lèvres serrées, mais il se tenait droit sur la banquette, comme s'il pouvait surmonter les effets de la fièvre par la seule force de sa volonté.

Et peut-être le pouvait-il, songea Iris incapable de s'empêcher de sourire. Après tout, c'était l'homme qui avait congédié trois membres des Seigneurs du Chaos, lesquels avaient quitté l'abbaye la queue entre les jambes. C'était lui également qui avait déclaré la guerre au Dionysos de la confrérie – et par ricochet, à tous ses membres – et cela, sans hésitation ni appréhension.

Hadès était craint des autres hommes – pour une bonne raison, apparemment.

Son regard croisa celui d'Iris.

— Pourquoi souriez-vous ?

Elle haussa les épaules.

— Je me remémorais la célérité avec laquelle vos « invités » ont décampé.

Son regard s'assombrit.

— Il ne fait aucun doute qu'ils sont allés sur-le-champ avertir le Dionysos que non seulement je ne vous avais pas supprimée, mais qu'en plus nous sommes mariés.

— Je croyais que son identité était secrète ?

Cela, au moins, Hugh le lui avait expliqué.

— Elle l'est.

Iris crut qu'il s'arrêterait là, pourtant il enchaîna :

— Il semblerait que leur Dionysos communique avec les frères Grant par l'intermédiaire de courriers. Ils ne me l'ont pas dit, mais il est évident qu'ils disposent d'un moyen de lui répondre. Je ne serais donc pas étonné qu'il soit déjà au courant que vous êtes en vie.

Iris se raidit, puis s'obligea à prendre une profonde inspiration.

— C'est pour cette raison que nous rentrons si précipitamment à Londres, n'est-ce pas ?

Dyemore hochala tête.

— Plus vite la bonne société londonienne apprendra que nous sommes mariés, plus vous serez en sécurité.

Il regarda par la vitre de sa portière en se tapotant les lèvres, l'air pensif, avant d'ajouter :

— Mais je suppose qu'à présent ils sont également tous en route pour Londres. C'est là que je piégerai leur Dionysos. Et que je détruirai la confrérie. J'espérais disposer d'un peu plus de temps avant qu'ils ne découvrent que vous n'étiez pas morte, histoire de poursuivre ma convalescence en toute tranquillité. C'est manifestement raté.

Iris se sentait vaguement coupable que les frères Grant et M. Leland l'aient vue devant l'abbaye.

— Au moins, à Londres, vous pourrez compter sur l'aide du duc de Kyle.

Il fronça les sourcils.

— Pourquoi aurais-je besoin de l'aide de Kyle ?

Iris en resta un instant bouche bée.

— Vous ne comptez quand même pas vous attaquer tout seul aux Seigneurs du Chaos ?

— Bien sûr que si.

Était-il à ce point arrogant ? Ou simplement inconscient ? L'hiver dernier, Hugh pensait avoir détruit les Seigneurs du Chaos mais, telle l'Hydre de Lerne, ils avaient survécu. Comment Raphael pourrait-il l'emporter contre un ennemi aussi puissant – surtout s'il refusait toute aide ?

Il soupira.

— Je suis vraiment désolé que vous vous soyez retrouvée au beau milieu de cette guerre, toutefois mes plans n'ont pas changé. Je trouverai qui est à la tête des Seigneurs du Chaos, je le mettrai en pièces et je réduirai leur confrérie à néant.

— Mais pourquoi le faire vous-même ? Et seul ?

Il regarda de nouveau par la vitre.

— Parce que mon père était leur chef. Parce que j'ai toujours su ce que ces gens faisaient et que je ne me suis jamais élevé contre eux.

Et, posant les yeux sur la jeune femme, il conclut :

— C'est *ma* bataille. Ma pénitence pour ne pas avoir agi plus tôt.

— Vous n'êtes pas responsable des actes de votre père !

— J'aurais pu l'arrêter. J'aurais pu le tuer et détruire les Seigneurs du Chaos voilà des années.

— Vous auriez été pendu pour meurtre. Ça aurait été un suicide.

— Un homme de principes n'aurait pas hésité, quel que soit le prix à payer.

Il parlait de violence et de meurtre avec un calme stupéfiant. Il était entièrement vêtu de noir, comme la Mort elle-même, ses cheveux d'ébène retombant sur ses épaules, ses yeux gris la fixant sans émotion.

Mais était-il réellement dépourvu d'émotions ? Ou n'était-ce qu'un masque, à l'image de celui qu'il portait la nuit où elle lui avait tiré dessus ? Iris était à la croisée des chemins. Soit elle le laissait imposer les conditions de leur mariage et elle acceptait d'être tenue à l'écart pendant qu'il empruntait seul cette voie suicidaire. Soit elle essayait de briser la gangue de glace derrière laquelle il se protégeait pour découvrir ce qui se cachait dessous.

Avec ou sans relations sexuelles, elle pouvait quand même s'efforcer de donner à leur mariage un semblant de consistance. Après tout, une toute petite partie de la vie conjugale se déroulait dans la chambre à coucher.

Et tout le temps qu'un mari et une femme passaient hors de ladite chambre était peut-être, au bout du compte, au moins aussi important à leur bonheur – sinon davantage.

— Et après ? souffla-t-elle.

Il étrécit les yeux.

— Pardon ?

— Que ferez-vous, une fois que vous aurez réduit votre ennemi à néant ?

— Je ne comprends pas votre question. J'en aurai terminé.

— Vous en aurez terminé avec votre mission, certes. Mais avec le reste de votre vie ? J'en doute. Vous ne devez pas avoir plus de trente-cinq ans...

— J'ai trente et un ans, précisa-t-il sèchement.

Iris sourit.

— Ah oui ? Et moi, vingt-huit. Mais ce que je voulais dire, c'est qu'il vous restera encore beaucoup d'années à vivre.

Il la considéra un instant avant de répondre :

— Peu importe ce que je ferai après. Ce qui compte, c'est de les détruire.

*Il est sûr de mourir.* Iris en eut soudain la certitude, et elle en fut terrifiée. Il n'avait pas réfléchi à ce qu'il ferait après la défaite des Seigneurs du Chaos parce qu'il ne pensait pas y survivre. Alors pourquoi s'était-il lancé dans cette guerre ? Quelle force obscure le poussait à vouloir détruire la confrérie – et lui par la même occasion ?

Cela la mit inexplicablement en colère. Comment osait-il ?

— Faites-moi plaisir, répliqua-t-elle avec un petit sourire dur. Essayez d'imaginer un monde sans les Seigneurs du Chaos. Un monde dans lequel nous serions de jeunes mariés. Que feriez-vous ?

Il la dévisagea longuement, le visage indéchiffrable, et elle crut qu'il allait refuser de répondre à sa question, et se retrancher une fois de plus dans le silence.

Tandis qu'elle le regardait, la lumière tombant de la vitre sur la moitié intacte de son visage, elle songea que, sans sa cicatrice, il aurait été le plus bel homme qu'elle ait jamais vu.

Et puis, il se décida à parler.

— Je pense que je m'en remettrais à ma femme. Que voudriez-vous que je fasse ? Quelle est cette vie de conte de fées que vous souhaitez nous voir explorer ?

Iris se retint de lever les yeux au ciel. Dieu qu'il était entêté !

— Préférez-vous la campagne ou la ville ?

Il haussa les épaules.

— J'aime les deux.

— Choisissez.

Un silence, puis :

— Bon, très bien. La campagne.

— Parfait. La première chose que doit décider un couple de jeunes mariés, c'est s'ils habiteront la plupart de leur temps à la ville ou à la campagne.

— Cela s'est passé ainsi lors de votre premier mariage ? demanda-t-il d'un ton neutre.

Iris cilla, prise de court, mais elle aurait dû se rappeler qu'il n'était pas sans ressources en matière de duel verbal.

— Non. James était officier dans l'armée de Sa Majesté. Nous avons vécu notre première année de mariage sur le Continent.

— Et ensuite ?

— J'ai vécu dans sa maison de Londres.

— Sans lui ?

Iris redressa le menton.

— Oui.

Il la regardait avec attention.

— Était-ce sa décision, ou la vôtre ?

— Je...

Elle baissa les yeux sur ses mains, s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées.

— Ce fut une décision mutuelle, je pense, même si nous n'en avons jamais parlé ouvertement. Notre mariage n'était pas... très réussi. James avait vingt ans de plus que moi.

Elle releva les yeux et sourit, les lèvres tremblantes.

— Ma mère était tellement heureuse quand il m'a demandé ma main. C'était un parti très avantageux. Il était riche et titré. Du moins, plus riche que ma famille.

— Je vois, dit-il d'une voix posée et assurée. Pour ma part, je préférerais que vous viviez à mes côtés. En permanence.

— Moi aussi, dit-elle avec un grand sourire ravi.

Tout à coup, elle se sentait davantage sûre d'elle. Elle s'éclaircit la voix.

— Je préfère la campagne moi aussi. Nous pourrions envisager quelques travaux à l'abbaye. Faire venir des domestiques de Londres, si vous ne voulez pas recruter localement. Ainsi, nous pourrions vivre là-bas toute l'année.

— Je possède deux autres propriétés. Une dans l'Oxfordshire et la seconde dans l'Essex. Et toutes deux sont également en mauvais état.

— C'est vrai ? fit Iris, tout excitée. Dans ce cas, nous pourrions commencer par faire le tour de vos domaines avant de décider sur lequel nous installer ? Et nous...

Elle s'interrompit et grimaça.

— Je vous demande pardon ! Je parlais du principe que vos finances vous permettraient de restaurer toutes ces propriétés.

Raphael balaya son inquiétude d'un revers de main.

— Mon grand-père avait accumulé les dettes, mais la dot de ma mère a consolidé la fortune des Dyemore. C'est juste que mon père ne s'est jamais donné la peine d'entretenir ses biens. Ne vous inquiétez pas, je dispose des fonds nécessaires.

— Tant mieux, murmura Iris. J'adore décorer des maisons.

— Et vous aimeriez vivre ainsi ? s'enquit-il avec curiosité. Habiter la campagne et passer votre temps à remeubler mes manoirs ?

— Oh, nous ferions beaucoup d'autres choses ! Nous irions de temps en temps à Londres rendre visite à des amis.

Elle ignora le fait qu'il semblait ne pas avoir d'amis et continua :

— J'ai aussi une passion pour les livres et la lecture, et j'aimerais aménager une bibliothèque digne de ce nom. Avec votre permission.

Il hocha la tête.

— Édimbourg est une ville renommée pour ses librairies. Je serais ravie de m'y rendre. Ainsi que sur le Continent, notamment à Paris et à Vienne.

— Tout dépendra de la situation politique là-bas.

— Oui, bien sûr, acquiesça Iris, que la question ne préoccupait pas vraiment. Une fois que nous aurons rénové l'une de vos propriétés, nous pourrions y passer le plus clair de notre temps. J'aurais également plaisir à dessiner un jardin. Et à faire de grandes promenades. À pied ou à cheval. Oh, et puis... j'aimerais avoir un chien ! Un petit chien de compagnie.

— Je n’y vois pas d’objection. Mais dites-moi, si vous désirez tant un chien, pourquoi n’en avez-vous pas déjà un ?

— Je vis chez mon frère, Henry, et ma belle-sœur, Harriet. Ils sont tous les deux fort gentils de m’accueillir chez eux. Les biens de James étant en grande partie inaliénables, à sa mort, je n’ai hérité que d’une petite portion, qui n’aurait pas suffi à me payer une maison. Et puis, Harriet déteste les animaux.

— Ah ! fit-il, les paupières à demi baissées. Sachez que vous pourrez avoir autant de chiens que vous le souhaitez. Une meute entière, même.

— Merci, dit-elle, l’air heureux.

Il se racla la gorge et déclara :

— J’ai une autre propriété. Une maison en Corse.

L’île d’où venaient ses serviteurs. Et où il semblait avoir longuement séjourné durant son exil.

— Si vous m’en disiez davantage à son sujet ?

— Elle domine une baie, au sud de l’île. Elle a été construite par mon grand-père maternel. Il était originaire de Gênes et nous possédons toujours des terres là-bas, bien que je ne les aie jamais vues. La baie est bordée de sable blanc et quand j’étais jeune garçon, j’allais y nager. La mer est d’une couleur différente en Corse. D’un bleu limpide tirant parfois sur le vert. Et le ciel, immense, est presque toujours bleu. Quand le soleil tapait trop fort, j’aimais me promener à l’ombre des châtaigniers qui poussaient sur la propriété.

Sa description enthousiasmait Iris.

— Pourquoi êtes-vous parti ?

— Pour en finir.

Elle n’osa pas lui demander ce qu’il entendait par là.

— J’aimerais... commença-t-il, puis il s’interrompit un instant avant de reprendre : Si c’est possible, quand tout sera terminé, j’aimerais revoir la Corse.

Les yeux d’Iris la picotaient.

— Cela me plairait également, je crois.

Un silence suivit, puis Raphael demanda :

— C’est tout ? Une maison de campagne rénovée, des livres, un chien, un voyage en Corse. Vous ne désirez rien d’autre ?

— J’ai bien peur de ne pas être une femme très compliquée, avoua Iris avec un demi-sourire. Je n’ai pas besoin de bijoux, de belles voitures, de réceptions ou de ragots pour me distraire. Un bon feu et un chien sur mes genoux pendant que je lis suffisent à mon bonheur.

Il s’esclaffa.

— J’ai épousé un loir.

Iris se mordit la lèvre. S’il l’avait précédemment rejetée sans ménagement, peut-être qu’aujourd’hui...

Elle s’éclaircit la voix.

— Je... j’aimerais aussi ce que toutes les femmes attendent du mariage.

Il lui adressa un regard interrogateur.

Bon sang de bois ! Il ne pouvait quand même pas être aussi obtus !

Iris se força à sourire.

— Des enfants.

Il se raidit et toute trace de leur camaraderie s’évanouit.

— Pas question.

Raphael savait qu'il lui avait répondu trop brutalement.

Plus tard ce soir-là, il observa sa duchesse à la dérobée alors que leur attelage s'engageait dans la cour de l'auberge où ils passeraient la nuit. C'est à peine s'ils avaient échangé deux mots depuis qu'il l'avait rembarée à propos des enfants. Si elle s'était ingéniée à donner le change, il voyait bien que ses yeux avaient perdu cet éclat qu'ils avaient lorsqu'elle discutait rénovations, bibliothèques ou petits chiens.

Il détourna les yeux du visage pensif de sa femme. À quoi s'attendait-elle ? Il avait été pourtant très clair au sujet de leur mariage. Elle ne voulait quand même pas avoir des relations avec lui ? Vu le sang qui coulait dans ses veines, la honte dont il était entaché ? Certes, elle ne savait pas tout, mais elle avait dû deviner quel genre d'homme était son père.

Ce que les Dyemore étaient depuis des générations ?

Mieux valait mettre un terme une bonne fois pour toutes à cette lignée corrompue. Prendre le risque de reproduire ce que son père...

*Non.*

Raphael secoua la tête pour chasser cette pensée. L'espace d'un horrible instant, il crut sentir une odeur de cèdre, mais ce n'était que le fruit de son imagination.

Il serra les mâchoires et s'aperçut que sa duchesse le regardait avec curiosité.

*Non, non et non.*

Voyant qu'elle s'apprêtait à perler, il se leva brusquement et ouvrit la portière, surprenant Valente qui déployait les marches.

Il sauta à terre et se retourna pour tendre la main à sa duchesse.

— Venez. Trouvons-nous des chambres pour la nuit.

Elle resta assise à le dévisager, et il se demanda si elle n'allait pas refuser. Finalement, elle se leva et posa la main sur la sienne. Il en fut si soulagé qu'il lui étreignit les doigts comme s'il ne devait plus jamais les lâcher.

Elle descendit de voiture et balaya la cour du regard.

— Vos hommes provoquent une certaine animation.

Raphael cala la main de sa femme au creux de son bras.

— Vous trouvez ?

Durant tout le trajet, ses serviteurs avaient encadré à cheval leurs deux voitures – celle dans laquelle Iris et lui voyageaient, et celle qui transportait bagages et domestiques. À présent, ils tournaient autour de leurs montures, et les palefreniers allaient et venaient en courant, s'efforçant de s'occuper de toutes ces bêtes tandis que les Corses lâchaient des jurons.

— Vous voyagez comme un sultan ottoman, commenta sa duchesse, une pointe de désapprobation dans la voix.

— Non, lui chuchota-t-il à l'oreille, je voyage comme un duc.

Elle eut un petit rire narquois qu'il choisit d'ignorer alors qu'il l'entraînait vers l'auberge. Ubertino s'était déjà entretenu avec le tenancier, qui les accueillit à la porte.

Il portait perruque et était vêtu d'un costume sombre qui lui donnait l'allure d'un commerçant prospère. Il affichait un grand sourire et commença à s'incliner pour les saluer, avant de s'immobiliser quand Raphael apparut dans la lumière.

— Votre... Votre Grâce, bredouilla-t-il, les yeux rivés sur la cicatrice de Raphael avec une fascination morbide. Nous sommes très honorés de votre présence dans notre modeste

établissement. Je fais préparer nos meilleures chambres. Si vous voulez bien me suivre, je vous ai réservé une petite salle à manger privée.

— Merci, dit Iris.

L'aubergiste lui adressa un sourire reconnaissant. Puis il les précéda dans la salle commune et gagna l'arrière de la bâtisse, où il les fit entrer dans une pièce petite, mais confortable, avec un feu qui crépitait et une table cirée. Ils étaient à peine assis que deux servantes arrivaient avec des plateaux.

Elles disposèrent les mets sur la table, dévisagèrent Raphael en chuchotant, puis s'éclipsèrent.

Le laissant seul avec sa femme.

Il s'empara de la bouteille de vin rouge.

— Désirez-vous du vin ?

Elle le regarda avec une expression déterminée.

— Comptez-vous dormir avec moi cette nuit ?

Elle était pareille à un chien qui refusait de lâcher son os, songea-t-il. Assise en face de lui, elle n'avait pas quitté la robe jaune qui avait appartenu à sa mère alors qu'il était impatient de la couvrir de velours et de brocards, et de ce qu'elle méritait en tant que duchesse.

Les sourcils froncés, les lèvres pincées, elle le fixait d'un regard grave.

Et Dieu qu'il avait envie de l'embrasser ! De la tirer de sa chaise et de goûter de nouveau à sa bouche. De lui faire l'amour jusqu'à plus soif.

Mais il se contenta de remplir son verre et répondit calmement :

— Je partagerai votre chambre, oui.

— Et mon lit ?

— Si vous le désirez.

Elle porta son verre à ses lèvres, en but une gorgée, puis demanda :

— Aimez-vous les femmes ?

— Pardon ?

Elle inspira un grand coup et rougit légèrement.

— Préférez-vous les hommes ?

— Ah, fit-il, comprenant enfin sa question. Non. Je préfère les femmes.

— Dans ce cas expliquez-moi pourquoi vous ne voulez pas coucher avec moi.

— Parce que je n'ai aucune envie de poursuivre ma lignée. Vous savez à présent quel genre d'homme était mon père. Vous souhaitez vraiment avoir des enfants issus de cette lignée ?

— Mais...

— Prenez du poulet.

— Raphael...

— Je refuse de discuter de ce sujet.

— Je suis votre *femme*.

— Et moi, je suis votre *mari*.

Il se leva abruptement et se pencha vers la jeune femme. Elle écarquilla les yeux.

*Non*. C'était inacceptable.

— Pardonnez-moi.

Il se dirigea vers la porte. Il était incapable de rester plus longtemps dans cette pièce avec elle.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle, inquiète.

— Marcher, marmonna-t-il. J'ai besoin d'air.

Il ouvrit la porte. Valente et Ubertino montaient la garde dans le couloir.

— Veillez sur elle, ordonna-t-il. Ne la perdez pas de vue.

— Oui, Votre Grâce, répondit Ubertino.

Raphael traversa la salle commune où s'attardaient quelques clients, croisa une servante qui étouffa un cri à sa vue, puis sortit.

Il s'éloigna de l'entrée et contempla le ciel. La lune était pleine. Ils avaient roulé longtemps après la tombée de la nuit, parce que le trajet jusqu'à Londres prendrait plusieurs jours et qu'il voulait être rendu le plus vite possible.

Ses pas le conduisirent vers les écuries, où il savait trouver ses hommes.

— Votre Excellence, l'accueillit Bardo.

— Tu as pu loger tout le monde ?

— Oui, Votre Excellence.

— Parfait.

Raphael le gratifia d'une tape sur l'épaule avant de remonter une longue rangée de chevaux et de Corses.

Ubertino l'avait aidé à choisir ses serviteurs et la plupart d'entre eux étaient à son service depuis plusieurs années. Il connaissait chacun par son prénom et se retrouver avec eux l'aidait à se calmer. Quelques-uns étaient encore occupés à panser leurs chevaux, mais les autres avaient terminé et fumaient la pipe, assis sur des barriques.

Raphael les salua, échangeant quelques mots avec chacun. S'il les payait généreusement, il était important qu'ils sachent qu'il s'intéressait également à eux en tant que personnes.

Ces hommes étaient là pour protéger sa vie.

Ce ne fut qu'une heure plus tard qu'il reprit le chemin de l'auberge. Il se rendit dans la petite salle à manger. Elle était déserte.

À l'étage, il trouva Ubertino et Valente assis sur des tabourets, devant une porte. Ils se levèrent à son arrivée.

— La duchesse est à l'intérieur ?

— Oui, Votre Grâce, répondit Ubertino. Elle s'est retirée il y a une demi-heure.

Raphael hocha la tête.

— Avez-vous dîné ?

— Ivo va nous apporter à manger. Et Bardo nous relèvera à minuit.

— Parfait.

Raphael ouvrit la porte.

La pièce était plongée dans la pénombre. Seule une chandelle et le feu prodiguaient un peu de lumière, si bien qu'il ne vit pas Iris tout de suite.

Un frisson d'angoisse lui glaça les sangs.

Puis il remarqua une forme sous les draps.

Il referma doucement la porte et la verrouilla, avant de s'approcher du lit sur la pointe des pieds.

Iris avait les yeux fermés. Ses cheveux blonds s'étaient étalés sur l'oreiller.

Elle devait être épuisée pour s'endormir aussi vite.

La lumière de la chandelle projetait des reflets ambrés sur son visage et son cou, mais laissait le haut de sa gorge dans l'ombre. Elle était si belle que le cœur de Raphael se serra.

Il pivota et alla soulever le couvercle de sa malle de voyage. Il tira un carnet de croquis et une boîte de crayons de sous une pile de pantalons et de peignoirs soigneusement pliés. Attrapant une chaise, il retourna vers le lit.



Une fois assis, il commença de coucher sur le papier ce qu'il ne pouvait exprimer avec des mots.

Iris fut réveillée par le chant du coq.

Elle battit des paupières, un peu perdue en découvrant cette chambre qui ne lui était pas familière. Puis elle se souvint qu'ils avaient fait halte dans une auberge.

C'est à ce moment-là qu'elle sentit un bras peser sur sa taille et la chaleur d'un corps – un corps *masculin* – contre le sien. Raphael ne voulait peut-être pas coucher avec elle le jour, mais son corps le trahissait dans le sommeil : elle sentait son érection contre sa hanche.

Elle inhala lentement, toutefois, avant qu'elle ait le temps de songer à ce qu'elle allait faire, Dyemore s'écarta.

— Nous ferions bien de nous lever, dit-il, la voix un peu rauque. Il faut que nous reprenions la route dès que possible.

Iris se redressa en position assise et, tournant la tête, vit que son mari enfilait son pantalon. Avait-il dormi nu ?

Elle en frissonna et regretta de ne pas s'être réveillée plus tôt.

Il attrapa le reste de ses vêtements et ses bottes, puis lui fit face, la mâchoire ombrée de barbe, le regard indéchiffrable.

— Je vais finir de m'habiller à côté.

Et il sortit.

Bon.

Iris se leva et procéda à une toilette sommaire avec l'aide d'une des servantes de l'auberge qui avait monté de l'eau chaude. Une fois de plus, elle se demanda pourquoi son mari semblait aussi déterminé à ne pas avoir d'enfants. Elle gagna la salle à manger où ils avaient dîné la veille et avala un petit déjeuner composé d'œufs brouillés, de lard fumé et de petits pains. C'était probablement délicieux, mais elle avait la tête ailleurs. Elle posa soudain sa fourchette, ôta l'alliance ornée d'un rubis et la plaça sur la table. Elle était si petite qu'on pouvait facilement la perdre. Peut-être devrait-elle la rendre à Raphael.

Et cesser de se battre contre des moulins à vent.

*Non.*

Elle ne renoncerait pas à son rêve d'avoir des enfants sans combattre. Au début, elle avait cru qu'elle ne lui plaisait pas physiquement ; le baiser dont il l'avait gratifiée au milieu des jonquilles l'avait détrompée. Il avait beau s'en défendre, elle ne lui était pas indifférente. Donc, le seul problème, c'était qu'il ne voulait pas d'enfants.

Il prétendait ne pas vouloir poursuivre sa lignée, ce qui était ridicule. Son père était peut-être un ignoble roué à la vie dissolue, mais Raphael ne l'était pas. Elle ne voyait donc aucune raison pour qu'il se refuse à devenir père.

Quoi qu'il en soit, Iris était persuadée que leur mariage serait plus heureux si Raphael se comportait avec elle comme un mari avec sa femme. Elle, en tout cas, serait plus heureuse.

Il ne lui restait donc plus qu'à l'en convaincre.

Elle renfila sa bague d'un geste résolu.

Lorsqu'elle sortit dans la cour, elle constata, déçue, que Raphael avait décidé de chevaucher avec ses hommes. Elle passa donc la matinée toute seule, dans une berline secouée par les cahots de la route.

Toutefois après qu'ils se furent arrêtés pour déjeuner dans une auberge, Raphael la rejoignit à la portière du véhicule.

— J'espère que vous avez apprécié votre repas, madame, dit-il, alors qu'il l'aidait à monter en voiture.

— Je l'ai apprécié, répondit Iris avec un sourire suave.

Ayant mangé seule, elle avait eu tout le temps de réfléchir.

*Et de comploter.*

Comme s'il avait deviné ses pensées, il accueillit son sourire avec circonspection.

— Je suis heureux de l'entendre.

Il grimpa derrière elle, frappa au plafond pour donner au cocher le signal du départ et puis s'assit en face d'elle.

Iris déploya une couverture sur ses jambes tandis que l'attelage s'ébranlait.

Puis elle sourit de nouveau à son mari.

— Avez-vous eu beaucoup de maîtresses ?

Il écarquilla les yeux.

— Je... *quoi* ?

— Des maîtresses, répéta-t-elle. Je crois savoir que la plupart des gentlemen jettent leur gourme avant le mariage. Et parfois après, ce que vous ne ferez pas, je l'espère, car je désapprouve l'infidélité. Cela finit par rendre tout le monde malheureux.

Il fronçait les sourcils comme si elle s'exprimait dans une langue étrangère qu'il s'efforçait de comprendre.

— Je n'ai pas l'intention de bafouer mes vœux.

— Tant mieux. Moi non plus. Et je suis ravie que nous soyons d'accord sur ce point.

Il inclina la tête de côté.

— Vous moquez-vous de moi, madame ? s'enquit-il d'une voix grondante.

— Je ne me le permettrais pas, assura-t-elle. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.

— Qui était ?

— Vos maîtresses. Combien en avez-vous eu ?

Il la dévisagea longuement en silence.

— Aucune.

Ah !... C'était une réponse pour le moins inattendue. Iris réussit cependant à masquer sa surprise.

Elle s'éclaircit délicatement la voix.

— Vous êtes vierge ?

— Non. Mais les femmes avec qui j'ai couché ne répondraient pas à l'appellation romantique de « maîtresses ».

Iris sentit ses joues s'empourprer, elle soutint pourtant le regard de Dyemore. Leur mariage – son mariage – dépendait de cette conversation et elle ne laisserait pas sa pudeur la détourner de son sujet.

— Et furent-elles nombreuses ?

Il haussa un sourcil. Assis bien droit, le regard froid, les bras croisés sur la poitrine, il était plutôt intimidant.

— Par... parce que, je me demandais si, par hasard, vous n'aviez pas eu une mauvaise expérience avec une grossesse non désirée.

— Non, répliqua-t-il. Je me suis toujours assuré que ces femmes ne tombent pas enceintes.

*De quelle manière ?* Elle brûlait d'envie de le lui demander, mais n'osa pas.

À ce stade, une femme moins courageuse – ou plus sensée – aurait renoncé.

Pas Iris.

— C'est très intéressant, dit-elle sur le ton de la conversation. Je n'ai jamais eu d'amant, pas même depuis que je suis veuve, mon expérience en la matière est donc assez limitée, vous le comprenez. Mon amie Katherine voyait en revanche les choses différemment.

Elle prit une profonde inspiration pour surmonter le malaise qu'elle éprouvait à discuter pareil sujet avec lui. Toutefois, si elle voulait réussir son mariage, il lui fallait poursuivre cet échange jusqu'à son terme.

— Katherine a eu beaucoup d'amants. Elle adorait me raconter ses... aventures pour essayer de me choquer.

— Elle y parvenait ?

Il l'écoutait avec un intérêt poli, comme s'ils parlaient de la pluie et du beau temps. Bonté divine, pourquoi la laissait-il s'enfoncer ?

Mais peut-être la mettait-il au défi de continuer.

Elle releva le menton.

— Parfois. Quand elle évoquait les parties génitales d'un de ses amants, elle pouvait employer des mots très crus. Elle aimait me voir rougir. Elle parlait de la « queue » d'un homme.

Dyemore plissa les yeux.

Iris baissa la voix comme si elle partageait un secret avec lui.

— Nous prenions le thé dans son salon et elle me décrivait tranquillement la queue de son dernier amant en date. Combien elle pesait lourd dans sa main, comment elle lui emplissait la bouche. J'étais assez naïve, je le crains. La première fois qu'elle m'a parlé de sucer une queue, j'étais stupéfaite. Je n'aurais jamais imaginé une telle chose possible. Avec le temps, toutefois, je me suis accoutumée à cette idée. Il m'est même arrivé de penser...

Elle s'interrompit et avala sa salive, la bouche soudain très sèche.

— De penser à quoi ? l'encouragea-t-il dans un murmure.

Elle avait très chaud, à présent.

— De penser qu'un jour, si je me remariais, j'aimerais expérimenter la chose avec mon mari. Prendre sa queue dans ma main. La caresser.

Son regard tomba sur la bosse qui gonflait l'entrejambe de son mari. Elle eut l'impression qu'elle avait grossi.

— Je ne l'ai jamais fait, vous comprenez.

Il ferma les yeux.

— Pourquoi me racontez-vous cela ?

— Je...

Iris se racla la gorge et s'arma à nouveau de courage. Tant pis si cette conversation ne menait à rien. Elle devait au moins essayer.

— Je voulais que vous sachiez que je n'ai pas une grande expérience en la matière. Mais j'aimerais me déniaiser. Savoir comment donner du plaisir à un homme. Et découvrir ce qui rend l'amour physique si agréable pour que Katherine ait multiplié les amants.

Une pause, puis elle conclut d'une voix ferme :

— Et cela, je voudrais l'apprendre avec vous.

S'il rouvrit les yeux, ce fut pour regarder par la vitre de sa portière.

— Je ne peux pas vous donner satisfaction.

C'était la *troisième* fois qu'il la rejetait. En plus d'être déçue, Iris était affreusement mortifiée.

Cependant, elle s'obligea à garder la tête haute.

— Pourquoi ?

— Je vous ai déjà expliqué pourquoi je ne souhaitais pas avoir d'héritiers. Mes raisons sont...

— Vos raisons sont parfaitement ridicules ! l'interrompit-elle.

Elle avait élevé la voix, mais tant pis.

— Vous m'avez dit aimer les femmes. Vous m'avez embrassée deux fois. Vous n'éprouvez aucune difficulté à bander...

Il ferma de nouveau les yeux et un muscle tressaillit sur sa joue.

— Madame, je vous serais reconnaissant de mettre immédiatement un terme à cette conversation. Dans le cas contraire, je ne m'estimerai pas responsable des conséquences.

Il était tendu à craquer, et Iris devina qu'il ne se contrôlait qu'avec difficulté. Elle refusa toutefois de s'arrêter là.

— Non, désolée. Maintenant que je vous ai épousé, vous êtes ma seule chance d'avoir des enfants si je le souhaite. Or, je le souhaite. Alors expliquez-moi vraiment pourquoi vous ne voulez pas coucher avec moi.

Iris savait qu'il pouvait se mouvoir avec une rapidité étonnante. Elle fut néanmoins surprise lorsqu'elle se retrouva plaquée contre la banquette, le visage de Dyemore pratiquement collé au sien.

— Ne me poussez pas à bout, madame. Je crois vous avoir suffisamment mise en garde, mais vous devez me prendre pour un saint pour insister ainsi. Alors écoutez-moi bien : *je ne suis pas un saint*.

— Je n'ai pas besoin d'un saint, murmura Iris. C'est *vous* que je veux.

— Que Dieu me pardonne, grommela-t-il avant de capturer ses lèvres.

Son baiser n'eut rien de tendre. Il introduisit sa langue dans sa bouche avec une violence passionnée. Comment avait-elle pu croire un seul instant que cet homme n'avait pas envie de coucher avec elle ?

Son corps puissant se pressait contre le sien et il lui mordillait la lèvre inférieure.

Mais alors qu'elle se sentait fondre, il s'écarta.

Elle rouvrit les yeux tandis que son mari frappait au plafond pour demander l'arrêt. Il descendit du véhicule avant même que celui-ci soit complètement immobilisé.

Puis l'attelage redémarra.

Iris avait froid maintenant que Raphael n'était plus là.

Elle porta un doigt à ses lèvres. Et le retira taché de sang.

## 9

*« Les spectres nocturnes ont volé le souffle de vie de ma sœur et elle se meurt », expliqua Ann. Vous devez le récupérer. »*

*« Que me donneras-tu en retour ? » s'enquit le Roi de Pierre.*

*Ann écarquilla les yeux. Elle n'avait pas pensé un seul instant qu'elle devrait le payer. Et elle ne possédait rien d'autre que le petit galet rose.*

*Le roi haussa un sourcil. « As-tu de l'argent ? »*

*« Non », répondit Ann...*

Ce soir-là, Raphael quitta leur chambre à l'auberge et gagna l'escalier. Il avait chevauché le restant de la journée après avoir fui la voiture. Et il recommencerait le lendemain. Il ne voyait pas d'autre solution s'il voulait éviter de se disputer pour la troisième fois avec sa duchesse. Surtout, il ne savait pas combien de temps il pourrait encore résister à la tentation en se contentant de l'embrasser.

Bon sang. Il avait eu envie de lui arracher ses vêtements et de la posséder là, dans la voiture, alors que ses hommes chevauchaient à côté.

Elle menaçait de le rendre fou. Et cependant, il ne pouvait se résoudre à se séparer d'elle. Tout en lui se rebellait à cette idée. Il fallait qu'elle reste avec lui afin qu'il puisse la protéger.

Et qu'elle illumine sa nuit juste un peu.

Elle devait commencer à le prendre pour un monstre.

Parvenu au rez-de-chaussée, il se dirigea vers l'arrière de l'auberge, écrasant au passage le poing contre le chambranle d'une porte. *Nom de Dieu !* Comment était-il censé réagir quand des mots comme « queue » sortaient de sa jolie bouche ? Il avait bandé, bien sûr. Il l'avait désirée. Hélas, il ne pouvait l'avoir.

Il remonta un étroit corridor et fit irruption dans les cuisines, où il surprit les servantes. Elles lui indiquèrent la direction des écuries, il les remercia d'un signe de tête, ignorant leurs regards qui s'appesantissaient sur son visage.

Il était depuis longtemps immunisé contre les réactions que provoquait sa cicatrice.

Il sortit par la porte de service et la fraîcheur de l'air nocturne le calma quelque peu. Il contempla le ciel étoilé durant quelques minutes

Il avait juré, sur tout ce qu'il avait de plus cher, qu'il ne deviendrait jamais comme son père. Et pourtant, aujourd'hui, il s'était âprement querellé avec sa duchesse. Il l'avait menacée. Elle avait pâli sous ses attaques.

Ne valait-il donc pas mieux qu'un animal ?

Pire : ne valait-il pas mieux que son père ?

Secouant la tête, il s'approcha des écuries, un grand bâtiment de plain-pied qui encadrait la

cour sur trois côtés. Il dut incliner la tête pour passer sous le vieux linteau de bois au-dessus de l'entrée et fut aussitôt assailli par l'odeur familière de chevaux, de paille et de crottin. La plupart de ses hommes s'occupaient encore de leurs montures. Raphael remonta les stalles, s'arrêtant de temps en temps pour flatter l'encolure d'une bête. Il poursuivit son chemin jusqu'à atteindre la partie des écuries plongée dans la pénombre. Il s'arrêta, repéra une autre porte qui donnait sur la cour.

Il ressortit, s'absorba de nouveau dans la contemplation des étoiles.

Il se sentait presque en paix lorsqu'il entendit un bruit dans son dos.

Il fit volte-face à temps pour voir l'éclat d'une lame fondre sur lui.

Iris parcourut la chambre d'un regard las. Elle n'était pas certaine d'être capable d'endurer une nouvelle querelle avec son mari avant qu'il l'abandonne dans la voiture.

Elle s'approcha de la table où une servante avait déposé leur dîner et s'assit. Il y avait du poulet rôti et des légumes en sauce, mais elle n'avait pas d'appétit. Elle se versa un verre de vin et en but une gorgée.

Elle avait vécu trois ans avec son premier mari. Et durant ces trois années, ils avaient rarement parlé, James quittant la pièce dès qu'une conversation l'embarrassait. Avec le recul, Iris jugeait ce mariage malheureux. Oh, James était gentil, mais il la remarquait à peine. Elle aurait pu tout aussi bien être l'un de ces chiens de chasse qu'il laissait la plupart du temps aux bons soins de son garde-chasse et n'emmenait que lorsqu'il avait envie de se promener dans la campagne.

James ne l'avait jamais aimée, ni chérie ni considérée comme son égale. Si Iris n'osait espérer que Raphael l'aime un jour, du moins parlait-il *avec* elle. Il ne se contentait pas, comme James, de s'adresser à elle. C'était au moins un début, sur lequel elle voulait croire que pourrait se construire une vraie relation.

Hugh avait été le mari de sa meilleure amie, puis un ami à part entière. Iris avait envisagé de l'épouser parce qu'il avait deux garçons qui réclamaient une mère, et parce qu'elle l'appréciait sincèrement.

Dans un cas comme dans l'autre, elle n'avait jamais considéré ses propres désirs. Elle avait épousé James pour faire plaisir à sa mère. En ce qui concernait Hugh, elle avait voulu remplacer Katherine, sa meilleure amie, auprès de ses enfants.

Mais à présent... à présent, elle souhaitait vivre pour elle-même. Elle désirait des enfants. Elle voulait un mari avec qui discuter sans se quereller. Elle voulait de longues promenades dans les bois, des soirées au coin du feu, un *compagnonnage*.

Et, nom d'une pipe, elle voulait une relation physique avec Raphael.

Peut-être était-elle égoïste de convoiter tout cela. Et de faire passer ses désirs avant ceux des autres. Pour la plupart des gens, une telle attitude n'était pas considérée comme digne d'une femme – et encore moins d'une lady. Mais ne méritait-elle pas autant que n'importe qui d'être heureuse ? Pourquoi devrait-elle renoncer à ses rêves sous prétexte que c'était son devoir, ce que l'on attendait d'elle ?

En proie à un mélange d'agitation et d'exaspération, elle se leva dans l'intention de demander de l'eau chaude pour faire sa toilette. Elle aurait cependant bien aimé porter du linge propre avant de se mettre au lit. Raphael ne s'étant pas offusqué lorsqu'elle avait puisé dans sa garde-robe, elle ouvrit sa malle et repoussa ses peignoirs à la recherche d'une chemise.

Ses doigts heurtèrent un objet dur.

Un carnet à dessin assez semblable à celui qu'elle avait trouvé dans la chambre ducale à Dyemore Abbey, découvrit-elle quand elle le sortit.

Elle resta un instant interdite.

Puis elle se décida à le feuilleter.

Une minute plus tard, elle ouvrait la porte de la chambre à la volée.

— Où est-il ? demanda-t-elle à Ubertino et à Valente qui montaient la garde.

Ubertino se leva en affichant un sourire destiné à la calmer.

— Votre Grâce, le duc a dit que nous ne devons pas vous laisser seule.

Iris fonça vers l'escalier.

— Dans ce cas, vous n'avez qu'à me suivre.

— Je ne suis pas sûr qu'il appréciera, marmonna Ubertino.

Iris l'ignora et descendit les marches. Elle avait l'impression d'être sur le point d'exploser.

— Où est-il allé ?

— Nous l'ignorons. Vous ne préférez pas retourner dans votre chambre ?

— Pas question, répliqua Iris. Il m'a dit qu'il voulait prendre l'air. Nous commencerons par la cour.

Elle s'arrêta au pied de l'escalier. Cette auberge était beaucoup plus grande que celle de la veille. L'escalier débouchait dans un vestibule qui comptait plusieurs portes.

— Par où faut-il passer ? demanda-t-elle avec impatience.

Les deux hommes échangèrent un regard, puis Ubertino soupira :

— Par ici, Votre Grâce.

Il la précéda dans un couloir qui conduisait aux cuisines, fourmillantes d'activité à cette heure de la soirée.

— Je vous demande pardon, dit une servante qui passait avec un grand plateau.

Iris s'écarta.

C'est alors qu'elle entendit des cris à l'extérieur.

Son pouls s'emballa.

Empoignant ses jupes, Iris se rua vers la porte de service. Ce n'était peut-être qu'une querelle entre palefreniers. Rien qui la concernât ni qui pût lui donner raison de s'inquiéter.

— Votre Grâce ! appela Ubertino dans son dos.

Elle sortit dans la vaste cour carrée. Quelques lanternes étaient accrochées aux murs des écuries, ainsi que près de la porte où elle se trouvait.

Alors qu'elle scrutait la pénombre, une forme indistincte se détacha à l'extrémité des écuries et s'immobilisa dans une tache de lumière. Puis la forme se sépara en deux silhouettes masculines.

Raphael et un homme portant perruque et masque, armé d'un poignard.

D'autres hommes surgirent, se battant à coups de poing ou de couteau.

L'agresseur masqué bondit sur Raphael, qui l'esquiva, lui saisit le bras et le tordit violemment tout en lui faisant un croche-pied.

Les deux hommes s'affalèrent sur le sol.

La mêlée était telle qu'Iris ne les voyait plus.

Elle se déplaça de quelques mètres.

Une détonation retentit.

Quelqu'un la bouscula et, se retournant, elle vit un homme avec un foulard lui masquant le bas du visage.

Elle ouvrit la bouche pour crier...

Valente frappa l'homme à l'estomac et le poussa de côté.

— Rentrez à l'intérieur, Votre Grâce ! cria Ubertino en lui prenant le bras.

— Non ! protesta-t-elle.

Elle se libéra. Et aperçu Raphael accroupi sur son agresseur. Il agrippa la main qui brandissait le poignard et l'abattit violemment contre le sol.

Une fois.

Deux fois.

À la troisième, l'homme lâcha enfin son arme.

Se débattant furieusement, il tenta alors d'étrangler Raphael. Celui-ci rugit avant d'abattre le poing contre la tempe de l'homme.

Iris entendit un craquement et l'homme au masque se figea.

Il ne bougeait plus.

Iris contempla la scène avec horreur. Était-il... ?

— Venez, maintenant, Votre Grâce, murmura Ubertino en lui reprenant le bras.

La bagarre avait cessé et Iris put constater que les hommes du duc l'avaient emporté sur une douzaine d'agresseurs.

Elle se tourna vers Ubertino.

— Pourquoi n'avez-vous pas été l'aider ? s'écria-t-elle. Pourquoi n'avez-vous pas volé au secours de votre maître ?

— Je suis chargé de vous protéger, répondit-il gravement. Si Valente ou moi, nous vous avons abandonnée, le duc nous aurait renvoyés. Et si vous aviez été blessée, il nous aurait fouettés.

Iris en resta un instant bouche bée. Puis elle courut vers Raphael.

Il était toujours agenouillé près de son agresseur.

— Est-ce qu'il est... ? commença-t-elle.

— Mort ? Oui, dit-il en se redressant. Mais que diable faites-vous là ? Ubertino ?

Ses deux gardes avaient déjà rejoint la jeune femme.

— Ils ne m'ont pas quittée d'une semelle, dit-elle en hâte.

— Ce n'est pas une raison pour vous laisser déambuler au milieu d'un guet-apens, répliqua Raphael en fusillant du regard les deux hommes.

— Votre Grâce... commença Ubertino.

— Vous n'avez pas d'excuses, le coupa Raphael. Si ma duchesse avait été blessée, j'aurais réclamé vos têtes. Comment avez-vous pu...

— *Raphael*, intervint Iris en lui touchant gauchement le bras, ils n'ont pas pu m'arrêter.

— Ils auraient très bien pu, rétorqua-t-il, les yeux rivés sur les deux serviteurs cramoisis. Si Ubertino n'est pas capable d'assurer votre sécurité, je lui assignerai une autre mission.

— Non ! se récria-t-elle si bien qu'il finit par la regarder.

— C'est ma faute. Je ne suis pas un petit chien et je déteste qu'on me commande. Si vous devez blâmer quelqu'un, c'est moi.

— Vous devriez remonter dans votre chambre. C'est déjà assez pénible comme cela.

Iris sentit la colère la gagner.

— En effet, mais probablement pas pour la raison que vous pensez. Et je ne bougerai pas d'ici.

— À votre guise.

Il se tourna vers ses hommes.



— Ubertino, vois avec Valente qui des nôtres sont blessés. Quant aux brigands survivants, qu'on les rassemble dans un coin de la cour et qu'on leur ligote les poignets et les chevilles.

Ubertino hocha la tête et se hâta d'exécuter les ordres.

Raphael s'accroupit de nouveau près de l'homme qui l'avait attaqué et lui ôta sa perruque et son masque.

Il avait une trentaine d'années, un nez retroussé et des lèvres fines. Il aurait été parfaitement ordinaire s'il n'avait eu les cheveux orange.

Iris tressaillit. L'homme avait du sang sur la tempe.

— Évidemment, grommela Raphael.

Iris se pencha.

— Vous le connaissez ?

— Pas ici, murmura son mari.

Il souleva le bras droit du cadavre, remonta la manche de sa veste.

Un dauphin était tatoué au creux de son coude.

La marque des Seigneurs du Chaos.

— Que se passe-t-il, ici ? cria, un peu tardivement, l'aubergiste depuis le seuil de la porte de service.

Raphael se redressa lentement. De toute sa hauteur.

— Mes hommes et moi avons été attaqués par des brigands dans votre cour. C'est là votre habitude ? Attirer de riches voyageurs dans votre auberge pour les dépouiller ?

L'aubergiste était blanc comme un linge, à présent.

— No... non, Votre Grâce, certainement pas ! Je ne peux que vous présenter mes excuses pour cette tragique affaire. Permettez-moi d'envoyer chercher un médecin pour soigner vos hommes.

— Oui, et immédiatement.

L'aubergiste continua de bredouiller, mais Raphael le congédia d'un geste. Puis il prit Iris par le coude.

— Venez. Je veux voir les visages des autres agresseurs.

Il se dirigea vers le coin de la cour où ses hommes avaient déjà rassemblé cinq corps. Iris baissa les yeux sur l'un d'eux, avant de détourner prestement les yeux. Raphael, en revanche, scruta longuement chacun d'entre eux.

Quand il eut terminé, il fit signe à Ubertino de les rejoindre.

— Avons-nous des blessés à déplorer ?

— Ivo a une plaie à la joue et Andrea, le bras cassé. Pour le reste, ce ne sont que des égratignures. Heureusement, nous étions plus nombreux qu'eux.

— Tant mieux, dit Raphael, puis il désigna les corps à ses pieds. Demande à Bardo et à Luigi de les déshabiller et de chercher un tatouage de dauphin. Faites de même avec les prisonniers.

Il s'approcha ensuite des quatre agresseurs qui avaient survécu à l'assaut. Il les dévisagea avant de secouer la tête.

Puis il entraîna Iris vers l'auberge.

— Vous n'en avez reconnu aucun ? chuchota-t-elle.

— Non.

Alors qu'ils arrivaient à la porte, l'aubergiste réapparut, tout essoufflé.

— Votre Grâce ! J'ai fait quérir deux médecins. Et ordonné qu'on prépare des chambres pour vos hommes.

— Parfait, dit Raphael. La duchesse est fatiguée et je n'ai guère envie de m'attarder dans cette cour. Nous allons nous retirer.

— Certainement, Votre Grâce. Certainement.

Le malheureux aubergiste transpirait abondamment. Il s'inclina et leur tint la porte avant de les suivre à l'étage.

Une minute plus tard, Raphael et Iris étaient dans leur chambre. Le feu avait été ranimé, une collation les attendait et deux pichets d'eau fumante avaient été posés sur la table de toilette.

— Votre Grâce désire-t-elle d'autres rafraîchissements ? s'enquit l'aubergiste. Ou peut-être des gâteaux pour votre dame ?

— Non, ce sera tout, répondit Raphael.

Se tournant vers l'aubergiste et Ubertino, qui les avait suivis, il ajouta :

— Désormais, j'interdis à quiconque, en dehors de mes hommes, d'entrer dans cette chambre. C'est clair ?

— Mais... les servantes... bredouilla l'aubergiste.

— *Personne.*

— Ou... oui, Votre Grâce.

L'aubergiste s'inclina de nouveau et battit en retraite.

Raphael attendit qu'il ait refermé la porte pour s'adresser à Ubertino :

— Je veux deux hommes en permanence devant la porte, et deux autres sous la fenêtre. Deux à l'entrée de l'auberge, et deux dans la salle commune. Assure-toi qu'ils soient tous relevés durant la nuit, histoire qu'aucun ne s'endorme. Je ne veux pas d'autre attaque en présence de la duchesse.

— Non, Votre Grâce. J'y veillerai. Sur mon honneur.

Et il quitta à son tour la pièce.

Raphael commença d'ôter sa veste.

— Souhaitez-vous prendre un bain ?

— Non, merci, répondit Iris. Vous avez été dur avec l'aubergiste, enchaîna-t-elle. Le pauvre homme pense que vous le tenez pour responsable de l'agression.

— Il vaut mieux cela plutôt qu'il nous accuse, mes hommes ou moi, de meurtre.

— Mais vous n'avez fait que vous défendre !

— En effet. Je n'ai toutefois pas envie d'expliquer cela à quelque magistrat du cru, répliqua Raphael, qui s'était assis au bord du lit pour enlever ses bottes. D'autant que j'ai demandé à mes hommes de chercher d'éventuels indices sur les corps. Celui qui m'a attaqué n'était pas un brigand ordinaire.

— Cela, je l'ai deviné en voyant le dauphin tatoué sur son bras, fit remarquer Iris en s'asseyant dans un fauteuil. Qui était-ce ?

— Lawrence Dockery, répondit-il en déboutonnant son gilet. Si je me fie à la couleur de ses cheveux et à l'emplacement de son tatouage, je le soupçonne d'être celui qui portait un masque de renard la nuit où vous deviez être sacrifiée aux Seigneurs du Chaos.

Iris frissonna à ce souvenir.

— Vous croyez que le Dionysos l'a envoyé pour vous tuer ?

— C'est très probable. Cependant...

Il fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Si le Dionysos a bel et bien demandé à Dockery de m'assassiner, il a commis une erreur incroyablement stupide.

— Pourquoi ?

Il se releva et se dirigea vers la table de toilette.

— J'avais déjà montré que j'étais plus fort que le Renard le soir de leur rassemblement. Même en engageant des hommes de main, il n'était pas de taille à m'affronter. Il y avait donc le risque que les choses se passent exactement comme elles se sont passées, et donc que je découvre l'identité de Dockery. Ce qui me donne, maintenant, un élément pour remonter jusqu'au Dionysos. Car il devait exister un lien entre eux.

Il se débarrassa de sa chemise.

Iris fut distraite par le spectacle de son dos, dont les muscles ondulaient sous sa peau lisse à chacun de ses mouvements. Et de sa colonne vertébrale, qui formait un creux au niveau des reins, juste avant de disparaître sous la ceinture de son pantalon. C'était fascinant et elle ne put s'empêcher de se demander s'il allait continuer de se déshabiller.

Elle mit donc deux bonnes secondes avant de réagir.

— Ce qui signifie que vous pourriez démasquer le Dionysos.

Il versa de l'eau dans une cuvette.

— Peut-être. Mais ce ne sera pas si simple. Mes visiteurs à l'abbaye m'ont expliqué qu'ils ne communiquaient avec le Dionysos que par lettre. Aucun d'entre eux ne connaissait son identité.

— Ah, soupira Iris, déçue.

Dyemore lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je vais quand même interroger les amis de Dockery lorsque nous serons à Londres. Pour l'heure, je continue à penser que le Dionysos a commis une erreur.

— Mmm.

Iris réprima un bâillement. La journée avait été longue et éprouvante.

— Vous êtes fatiguée, dit Raphael. Vous devriez vous préparer pour la nuit.

Iris se rappela ce qu'elle voulait lui dire lorsqu'elle était sortie en trombe de la chambre, un peu plus tôt.

— Je voudrais d'abord discuter avec vous de quelque chose d'important.

Il se raidit, comme s'il devinait ce qui allait suivre.

— Quoi ?

Iris se leva et s'approcha du lit sur lequel était jetée une robe de chambre noire. Elle l'écarta, révélant le carnet de croquis, s'en empara et l'ouvrit à la page qui l'intéressait.

Celle où figurait un croquis d'elle-même.

Endormie.

Il avait été exécuté au crayon et son auteur était très doué. Il avait croqué avec beaucoup de talent le modelé de son nez et de sa bouche, et donné du relief à son visage par un jeu d'ombre et de lumière.

Dans le sommeil, son visage était détendu, paisible... et beau. Jamais elle n'aurait utilisé ce mot à son sujet – il était réservé à ces femmes qui, dès qu'elles entraient dans une salle de bal, attiraient tous les regards.

Mais, là, sur ce dessin, elle était belle.

Et dans le coin figuraient les initiales *R.d.C.*

C'était donc ainsi que Raphael la voyait.

Quand elle leva les yeux, il l'observait avec circonspection.

— J'ai trouvé ceci dans votre malle, dit-elle. C'est bien à vous, n'est-ce pas ?

Il acquiesça.

Iris se rapprocha.

— Ces dessins sont excellents. Qui vous a appris à manier le crayon ?

— Mon père.

— Je m'en doutais. J'ai aussi vu ses dessins.

Il fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Quand je suis allée dans la suite ducale. Son carnet de croquis s'y trouvait. Je n'ai pas aimé ses dessins, en revanche j'aime les vôtres. Même s'ils sont tous de moi.

Il ne répondit pas. Ne bougea pas. On aurait dit un bloc de glace. S'il n'avait eu les yeux fixés sur elle, elle aurait pensé qu'il ne l'écoutait pas.

Son silence la rendait folle.

— Ce carnet est entièrement rempli de dessins de moi, reprit-elle en tournant les pages. Moi à cheval, moi en promenade, moi en train de danser. Moi souriante. De profil ou de face. Vous m'avez épiée pendant des mois. Pourquoi ?

Il cilla. Une réaction presque extraordinaire de sa part.

— Je vous avais rencontrée à un bal où j'avais rendez-vous avec des membres des Seigneurs du Chaos. Je... m'inquiétais pour vous.

— Cela n'explique pas tous ces dessins de moi.

Il se retourna, lui offrant de nouveau son dos.

— J'ai trouvé que vous étiez un modèle intéressant.

— Ne me mentez pas !

Iris le contourna pour lui faire face. Lorsqu'il tenta de battre en retraite, elle le suivit.

— Vous m'avez fait croire que je vous étais indifférente. Que vous m'aviez épousée par devoir, mais que vous ne m'inviteriez jamais dans votre lit. Alors que vous passiez votre temps à me dessiner en cachette. Un homme ne fait pas cela parce qu'il s'inquiète ou parce qu'il trouve le modèle intéressant.

Elle termina sa tirade presque plaquée contre son torse, cherchant son regard d'un gris de glacier.

Sauf qu'il n'avait plus rien de glacial.

Du tout.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, le carnet de croquis pressé contre son torse.

— Dites-moi la vérité, Raphael. Maintenant. Fini la fuite et les mensonges. Que ressentez-vous exactement pour moi ? De l'affection, ou de l'indifférence ?

Lui arrachant le carnet des mains, il le jeta sur un fauteuil.

Puis il enroula les bras autour de sa taille, et se pencha sur elle.

— L'indifférence est bien la dernière chose que j'éprouve s'agissant de vous, articula-t-il.

Puis il écrasa ses lèvres sur les siennes.

## 10

« As-tu des connaissances surnaturelles ? » demanda le Roi de Pierre.

« Non », murmura Ann.

« Possèdes-tu des pouvoirs magiques ? »

« Non », répondit encore Ann. Puis, fermant les yeux, elle ajouta :  
« Je n'ai que moi. »

« Alors, voilà ce que je te propose, dit le Roi. Me promets-tu d'être mon épouse pendant un an et un jour si je ramène ta sœur à la vie ? »

Ann avala sa salive, car les yeux noirs du Roi étaient froids et sa voix terrible. « Oui. »...

La bouche d'Iris sentait le vin – celui qu'elle avait sans doute bu au dîner –, et Raphael oublia toutes les raisons pour lesquelles il n'aurait pas dû faire cela. Quelque chose se brisa en lui, libérant un désir d'une puissance affolante tandis qu'il explorait sa bouche avec ferveur. Il l'aurait volontiers dévorée toute crue, sa femme, son Iris.

Dieu merci, elle n'imaginait pas à quel point il la voulait, dans quelles profondeurs s'enracinait ce besoin insatiable qu'il avait d'elle. Elle pensait qu'ils s'apprêtaient simplement à consommer leur mariage. Et c'était mieux ainsi.

Elle lui agrippa les bras et la bête qui sommeillait en lui s'éveilla tout à fait.

Dieu qu'il désirait cette femme !

Il devait cependant garder la tête assez froide pour ne pas lui faire un enfant.

Il n'était pas question qu'il marche dans les pas de son maudit père.

S'arrachant à ses lèvres, il déposa une traînée de baisers le long de sa joue jusqu'à son oreille avant de chuchoter :

— Viens, ma douce.

Elle leva vers lui un regard embrumé.

Il reprit ses lèvres avant qu'elle ait pu accepter ou décliner son invitation, et recula lentement vers le lit, qu'il finit par heurter. Il interrompit leur baiser.

Les joues de sa duchesse étaient toutes roses, et ses lèvres entrouvertes, humides de leur baiser.

Elle était à croquer.

— Raphael, souffla-t-elle d'un ton presque implorant.

Il eut des scrupules tout à coup. Il n'avait rien prémédité. Et il continuait à penser qu'il avait tort d'agir ainsi.

Mais tenter de résister était au-dessus de ses forces.

Sa main remonta le long d'une épaule gracile, jusqu'au chignon doré.

— Accepterais-tu de libérer tes cheveux pour moi ?

Elle prit une courte inspiration et hocha la tête.

Raphael la regarda ôter une à une les épingles qui fixaient sa coiffure. Puis sa chevelure de soie retomba en rideau sur ses épaules. Alors il se pencha et y enfouit le visage, s'enivrant de leur parfum.

Le parfum de sa femme.

— Raphael, répéta-t-elle.

Il leva la tête.

Et elle commença à se déshabiller. Ses doigts tremblaient tandis qu'elle dégrafait son corsage. Un gentleman digne de ce nom se serait détourné pour lui accorder l'intimité que réclamait sa pudeur.

Mais il n'était pas un gentleman. Il voulait *tout* d'elle : son embarras, ses appréhensions, ses moments les plus intimes. Ses hésitations. Tout ce qu'elle cachait d'ordinaire au reste du monde.

Elle fit glisser son corsage le long de ses bras, puis dégrafa sa jupe qu'elle laissa choir sur le plancher. Après lui avoir jeté un coup d'œil, elle entreprit de délayer son corset.

Ses longs cheveux ondulaient à chacun de ses mouvements.

Elle était belle. Si belle.

Elle se débarrassa de son corset, ne gardant que sa camisole, ses bas et ses chaussures. Les pointes de ses seins se dressaient sous la fine étoffe.

Comme elle se penchait pour ôter ses chaussures, Raphael l'arrêta.

— Non. Laisse-moi faire.

Il la saisit par la taille, la souleva et l'assit sur le lit. Puis il lui enleva ses souliers, qui tombèrent sur le sol, avant de lui caresser les chevilles. Le silence était tel qu'il entendait chacune de ses inspirations. Elle le regarda glisser la main sous sa camisole pour dénouer sa jarretière.

Elle tressaillit.

Il retira le premier bas. Il s'attaqua au deuxième, descendant le long du mollet dont il sentait la courbe délicate sous ses doigts. Un jour, il aimerait la dessiner nue.

Le bruissement à peine audible de la jarretière se dénouant lui donna la chair de poule. Incapable d'attendre davantage, il se redressa et allongea la jeune femme sur le lit. Puis il retroussa sa camisole, impatient de découvrir le trésor qui l'attendait.

*Là.* Les pétales de velours rose et le buisson de boucles blondes. Raphael lui souleva les jambes, ignorant son petit cri de surprise scandalisé. De toute évidence, son premier mari, sans doute gentleman jusqu'au bout des ongles, ne lui avait jamais fait cela.

L'imbécile.

Il s'inclina et commença son festin.

Le nez pressé contre sa féminité, il inhala son odeur de femme – une odeur enivrante qui fit durcir son sexe davantage.

Elle poussa un petit cri aigu lorsque sa langue entra en action, et se tortilla pour lui échapper. Il l'agrippa aux hanches et la maintint en place. Elle était peut-être surprise. Choquée. Voire outrée. Mais elle aimait cela.

La preuve, elle gémissait. Des petits gémissements terriblement érotiques, alors qu'elle creusait les reins pour en réclamer davantage. Lorsqu'il plongea la langue en elle, elle cria de plaisir et enfouit les doigts dans ses cheveux.

Il se concentra ensuite sur son clitoris, le suçait doucement. Elle se figea, puis commença à trembler de tous ses membres, le souffle haletant. Il se mit alors à lécher le petit bouton de rose

avec une tendre avidité tout en introduisant deux doigts dans sa féminité. Elle s'arqua davantage et les parois de son fourreau intime se contractèrent.

Elle gémit – bruyamment – et la jouissance la balaya.

N'y tenant plus, Raphael s'agenouilla entre ses cuisses et libéra son sexe. Il l'empoigna et fit aller et venir sa main, mais ce ne fut que lorsqu'elle ouvrit les yeux – ses beaux yeux couleur de ciel après l'orage – qu'il se laissa emporter à son tour, répandant sa semence sur les cuisses d'ivoire de sa duchesse.

Iris ne dormait pas. Elle écoutait le souffle régulier de Raphael.

Il lui avait fait l'amour à sa façon, lui procurant un plaisir exquis, dont elle n'avait encore jamais fait l'expérience. Mais il ne l'avait pas pénétrée.

Il avait déversé sa semence *sur* elle et non *en elle*.

Les yeux grands ouverts dans le noir, elle s'efforçait de ne pas pleurer.

Certes, il lui avait dit qu'il ne voulait pas d'enfants. Il s'était montré on ne peut plus honnête sur ce point. Et pourtant, en son for intérieur, elle avait espéré que, le moment venu, la force du désir prendrait le dessus et le submergerait.

Elle s'était trompée.

Elle inspira lentement pour ne pas faire de bruit.

La vérité... c'était qu'elle mourait d'envie d'avoir des enfants. Au moins un. Un bébé à tenir contre son cœur, à bercer tendrement. Elle saurait se satisfaire d'un seul.

Être marié et ne pas avoir d'enfants en cas d'impossibilité de l'un des époux était une chose. Avec James, elle s'était résignée. Elle était sa troisième épouse et il n'avait jamais eu d'héritier. La faute à une ancienne blessure d'équitation qui l'empêchait parfois d'aller jusqu'au bout du devoir conjugal.

Elle soupira. Avec Raphael, c'était différent. Elle voulait que leur mariage soit un vrai mariage et que son mari lui donne des enfants.

Hélas, pour l'instant, elle ne voyait pas comment faire de ce rêve une réalité.

Le lendemain matin, Iris se réveilla seule dans le lit – et dans la chambre.

Elle fronçait les sourcils lorsqu'on frappa à la porte. C'était une servante qui apportait de l'eau chaude. Après une toilette rapide, Iris s'habilla et ouvrit la porte. Les fidèles Ubertino et Valente montaient la garde.

— Bonjour, Votre Grâce, la salua Ubertino en s'inclinant.

Elle lui rendit son salut.

— Je descends prendre mon petit déjeuner.

— Nous allons vous escorter, déclara poliment Ubertino.

Il ouvrit le chemin, tandis que Valente fermait la marche.

Elle réprima un soupir. Raphael redoutait une agression bien avant la tentative d'assassinat de M. Dockery, elle comprenait donc la nécessité d'une protection rapprochée. Mais elle n'allait pas tarder à juger pesante la présence des deux Corses, devinait-elle.

Elle pensait trouver Raphael dans la petite salle à manger privée. À tort.

Elle prit donc son petit déjeuner seule : une collation froide composée de jambon, de fromage et de pain. Puis ses gardes l'accompagnèrent jusqu'à la voiture, qui attendait dans la cour. Iris s'attendait à ce qu'elle fût vide.

Elle ne se trompait pas.

Cependant, elle ne voyagerait pas seule.

Ubertino prit un air contrit.

— Je m’installerais avec vous, Votre Grâce.

— Bien sûr, répondit Iris, s’efforçant de rester aimable.

Après tout, ce n’était pas la faute d’Ubertino si son mari s’ingéniait à l’éviter.

Elle grimpa dans le véhicule avec un soupir exaspéré. Raphael comptait-il la bouder tout le reste de leur trajet ? Ils n’atteindraient pas Londres avant plus au moins vingt-quatre heures. Soit encore une journée entière de voyage, plus une nuit avant de reprendre la route le lendemain pour les derniers kilomètres. Bonté divine ! Son mari exigerait-il des chambres séparées ce soir ?

Cette perspective la rendait mélancolique. Elle avait beaucoup aimé son expérience de la nuit précédente – et Raphael aussi, lui semblait-il.

Alors, pourquoi préférerait-il ne pas voyager dans la voiture avec elle ?

Elle médita cette question entre deux bavardages avec Ubertino ou un peu de lecture – elle avait emprunté quelques livres à la bibliothèque de l’abbaye. Encore qu’elle ait les plus grandes difficultés à se concentrer sur ce qu’elle lisait.

Quand l’attelage s’arrêta pour la nuit, Iris pianotait nerveusement sur son genou – une manie que sa gouvernante avait tenté de lui faire passer en lui tapant sur les doigts avec une règle. Raphael avait même réussi à manger avec ses hommes à midi.

Ce fut donc un grand soulagement quand Ubertino l’escorta jusqu’à sa chambre et qu’elle y trouva son mari qui l’attendait.

Ce dernier se détourna de la cheminée.

— Merci, dit-il au Corse. Tu peux disposer.

— Tu comptes passer la nuit avec moi ? s’enquit Iris après le départ du garde.

— Bien sûr, répliqua Raphael, l’air de ne pas s’expliquer son ton quelque peu crispé.

Iris se retint de lever les yeux au ciel.

— La réponse était loin d’être évidente dans la mesure où tu ne m’as pas adressé la parole de la journée.

Il grimaça.

— Iris...

Il fut interrompu par des coups frappés à la porte. Deux servantes entrèrent avec le dîner, qu’elles disposèrent sur une table devant la cheminée avant de s’éclipser.

Raphael tira l’une des chaises.

Iris s’assit, et il prit place en face d’elle.

Il y avait sur le plateau du rôti de bœuf garni de pommes de terre, du pain, du fromage et de la compote de pommes à la cannelle. Une bouteille de vin accompagnait le tout et Raphael servit un verre à Iris.

Elle le remercia avant d’en boire une gorgée. Il était infect, mais pour l’heure, cela n’avait aucune importance.

— As-tu l’intention de vivre séparément de moi ? lâcha-t-elle à brûle-pourpoint.

Raphael, qui s’apprêtait à couper sa viande, suspendit son geste.

— Non, bien sûr que non.

Iris pinça les lèvres, puis prit une bouchée de viande – elle, au moins, était acceptable.

— Alors pourquoi m’as-tu évitée toute la journée ?

Il reposa ses couverts avec un soupir.



— Je n'ai pas envie de me disputer avec toi. Je me suis tenu à distance parce qu'en ta présence je ne sais pas résister à la tentation, ce que tu as pu constater hier soir.

La première réaction d'Iris fut de se sentir offensée. Elle s'en défendit et répliqua :

— J'aurais pourtant pensé que l'expérience avait été agréable.

— *Agréable ?* répéta-t-il.

Iris se sentit rougir.

— Spectaculaire, en fait, se reprit-elle. Et j'avoue que j'aimerais bien recommencer. Ou faire quelque chose d'autre.

Il se raidit. Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour objecter, elle s'empressa d'ajouter :

— Pas *cela*. Pas... quelque chose qui aboutirait à un enfant.

Il la dévisagea.

— Et tu serais satisfaite ?

— Pas entièrement, bien sûr. Je pense que j'aurai toujours envie d'avoir un enfant, mais puisque tu y es si violemment opposé...

Elle ferma les yeux. Cette conversation était si intime !

— J'aimerais que notre mariage soit un vrai mariage, murmura-t-elle en rouvrant les yeux. Je veux être auprès de toi de quelque manière que tu le souhaites, Raphael. Et revivre le plaisir de la nuit dernière.

Elle soutint son regard, malgré ses joues en feu.

L'expression de Raphael se radoucit.

— J'ai peur que tu ne mérites bien davantage.

— Non. Nous ne nous sommes peut-être pas mariés de manière conventionnelle – je n'ai pas vraiment choisi de me marier –, mais à présent, je te choisis, *toi*.

Il esquissa un demi-sourire.

— Alors, je serai content de partager ton lit cette nuit.

Iris haussa les sourcils.

— *Content ?*

Le sourire de son mari s'élargit.

— Honoré. Charmé. Excité. Cela répond-il à tes attentes ?

Il porta son verre à ses lèvres et but une gorgée de vin sans la lâcher des yeux.

Un frisson d'excitation parcourut Iris. Il était si séduisant quand il consentait à laisser fondre la glace dans son regard. Et qu'il s'autorisait à sourire. Elle se demanda tout à coup à quoi il ressemblerait s'il riait un jour aux éclats.

Mais il attendait sa réponse.

— Oui, dit-elle. Mes attentes sont comblées.

— Parfait.

Il reposa son verre de vin.

— En attendant, savourons notre dîner. Le vin est exécrable, mais la nourriture honnête.

Iris lui sourit.

— Il fait très chaud en Corse, n'est-ce pas ?

— Certainement plus chaud qu'en Angleterre.

— Y fabrique-t-on du vin ?

— Oui. Et le vin corse est excellent, car les vignerons ont appris à la fois des Italiens et des Français. Mes terres comportent du reste quelques arpents de vigne. Les vendanges sont modestes, mais elles suffisent à notre consommation.

— Vraiment ? s'exclama Iris, fascinée à l'idée qu'il puisse disposer d'un vin élaboré sur sa propriété. J'aimerais beaucoup y goûter.

— Rien ne me ferait davantage plaisir que de te le faire découvrir. Nous pourrions emporter du pain, du fromage et du vin et pique-niquer sous les châtaigniers.

— Tu parles sérieusement ?

— Bien sûr. J'adorerais aussi te montrer la vue sur la baie.

— Je parie que c'est magnifique, murmura-t-elle.

Raphael leva les yeux de son assiette.

— Iris...

Iris aimait sa voix un peu rauque. Elle se leva et contourna la table pour le rejoindre. Il recula sa chaise pour se lever à son tour, mais elle l'arrêta d'une main posée sur l'épaule. Puis elle s'assit sur ses genoux.

— Si tu m'embrassais ? suggéra-t-elle.

Une flamme s'alluma dans son regard et il frôla sa bouche de la sienne. Légèrement. Comme un prélude tentateur.

Iris entrouvrit la bouche. Il lui mordilla la lèvre inférieure, puis plongea dans sa bouche. Elle noua les bras autour de son cou tandis que leurs langues se mêlaient.

Il l'avait enlacée et lui caressait le dos. Elle sentait son excitation monter, mais elle en voulait déjà plus.

S'arrachant à ses lèvres, elle saisit les revers de sa veste.

— Enlève cela.

— Allons au lit, répliqua-t-il.

Elle se releva et recula vers le lit, toutefois, au lieu de s'y allonger, elle entreprit de dégrafer son corsage.

Raphael se leva à son tour. Les yeux au fond des siens, il ôta sa veste.

Iris posa sa blouse sur une chaise, puis s'attaqua à sa jupe tandis qu'il se débarrassait de son gilet.

Il attendit qu'elle ait retiré sa jupe pour dénouer sa cravate.

Elle délaça son corset. Raphael déboutonnait maintenant sa chemise. Celle-ci glissa de ses épaules alors que le corset d'Iris tombait à terre.

La jeune femme contempla son torse parfait. Sa plaie cicatrisait rapidement, nota-t-elle vaguement. Bientôt, elle pourrait lui retirer ses points de suture.

Mais il lui resterait une cicatrice.

Elle se pencha pour retirer ses escarpins.

Du coin de l'œil, elle le vit s'asseoir pour ôter ses bottes.

Il s'interrompit pour admirer les jambes d'Iris quand elle releva sa camisole afin de dénouer ses jarretières.

Elle fit glisser un bas jusqu'à son talon. Il se releva, pieds nus, pour déboutonner son pantalon.

Le deuxième bas connut le même sort cependant que son pantalon tombait à ses pieds.

Il ne portait plus que son caleçon, qui était tendu sur sa virilité.

Le souffle d'Iris s'accéléra. Elle avait très chaud tout à coup.

Elle retira sa camisole et se tint nue devant lui.

Il enleva son caleçon et elle vit le dauphin tatoué sur sa hanche gauche. Il marcha vers elle, son sexe se balançant à chacun de ses pas. Il était déjà à demi érigé.

Et Iris savait ce dont elle avait envie.

— Allonge-toi, lui ordonna-t-elle d'une voix qu'elle ne se connaissait pas.

Plus sourde, plus languide, plus suave.

Raphael inclina la tête de côté et, l'espace d'un instant, elle crut qu'il n'obéirait pas. Avec sa cicatrice et ses cheveux d'un noir de jais, il évoquait quelque dieu des ténèbres. Il était grand et mince, et ses muscles saillaient sur ses bras et ses cuisses. Une formidable créature dotée de pouvoirs extraordinaires. Une telle créature obéissait-elle à de simples mortels ?

Il s'exécuta pourtant, grimpa sur le lit et s'allongea au centre en prenant ses aises tel un sultan ottoman.

Iris s'approcha du lit. Elle se débarrassa des épingles qui retenaient son chignon, les laissant tomber une à une dans une coupelle en porcelaine posée sur la table de chevet. Le petit bruit métallique qu'elles émettaient résonnait dans le silence de la chambre.

Le regard de Raphael s'attarda sur ses seins avant de glisser jusqu'au triangle blond au creux de ses cuisses.

Ses cheveux libérés cascadant sur ses épaules, Iris y passa les mains pour leur donner du volume. Puis elle rejoignit son mari sur le lit.

Elle s'installa entre ses jambes pour examiner de plus près ce qui faisait de lui un homme.

Son pénis tressaillit sous son regard et elle ne put retenir un sourire. Katherine lui avait décrit toutes sortes de sexes masculins. Des fins et des épais. Des qui penchaient vers la droite ou vers la gauche. Cependant, bien qu'elle ne possédât pas une telle expérience, Iris était convaincue que Raphael possédait le plus beau. Pour l'instant, il reposait en biais sur cette ligne qui séparait les hanches de l'abdomen – du moins chez les hommes minces.

À côté, le dauphin tatoué n'était pas plus gros que son pouce. Elle en suivit le contour de l'index, puis elle se concentra sur ce qui l'intéressait davantage.

Son sexe.

Une goutte translucide avait perlé à son extrémité.

Iris la toucha du doigt. Raphael sursauta.

Elle leva les yeux.

Il la fixait, ses lèvres serrées ne formant plus qu'une ligne – sauf là où la cicatrice lui retroussait légèrement la commissure. Il donnait l'impression d'avoir du mal à se contrôler.

La jeune femme sourit, s'inclina et lécha furtivement l'extrémité de sa virilité.

Raphael prit une brève inspiration.

— Qu'aimes-tu ? demanda Iris.

— Tout, répondit-il d'une voix altérée. Tout ce dont tu as envie.

Elle fronça les sourcils.

— Mais *toi*, que préfères-tu ?

Il ferma les yeux.

— Enroule...

Il s'éclaircit la voix, avant de reprendre :

— Enroule la main autour de mon sexe.

— Comme cela ?

Dieu qu'il était dur ! Iris n'en revenait pas. Pourtant, sa peau était si douce au toucher, et chaude...

— Maintenant, tire vers le haut, dit-il.

Iris s'inquiéta.

— Cela ne risque pas de te faire mal ?

Il sourit presque.

— Non.

— Et ma bouche ? demanda-t-elle, baissant les yeux sur son pénis qui palpitait dans sa main. Elle l'entendit soupirer.

— Tu peux le lécher si tu veux. Mais tu n'es pas obligée. C'est le genre de gâteries auxquelles se livrent les courtisanes. Ce n'est pas jugé digne d'une lady.

Voilà qui ne pouvait que l'encourager. Et même la stimuler.

— Vraiment ? dit-elle avant de s'incliner de nouveau.

Elle le prit en bouche, et s'appliqua à le lécher non pas du bout de la langue mais du plat, consciencieusement.

Le goût était... en fait, cela avait surtout un goût de peau. Avec, en prime, un petit parfum musqué très masculin, qui lui montait délicieusement à la tête.

Une réaction qui n'était probablement pas davantage digne d'une lady.

S'enhardissant, elle fit courir sa langue sur toute la longueur de son sexe.

Une fois de plus, il sursauta.

Iris leva la tête ; il avait posé un bras en travers de ses yeux.

— Bon sang, Iris, marmonna-t-il. Tu me tues...

Elle gloussa.

Il la regarda par-dessous son bras et gémit.

— Pourrais-tu... ?

— Mmm ?

— Faire aller et venir ta main de haut en bas. S'il te plaît. Et continuer de sucer.

Elle fit ce qu'il lui demandait, et il ne tarda pas à donner des petits coups de reins afin que son sexe entre et sorte de sa bouche.

Puis soudain, il lui agrippa les cheveux et tira, comme pour la repousser.

Elle tint bon. Elle s'enivrait de ce pouvoir qu'elle se découvrait et se mit à le sucer plus avidement encore tout en faisant courir sa main sur son sexe qu'elle étreignait.

Il gémit bruyamment, comme s'il souffrait, puis ses hanches se convulsèrent. Un liquide chaud et un peu amer jaillit dans la bouche d'Iris.

Sa semence.

Elle l'avalait sans réfléchir et grimaça. Mais puisque c'était fait, il n'y avait plus lieu de regretter. Alors elle le caressa doucement. L'extrémité de son sexe était sombre, et il était encore dur.

— Viens ici, dit Raphael d'une voix rocailleuse.

Il la regardait entre ses paupières mi-closes et elle éprouva une émotion bizarre, qui n'avait rien de charnel. C'était plutôt un élan d'affection.

Ou peut-être même davantage.

Elle descendit du lit et se dirigea vers la table, s'efforçant d'apparaître gracieuse et de ne pas se soucier du fait qu'elle était nue. Elle but une gorgée de vin pour faire passer l'amertume qui s'attardait dans sa bouche.

Elle se retourna, le verre à la main. Raphael ne l'avait pas quittée des yeux.

Il tendit la main.

Elle reposa son verre et le rejoignit. S'allongeant près de lui, elle posa la tête sur son épaule – celle qui était intacte.

Raphael lui souleva le menton et l'embrassa à pleine bouche.

— Tu vas m'enfourcher, murmura-t-il contre ses lèvres, avant de se redresser pour s'adosser à la tête de lit.

Il attira Iris sur ses cuisses et couvrit sa gorge de baisers. Puis, refermant la main sur un sein, il se pencha et en aspira la pointe entre ses lèvres.

Dieu que c'était bon !

Raphael s'intéressa à son autre sein, qu'il suçait avec ardeur.

Il l'avait empoignée par les hanches et la serrait doucement. Puis il la souleva, le temps de replier une jambe, et la guida jusqu'à ce qu'elle se retrouve à califourchon sur son genou.

— Frotte-toi sur mon genou, murmura-t-il.

Iris lui agrippa la cuisse et lui obéit.

— Tu aimes cela ?

— Oui, souffla-t-elle, et, s'humectant les lèvres : Oui, j'aime cela.

— Cela se voit sur ton visage. Et tu es toute moite, ajouta-t-il en baissant les yeux sur son entrejambe. Je le sens. Tu es au bord de jouir ?

— Je... je ne sais pas.

— Tu t'es déjà donné du plaisir toute seule ?

Iris arrondit les yeux. Jamais elle... Parler de ces choses à voix haute !

Mais elle lut dans le regard de Raphael qu'il savait.

— Montre-moi, lui ordonna-t-il. Montre-moi comment tu t'y prends.

Elle avala sa salive, puis introduisit son majeur là où elle était toute chaude et humide.

Oh ! Faire cela devant lui, sous ses yeux, parce qu'il le lui avait ordonné, était à la fois très embarrassant et terriblement excitant. Très vite, elle sentit monter la jouissance.

Elle ouvrit la bouche pour crier tandis que ses cuisses se contractaient et qu'une coulée de lave chaude déferlait dans ses veines.

Raphael l'attira à lui et l'embrassa.

— Tu es belle, chuchota-t-il. Si belle.

Il attrapa la courtépoinle, la remonta sur eux, puis s'allongea, gardant Iris serrée dans ses bras.

Le feu crépitait dans la cheminée et les chandelles grésillaient doucement. Avant de sombrer dans le sommeil, elle songea que ses sentiments pour cet étrange et ténébreux mari allaient peut-être au-delà de la simple affection.

# 11

*Le Roi de Pierre se retira dans sa tour. Quand il en ressortit, il portait une curieuse armure. Elle était entièrement noire et semblait avoir été taillée dans une pierre très fine. Elle formait sur son corps comme un assemblage de plaques aux bords irréguliers, qui ne reflétaient pas la lumière et cliquetaient à la manière d'os séchés à chacun de ses mouvements.*

*« Tu peux rester dans ma tour pendant mon absence », dit-il à Ann. Puis il prit la direction du nord...*

Le lendemain soir, Raphael jeta un coup d'œil par la vitre de sa portière alors qu'ils atteignaient les faubourgs de la capitale.

Puis il coula un regard à Iris. Son profil, éclairé à intervalles irréguliers par les lanternes des boutiques, paraissait encore plus délicat. Quoique silencieuse, elle avait paru apprécier leur dernière journée de voyage et avait consacré un certain temps à lire Polybe.

Il avait encore du mal à croire que la lady assise face à lui, si digne et presque guindée, était la même que celle qui avait pris son sexe dans sa bouche la veille.

À son réveil, ce matin, tandis qu'elle dormait encore, ses jambes mêlées aux siennes, il avait passé de longues minutes à la contempler, émerveillé. Elle était belle et déterminée, mais il n'aurait jamais imaginé que l'épouser déboucherait sur une telle intimité. Certes, il avait désiré sa lumière, car il ne supportait plus de vivre dans ces ténèbres qui l'entouraient depuis si longtemps. Cependant, s'il n'avait d'abord vu en elle qu'une compagne et rien de plus, il s'était leurré. Il avait à la fois ignoré le charme puissant que cette femme exerçait sur lui, et ses propres désirs sauvages.

Cette dernière pensée le mettait mal à l'aise.

Ne risquait-il pas de l'avoir effrayée ? Leurs étreintes de ces dernières nuits n'avaient-elles pas été un peu trop... charnelles ? Trop crues pour elle ?

Il grimaça et détourna les yeux. En vérité, il n'avait pas beaucoup d'expérience avec les dames de la bonne société. Son visage l'en avait empêché.

De même que son passé.

Quand les exigences de son corps devenaient trop pressantes, il achetait son plaisir.

S'il avait choqué Iris, peut-être n'était-ce pas plus mal, après tout. Elle ne chercherait plus autant à le provoquer, ce qui lui permettrait de résister plus facilement.

Sauf qu'à l'instant où il disait cela, il se rapprochait imperceptiblement de la jeune femme, comme si son corps, après avoir goûté à ses charmes, non seulement connaissait la faim, mais ne pouvait être rassasié que par elle.

Il ferma les paupières.

Il avait pratiqué l'abstinence par le passé et il était tout à fait capable de recommencer. Céder au désir que lui inspirait Iris était dangereux. Non seulement parce qu'elle mettait en danger ses résolutions à propos de sa lignée, mais parce qu'elle risquait aussi de compromettre sa mission.

C'était à croire qu'elle l'avait ensorcelé, tels ces héros de contes de fées endormis pour des siècles par des créatures éthérées. Il risquait d'oublier le monde réel.

Il ne pouvait pas se le permettre. Il venait à Londres pour s'informer des fréquentations de Dockery, et découvrir laquelle de ses relations lui avait ordonné de l'assassiner.

Afin de démasquer le Dionysos. Et de l'anéantir.

— Nous arrivons à Londres, murmura Iris, le tirant de ses pensées.

— Oui.

— Je vais devoir contacter Kyle et mon frère le plus tôt possible.

Si Raphael aurait voulu la garder pour lui seul, il savait qu'elle avait raison.

— Naturellement, mais je te suggère d'attendre demain matin. Il est tard.

Elle ne parut pas convaincue par l'argument.

— À l'heure qu'il est, Henry a dû être averti par Hugh que j'avais été enlevée. Je ne serais pas surprise que tout Londres soit au courant. Je pense qu'il serait préférable que je les rassure au plus vite.

Un instant, Raphael regretta qu'ils n'aient pas pu rester à l'abbaye. Ce qui était stupide. Il ne pouvait pas tenir Iris éternellement à l'écart du monde.

— Dans ce cas écris-leur ce soir, et je t'accompagnerai chez ton frère demain.

— Et que vais-je leur dire ? Je crains que la vérité ne déplaie à Henry. Si la nouvelle se répand que j'ai assisté à une orgie, ma réputation en souffrira, nouvelle duchesse ou pas.

Raphael ne pouvait qu'être d'accord. De même, ce ne serait pas une bonne chose que la haute société apprenne qu'il traquait les Seigneurs du Chaos. Il perdrait toute chance de les infiltrer.

— En effet, reconnut-il. Quelle histoire suggères-tu de leur raconter ?

— Nous ne pourrions pas passer mon enlèvement sous silence. Trop de gens doivent déjà être au courant.

Raphael acquiesça.

— Peut-être pourrait-on dire que tu m'as sauvée ? Non pas des griffes des Seigneurs du Chaos, mais de celles d'une bande de gredins qui voulaient me dépouiller. Tu m'as secourue et conduite à l'abbaye. Puis tu t'es rendu compte que ma réputation serait en loques et tu m'as proposé de m'épouser.

— Que c'est chevaleresque de ma part, ironisa-t-il.

Iris esquissa un sourire.

— Ma foi, c'est plus ou moins ce que tu as fait. Tu as insisté pour m'épouser afin de me protéger. Alors, oui, c'était chevaleresque de ta part.

Raphael préféra ne pas lui rendre son sourire. Il ne voulait pas qu'elle commence à nourrir des rêves romantiques à son sujet. Il n'était pas un héros de conte de fées, loin de là.

L'attelage s'engageait déjà sur la petite place où se dressait l'hôtel particulier de sa famille.

— Nous sommes arrivés, annonça-t-il.

Chartres House occupait tout le côté nord de la place. C'était une grande bâtisse de pierre grise destinée à impressionner. Raphael y avait très peu vécu enfant, c'est pourquoi il n'y avait pas les mêmes souvenirs qu'à Dyemore Abbey. Dieu merci.

L'attelage s'immobilisa.

— C'est là ? s'enquit Iris.

— Oui. Je vais t'accompagner à l'intérieur, toutefois je vais devoir ressortir.

Elle fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

Raphael contint son impatience.

— J'ai des affaires à régler.

— Tu ne vas quand même pas enquêter ce soir ? Raphael...

La portière s'ouvrit sur Ubertino. Raphael l'aurait presque remercié de cette interruption.

Il sauta à bas de la voiture, puis aida Iris à descendre.

— Bienvenue à Chartres House.

La jeune femme balaya la bâtisse du regard.

— C'est... très grand.

— Mon grand-père ne croyait pas à la parcimonie.

Il garda la main d'Iris dans la sienne pour gravir le perron.

Un homme à l'allure très digne, en livrée noir et argent et perruque impeccable, les attendait.

— Ravi de vous revoir à Chartres House, Votre Grâce.

— Merci, répondit Raphael. C'est mon majordome, Murdock, précisa-t-il à Iris.

Et à Murdock, il annonça :

— Murdock, voici ma duchesse. Votre nouvelle maîtresse.

C'est à peine si le majordome cilla.

— Votre Grâce, dit-il en s'inclinant profondément devant Iris.

Quand il se redressa, celle-ci lui souriait avec chaleur.

— Enchantée de vous connaître, Murdock.

Les joues du majordome rosirent. Raphael se fit la réflexion que son épouse serait capable de charmer un ours.

Il se racla la gorge.

— Donna Pieri est-elle là ? s'enquit-il.

Murdock reporta son attention sur lui.

— Milady est dans le salon du Styx, Votre Grâce.

— Bien.

Raphael sentit le regard d'Iris sur lui tandis qu'ils se dirigeaient vers le majestueux escalier. Les marches et la balustrade étaient en marbre rouge. Les murs étaient couverts des portraits d'ancêtres qui avaient une fâcheuse tendance à ne pas sourire et arboraient des costumes d'apparat un peu trop chargés.

Au premier, l'escalier débouchait sur une galerie desservant tout l'étage. Raphael s'approcha d'une grande double porte peinte en gris pâle et l'ouvrit.

Le salon était occupé par une femme toute menue, dont les cheveux noirs étaient striés de mèches blanches sous le petit bonnet de dentelle. Elle était assise dans un fauteuil tendu de brocart doré. Le dos droit, des lunettes cerclées posées sur le nez, elle travaillait à une broderie.

Le cœur de Raphael se réchauffa à sa vue.

La vieille dame tourna la tête à leur entrée, arqua un sourcil, et dit, avec à peine une pointe d'accent italien :

— Ah, mon neveu ! Je suis bien aise de te revoir vivant.

Iris tressaillit. Elle ignorait que Raphael avait encore de la famille. Et voilà qu'elle se retrouvait devant sa tante, dont l'accueil ne manquait pas d'être alarmant. Elle semblait presque



étonnée que son neveu soit vivant.

Iris regarda son mari, mais il affichait sa réserve glaciale habituelle. *Bon sang*. Qu'avait-il prévu de faire à la cérémonie des Seigneurs du Chaos avant de décider de lui sauver la vie ? Avait-il projeté quelque action d'éclat qui aurait pu lui coûter la vie ?

Sachant que la réponse devrait attendre, elle parcourut la pièce du regard.

Le salon était vaste, décoré dans des nuances vieil or. Les murs blancs étaient ornés de pilastres de marbre noir couronnés de chapiteaux corinthiens dorés. Les fauteuils disséminés ici et là étaient tendus de brocart doré et la cheminée, habillée de marbre noir.

Le plafond était peint. Toutefois, au lieu de figurer les dieux et les chérubins habituels, la fresque représentait le Styx – le fleuve des Enfers – et un Charon tout en muscles transportait les nouveaux morts auprès d'Hadès.

Réprimant un frisson, Iris reporta son attention sur Raphael. Il s'était penché pour embrasser sa tante sur la joue – une marque d'affection surprenante de la part d'un homme qui manifestait si rarement ses émotions.

Il se redressa.

— Inutile d'en faire un drame, Zia. Bien sûr, que je suis vivant.

Sa tante lui adressa un regard sévère.

— Je me demandais vraiment si tu reviendrais de ton expédition. Si s'inquiéter, c'est faire un drame, eh bien, tant pis.

Raphael fronça les sourcils.

— Zia.

— Bon, ne parlons pas de ton obsession pour cette secte pour l'instant. Dis-moi plutôt qui est cette dame.

— C'est ma femme.

Et, se tournant vers Iris :

— Ma chère, permets-moi de te présenter Donna Paulina Pieri, la sœur aînée de ma défunte mère. Ma tante, voici mon épouse, Iris.

La vieille dame se leva. Iris vit alors son visage de face. La lèvre supérieure de Donna Pieri était déformée par un bec-de-lièvre.

Iris veilla à ce que son sourire ne s'altère pas.

— *Donna*, je suis ravie de vous rencontrer.

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Donna Pieri avec son charmant petit accent.

Debout, elle arrivait à peine à la hauteur du menton d'Iris.

— Je suis surprise, je l'avoue, dit-elle. Je n'aurais jamais imaginé voir Raphael marié. Et certes pas aussi soudainement.

La tante et le neveu échangèrent un regard qu'Iris ne sut déchiffrer. Ces deux-là étaient visiblement capables de communiquer sans parler.

Raphael s'inclina.

— Je vous demande pardon, mais il me faut déjà repartir. Je dois voir un... vieil ami.

Iris étrécit les yeux. De toute évidence, il allait enquêter sur les Seigneurs du Chaos. Elle croyait pourtant que la question avait été réglée avant qu'ils descendent de voiture, lorsqu'elle avait exprimé son désarroi.

Elle aurait pourtant dû se douter qu'il n'en était rien. Raphael était littéralement obsédé par la confrérie. Et rien ne l'empêcherait de mettre sa vengeance à exécution.

— Vraiment, Raphael ? répliqua Donna Pieri sans dissimuler son agacement. Tu viens à peine d'arriver. Tu n'as même pas pris le temps d'ôter ton manteau. Ta pauvre épouse doit te

prendre pour un sauvage. Reste au moins pour dîner.

— Je suis désolé, mes affaires ne peuvent pas attendre.

C'est à peine s'il osait regarder Iris, ce qui confirma ses soupçons. Ses prétendues affaires avaient bel et bien un rapport avec les Seigneurs du Chaos.

— Je vous rejoindrai si je ne rentre pas trop tard, ajouta-t-il. Sinon, nous nous verrons demain matin. Bonsoir, mesdames.

Sur ce, il tourna les talons.

Iris dut lutter pour garder le sourire.

— Tst-tst, fit Donna Pieri en secouant la tête.

Elle rangea son nécessaire de broderie dans un coffret incrusté de nacre. Puis elle ôta ses lunettes, qu'elle attacha à une petite chaîne suspendue à sa ceinture.

— Mon neveu a de très mauvaises manières. Mais c'est en partie ma faute, je suppose. Après tout, c'est moi qui l'ai élevé à la mort de sa mère. Le pauvre garçon n'avait que dix ans.

— J'ignorais que sa mère était morte si jeune, avoua Iris.

— Malheureusement, si. Ma sœur était de santé délicate. Venez donc. Vous devez être fatiguée et affamée. Nous allons dîner et vous me raconterez comment vous avez rencontré mon neveu et comment vous en êtes venue à l'épouser en si peu de temps. Désirez-vous qu'on vous montre d'abord votre chambre afin que vous fassiez un brin de toilette ?

— Volontiers, milady, acquiesça Iris avec gratitude.

Sa tenue était froissée et elle se sentait sale.

Donna Pieri s'empara d'une clochette posée sur la table, près de son fauteuil, et l'agita.

Presque aussitôt, une domestique entra.

— Milady ?

— Bessy, soyez gentille, escortez Sa Grâce dans la chambre ducale. J'espère que cela ne vous dérange pas ? ajouta Donna Pieri à l'adresse d'Iris. Si vous voulez, je peux faire aérer la chambre de la duchesse pendant le dîner.

— Merci, mais je préfère la chambre ducale, assura Iris avec un sourire.

Et elle suivit Bessy.

Les deux femmes gagnèrent le deuxième étage et empruntèrent un long couloir orné de miroirs et d'autres portraits avant de s'arrêter devant une double porte.

La domestique ouvrit un battant et s'inclina.

— La chambre de Sa Grâce, Votre Grâce.

Iris pénétra à l'intérieur et la balaya d'un regard empli de curiosité. La chambre était grande et pourvue de hautes fenêtres qui devaient donner sur un jardin, mais qui, pour l'heure, disparaissaient derrière des tentures vieil or. Le lit à baldaquin, habillé d'un épais velours noir, occupait le centre de la pièce. Les murs étaient lambrissés de boiseries sombres, de même que l'imposante cheminée. Plusieurs fauteuils, tendus de velours rouge, étaient disposés face à la cheminée. Un magnifique guéridon à dessus de marbre trônait sous une fenêtre.

Toutefois, ce qui frappa la jeune femme, ce fut le grand portrait du père de Raphael. Vêtu de bleu pâle, il indiquait de la main l'arrière-plan où se profilaient des ruines semblables à celles de la cathédrale voisines de Dyemore Abbeye.

Iris frissonna et se détourna.

Près du lit était accroché un petit dessin encadré.

Elle s'approcha pour l'examiner, pensant qu'il s'agissait d'un dessin de Raphael. En fait, c'était une esquisse à la sanguine représentant un visage féminin de profil. De toute évidence,

c'était là un croquis préparatoire pour un portrait à l'huile. Et c'était manifestement l'œuvre d'un artiste accompli.

Elle réalisa subitement que cette demeure était désormais la sienne, qu'elle en était la maîtresse.

Toute cette grandeur ne lui était pas encore familière.

— Vous trouverez de l'eau fraîche sur la table de toilette, Votre Grâce, l'informa Bessy dans son dos.

Iris se retourna.

— Je peux vous servir de femme de chambre si vous le souhaitez, proposa la domestique.

Iris lui sourit.

— Merci. J'apprécierais beaucoup.

Elle avait déjà une femme de chambre, bien sûr, mais Parks ne s'habillait pas avec autant d'élégance que Bessy.

Iris se débarrassa de la cape qu'elle avait trouvée dans la malle ayant appartenu à la mère de Raphael. Avec beaucoup de tact, Bessy ne cilla même pas devant l'état des vêtements de la nouvelle duchesse. Elle l'aida à se laver le visage, puis lui démêla les cheveux, qu'elle rassembla en un chignon souple.

— Pourrais-je avoir de quoi écrire ? demanda alors Iris.

— Certainement, Votre Grâce.

Bessy lui montra le petit bureau en marqueterie qui contenait le nécessaire à correspondance : papier, plumes, encre et sable à sécher.

Iris la remercia, puis :

— Si vous pouviez attendre une minute, je vous donnerai deux lettres que vous chargerez un valet de porter à leurs destinataires.

— Oui, Votre Grâce.

Iris s'installa au bureau et réfléchit quelques secondes avant d'écrire à Hugh, puis à Henry deux missives brèves, identiques, dans lesquelles elle racontait son mariage avec Dyemore. Son récit différait de la vérité sur plusieurs points, mais cela suffirait pour le moment. De toute façon, aucun de ses deux correspondants ne serait satisfait tant qu'elle n'aurait pas expliqué de vive voix ce qui lui était arrivé ces quinze derniers jours.

Ses lettres terminées, elle les plia, les cacheta, et les remit à Bessy.

— Puis-je vous accompagner à la petite salle à manger avant de confier ces lettres à un valet, milady ?

— S'il vous plaît.

La salle à manger en question se trouvait à l'étage en dessous et n'avait rien de petit, ce qui faisait s'interroger sur les dimensions de la « grande » salle à manger, celle destinée aux réceptions. Donna Pieri était installée à l'un des hauts bouts de l'imposante table de bois sombre, le dos à la cheminée.

— Venez vous asseoir à côté de moi, suggéra-t-elle à Iris. Nous pourrions discuter plus à notre aise.

Un valet tira une chaise, à la droite de Donna Pieri, où un couvert était déjà dressé.

Dès que la jeune femme eut pris place, un autre valet apparut à sa gauche avec une soupière.

Iris se servit et remercia le domestique d'un signe de tête.

— Passons aux choses sérieuses, dit Donna Pieri. Comment avez-vous rencontré mon neveu ?

Iris avala une cuillerée de soupe, avant de se lancer dans l'histoire concoctée avec Raphael un peu plus tôt dans la voiture :

— C'est assez romanesque, à vrai dire. Je revenais du mariage du duc de Kyle quand ma voiture a été attaquée par des brigands.

— Mon Dieu ! s'exclama Donna Pieri, horrifiée.

Iris se sentait terriblement coupable de mentir à la vieille dame. Mais la vérité n'était guère racontable.

Iris prit une inspiration tandis que certains souvenirs de son véritable enlèvement lui revenaient en mémoire : les cris des domestiques, les détonations, la peur, et un terrible sentiment d'impuissance.

— Ils m'ont mis une cagoule sur la tête, l'un d'eux m'a juchée sur son cheval et ils se sont enfuis au galop. J'étais bien sûr terrifiée. Je ne saurais dire combien de temps a duré cette chevauchée, jusqu'à... jusqu'à ce que la voiture de Raphael croise notre chemin.

Elle but une gorgée de vin pour calmer sa nervosité.

— Ses hommes et lui se sont battus avec les brigands et ont eu le dessus. J'étais cependant très ébranlée. Comme Dyemore Abbey n'était pas loin, Raphael m'a gentiment offert de m'héberger. Vous devinez la suite, j'imagine. Après avoir séjourné quelques jours chez lui, le temps de me remettre de mes émotions, Raphael a jugé préférable de décourager d'éventuels ragots. Il a alors envoyé chercher le vicaire et nous nous sommes mariés.

Iris baissa les yeux sur son assiette et se mordit la lèvre. Elle n'avait jamais su mentir, mais ne pouvait pas se résoudre à considérer cela comme un défaut.

— Comme c'est romantique, murmura Donna Pieri.

Iris commit l'erreur de lever les yeux.

La vieille dame l'observait avec attention.

Iris avala sa salive. Elle ne savait quoi répondre.

— Et donc, mon neveu s'est inquiété des convenances ? reprit Donna Pieri avant de boire une gorgée de vin.

Iris grimaça. Raphael n'était pas le genre d'homme à se soucier des convenances, semblait-il.

— Oui.

— Hmm.

Iris fut sauvée par le retour des valets. Le premier débarrassa les assiettes, tandis que l'autre déposait un plat de poisson sur la table.

Donna Pieri se choisit un filet. Iris en profita pour déclarer :

— Raphael m'a dit qu'il avait grandi en Corse.

Donna Pieri ne la regardait pas et Iris crut qu'elle ne mordrait pas à l'hameçon. Puis elle esquissa un sourire, comme si cette tentative pour changer de sujet l'amusait.

— Pas exactement grandi dans la mesure où il n'est venu vivre en Corse qu'à l'âge de douze ans. Avant, nous habitions en Angleterre, à Dyemore Abbeye.

Le père de Raphael avait envoyé son héritier à l'étranger à *douze ans* ? Étrange. La plupart des aristocrates voulaient avoir leur mot à dire sur l'éducation de leur fils aîné.

— Pourquoi... ? commença Iris.

La vieille dame la gratifia d'un regard impérieux et continua :

— La Corse est une île magnifique. Un véritable paradis. L'Angleterre est si froide et sinistre. Mais quand Raphael a annoncé son intention de revenir, j'ai compris que mon devoir était de le suivre. Je ne pense pas que nous resterons ici encore longtemps. Mon neveu est tellement obsédé par son désir de vengeance. Ce n'est pas sain.

— Vengeance ? répéta Iris en reposant ses couverts. Raphael aurait des projets de vengeance ?

— Tsst ! fit Donna Pieri avec sévérité. Ne me faites pas croire que vous n'êtes pas au courant de cette histoire de Seigneurs du Chaos.

Iris ne pouvait pas la contredire.

— Quand nous avons appris la mort de Leonard, j'ai dit à Raphael qu'il devait rentrer pour réclamer son héritage. Il y avait droit. À notre arrivée, cependant, nous avons découvert que la secte utilisait encore les ruines de la cathédrale pour y tenir ses « festivités ». Il a alors compris qu'elle existait toujours.

— Il croyait qu'elle avait été démantelée ?

Donna Pieri but une gorgée de vin avant de répondre :

— Oui. Mais comme ce n'était pas le cas, il s'est mis en tête de la détruire. C'est sa croisade. Pour ma part, je pense qu'il a tort. Il a déjà assez souffert à cause des Seigneurs du Chaos. Et de ce monstre qu'était son père. Il ferait mieux d'oublier tout cela et de retourner en Corse avec moi.

Iris était sceptique. Donna Pieri devait savoir que c'était peu probable. Raphael s'était fixé un objectif et il était déterminé à l'atteindre.

Elle décida de changer à nouveau de sujet.

— Vous viviez avec lui en Corse ?

— Oui, bien sûr. Je suis sa parente la plus proche. En Corse, la mer est turquoise, pas grise comme ici. Il y a des montagnes, des plages et des ciels bénis par le soleil. Quand il était plus jeune, Raphael aimait chevaucher à cru, comme un sauvage. Il disparaissait dans les collines pendant des jours et je désespérais qu'il consente à devenir l'aristocrate auquel le destinait sa naissance. Il était tellement en colère.

La vieille dame avait baissé la voix, comme si elle se parlait à elle-même – ou à ses souvenirs.

Iris médita ces révélations. Pourquoi Raphael était-il en colère, alors qu'il n'était qu'adolescent ? Elle eut soudain peur de ne pas vouloir connaître la réponse.

— Vous m'avez dit que vous étiez sa plus proche parente ? risqua-t-elle.

Donna Pieri se redressa fièrement.

— Je suis fille de comte. Mon père possédait des terres à Gênes. J'ai hérité mes propriétés corses de ma mère. Ma sœur, Maria Anna, avait, elle aussi, hérité d'un grand domaine en Corse. Elle n'avait pas besoin d'épouser le père de Raphael. En tout cas, pas pour l'argent. Elle aurait très bien pu s'installer en Corse avec moi et ne plus en bouger. Nous aurions été très heureuses.

La vieille dame secoua la tête d'un air désabusé et reprit son verre.

— Comment votre sœur a-t-elle rencontré le duc de Dyemore ? voulut savoir Iris.

Gênes lui paraissait bien loin pour qu'un aristocrate anglais aille s'y chercher une épouse.

— Il visitait le Continent. Leonard a courtoisé ma pauvre sœur, qui s'est laissé charmer par son élégance et ses bonnes manières. Ma famille ignorait tout de lui. De sa réputation. Et personne ne s'est demandé pourquoi il n'avait pas souhaité se marier avec une Anglaise. Elle n'aurait pas dû l'épouser. C'était vraiment un monstre.

Iris était frappée par la haine et le chagrin qui perçaient dans la voix de Donna Pieri.

Elle se remémora le portrait de l'ancien duc accroché dans la chambre. Et le carnet de dessins rempli d'enfants nus.

Plus précisément le dernier dessin. Celui dont le modèle ressemblait étrangement à Raphael.

Elle frémit.

Puis elle posa la question qui la taraudait depuis sa première rencontre avec Raphael de Chartres, duc de Dyemore :

— Comment Raphael a-t-il été blessé au visage ?

La vieille dame secoua la tête.

— Ce n'est pas à moi de vous le dire. Vous devrez interroger Raphael.

Une demi-heure plus tard, Raphael frappait à la porte des Grant. Il jeta un coup d'œil alentour. Les frères Grant habitaient une rue plutôt huppée, quoique dans une petite maison de style démodé. S'ils bénéficiaient financièrement de leur association avec les Seigneurs du Chaos, ils se gardaient bien de le montrer.

Du moins jusqu'à présent.

La porte s'ouvrit et un majordome aux yeux injectés de sang le fixa.

— Oui ?

— Le duc de Dyemore souhaite voir le vicomte Royce.

Le majordome se redressa à l'énoncé de son titre.

— Je suis désolé, Votre Grâce, milord n'est pas chez lui.

— Alors, M. Grant.

— Veuillez me suivre.

Le majordome lui fit traverser un petit vestibule, puis gravir un escalier étroit à peine éclairé avant de l'introduire dans une salle à manger.

Andrew Grant était assis à la grande table. Le feu, dans l'âtre, se réduisait à quelques braises et seuls deux chandeliers dispensaient une lumière chiche.

Avarice, ou indifférence au confort ?

Andrew sursauta en reconnaissant Raphael.

— Dyemore ! Que faites-vous à Londres ? La dernière fois que nous nous sommes vus, j'ai eu l'impression que vous comptiez rester un moment à l'abbaye.

Raphael haussa les épaules et prit une chaise sans y avoir été invité.

— Je suis revenu pour mes affaires.

Andrew but une gorgée de vin.

— Et votre épouse ?

— Quoi, mon épouse ?

Andrew découpa la tranche de rôti de bœuf dans son assiette.

— J'aurais cru qu'étant jeune marié vous préféreriez vous attarder à la campagne. Une sorte de lune de miel.

Pour toute réponse, Raphael haussa un sourcil, les yeux rivés sur Grant.

Le silence se prolongeant, Andrew n'eut d'autre choix que de croiser son regard.

— Oui, eh bien, j'aurais dû me souvenir que vous étiez du genre froid. Enfin, ça n'a pas toujours été le cas. Enfant, vous étiez plutôt agréable. J'imagine que votre père vous aura transformé le caractère.

Raphael ignora l'allusion sournoise.

— Qui avez-vous vu, après m'avoir rendu visite et avant de rentrer à Londres ? demanda-t-il.

— Personne. Voulez-vous un peu de vin ?

Comme Raphael acquiesçait, Grant fit signe à un valet.

— Nous étions déjà en route pour Londres quand nous nous sommes arrêtés à Dyemore Abbeye.

Dans ce cas, comment le Dionysos avait-il su qu'il devait envoyer un assassin à ses troussees ? Mais peut-être que cette tentative de meurtre n'avait aucun rapport avec son récent mariage. Il n'était pas impossible que le Dionysos l'ait fait espionner depuis longtemps.

Ou alors, Dockery avait agi de sa propre initiative.

Le valet déposa un verre devant Raphael et Grant le remplit.

— Pourquoi cette question ? s'enquit-il.

— Parce que j'ai été attaqué alors que je rentrais à Londres.

Andrew haussa les sourcils.

— Des brigands ?

— Lawrence Dockery et une dizaine de ruffians recrutés pour la circonstance.

Grant se pétrifia.

— *Dockery ?*

Il se tourna vers les valets qu'il congédia d'un geste. Il attendit que la porte de la salle à manger se soit refermée, avant de demander :

— Dockery, ce type aux cheveux presque orange, qui a épousé une héritière aussi gracieuse qu'une jument ?

— Lui-même.

Andrew secoua la tête.

— Je ne l'aurais jamais cru capable de meurtre. Que s'est-il passé au juste ?

Raphael suivit de l'index le bord de son verre de vin.

— Nous nous étions arrêtés pour la nuit dans une auberge. Dockery et ses hommes ont attaqué devant les écuries. Dockery a tenté de me poignarder dans le dos.

— Il a toujours eu des manières de serpent. Visiblement, il n'a pas réussi son coup.

Raphael inclina la tête.

Soudain nerveux, Grant demanda :

— Et où est-il à présent ?

— En enfer, répondit succinctement Raphael.

— Bon sang, marmonna Andrew, qui avait blêmi. Il a dû agir sur les ordres du Dionysos.

— De toute évidence.

— Nous avons essayé de vous mettre en garde.

Raphael haussa les épaules et but une gorgée de vin.

— Enfin, Dyemore, vous n'avez pas peur ? Il pourrait vous envoyer une demi-douzaine d'autres assassins !

— Le Dionysos est un homme comme les autres. Ce qui signifie qu'il est obligé de communiquer, d'une manière ou d'une autre, avec ses exécutants. Votre frère ou Leland auraient-ils pu lui envoyer un message après votre visite à l'abbaye ?

— Je... je ne vois pas comment...

Andrew s'interrompit pour réfléchir.

— Bien sûr, nous nous sommes arrêtés dans différentes auberges, pour manger et dormir. Et je n'avais aucune raison de les surveiller. De toute façon, nous avons chacun notre chambre.

Il déglutit, le regard rivé sur ce qu'il restait de sa tranche de rôti.

— Je n'ai jamais aimé partager la chambre de Gerald. Vous devinez pourquoi, ajouta-t-il en jetant un bref coup d'œil à Raphael.

Ce dernier sentit sa poitrine se contracter.

Il porta son verre à ses lèvres, mais soudain il n'avait plus envie de vin.

— Peut-être avez-vous oublié, reprit Andrew dans un murmure. Après tout, vous êtes parti très jeune. Aussitôt après votre initiation. Moi, en revanche, j'ai dû rester avec eux. Mon père, mon frère et les autres Seigneurs. Pendant des années. Jusqu'à... jusqu'à ce que je sois trop vieux, je suppose.

Il s'empara de son verre, le vida avant de se resservir et d'adresser un sourire tremblant à Raphael.

— Mais tout cela, c'est du passé, n'est-ce pas ?

Raphael le regardait, se demandant si lui-même paraissait à ce point brisé.

— Donc, Gerald ou Leland auraient très bien pu adresser un message au Dionysos.

— Oui... c'est possible. Et le Dionysos aurait ensuite envoyé Dockery pour vous tuer. Cela me semble assez improbable. Même en admettant qu'il ait voyagé à cheval, il avait un gros retard sur vous. Quelle nuit avez-vous été attaqué ?

— La seconde.

— Vous voyez ! Je ne comprends pas comment cette attaque a pu être perpétrée.

Raphael plissa les yeux.

— À moins que l'un de vous trois ne soit le Dionysos.

— Vous plaisantez ! Gerald n'est pas le Dionysos. Et Leland n'est qu'un suiveur. Il n'a pas la trempe d'un chef. Quant à moi...

Il esquissa un sourire ironique.

— C'est tout bonnement ridicule, non ?

— Pourquoi ? répliqua Raphael, qui le dévisageait. Le Dionysos est un être qui aime le pouvoir. Et qui, sans son masque, en est dépourvu. Vous correspondez assez bien à cette description.

Andrew battit des paupières à plusieurs reprises.

— Vous n'êtes pas sérieux.

— Avez-vous déjà vu le Dionysos sans son masque ?

— Bien sûr que non, répondit machinalement Andrew. Personne ne l'a vu.

— Êtes-vous avec votre frère lors des réunions ? Ou avec Leland ? Êtes-vous jamais séparés ?

Andrew tripotait nerveusement le pied de son verre.

— Je ne m'y rends jamais avec Gerald. Mais, oui, j'y vois souvent Leland. Il porte le masque de taupe. Gerald est le cerf. Cela dit, je ne l'ai pas aperçu à la dernière réunion...

Il fronça les sourcils, comme s'il envisageait pour la première fois que son frère aîné puisse être le Dionysos.

Seul un homme particulièrement retors et rusé était capable d'abuser son propre frère.

Mais Raphael savait que le Dionysos, quel qu'il soit, était particulièrement intelligent et diabolique.

— Et vous ? demanda-t-il.

— Quoi, moi ?

— Quel masque portez-vous ?

Andrew baissa les yeux sur son assiette.

— Le rat. C'est notre père qui nous avait assigné nos masques, à Gerald et à moi. Et ils reflétaient son opinion à notre sujet.

Il leva la tête, et ses traits parurent s'affaïsser.

— Père estimait que je ne valais pas grand-chose. Et Gerald partageait son avis.



Raphael serra les dents en croisant le regard perdu d'Andrew. Une odeur de cèdre semblait flotter dans l'air et il réagit avant même d'en avoir conscience.

Sa chaise racla si violemment le sol lorsqu'il se leva qu'Andrew sursauta.

— Il faut que je parle à votre frère, semble-t-il.

Et il fonça vers la porte.

— Attendez... le rappela Andrew.

Mais il était déjà sorti.

Il n'aurait pu rester une minute de plus dans cette pièce. L'atmosphère en était trop oppressante.

## 12

*Ann demeura dans la tour sept jours et sept nuits. À l'intérieur, elle avait découvert une marmite de ragoût qui mijotait en permanence et un pichet d'eau fraîche qui ne se vidait jamais. Le matin, elle sortait marcher un peu autour de la tour, scrutant l'horizon en direction du nord. Et finalement, au matin du huitième jour, elle aperçut le Roi de Pierre...*

Finalement, Iris avait pris ses aises dans la chambre de la duchesse. Bizarrement, la décoration semblait avoir été inspirée par le thème des champs Élysées, ce jardin des Enfers grecs dans lequel les héros de la mythologie goûtaient le repos après leur mort. Les murs étaient peints de fresques représentant des personnages ressemblant vaguement à des Grecs de l'Antiquité qui se prélassaient dans une vaste prairie fleurie.

Ç'aurait pu être pire, se consola Iris en songeant que les murs de sa chambre auraient pu tout aussi bien figurer Sisyphe condamné à remonter éternellement sa pierre en haut de la montagne.

Elle avait pris un bain et portait une camisole propre empruntée à Bessy. Après ces quinze derniers jours, elle s'était juré de ne plus jamais considérer des vêtements propres comme allant de soi. Ses cheveux, soigneusement brossés, cascadaient librement sur ses épaules.

Le fauteuil tendu de velours bordeaux dans lequel elle s'était lovée était si profond et si moelleux qu'elle éprouvait les plus grandes difficultés à garder les yeux ouverts. Elle s'obligeait à fixer le feu dans la cheminée pour ne pas s'endormir.

Car elle attendait son mari pour lui parler.

Certaines questions auraient dû être posées voilà des jours.

Ah ! Il arrivait, à en juger par le bruit de bottes dans le couloir.

Elle entendit la porte de la chambre ducale – contiguë – s'ouvrir et se refermer. Un murmure de voix. Puis de nouveau le silence.

Iris se leva et s'approcha de la porte de communication, qu'elle ouvrit.

Raphael, en manches de chemise, s'apprêtait à retirer ses bottes.

— Iris ? Désires-tu quelque chose ?

Sa voix était de glace et son regard, dénué de toute émotion. Elle commençait à connaître ce Raphael et fut tentée de battre en retraite.

Elle ne comprenait pas cette facette de son mari – était-il triste, en colère ou désespéré ? Ou simplement fatigué ? Elle l'ignorait, et cela commençait à l'inquiéter. Une épouse n'était-elle pas censée être la confidente de son mari ?

Cela dit, James n'avait jamais été proche d'elle. Il s'était toujours arrangé pour la tenir à distance.

Iris ne voulait pas d'un autre mariage de ce genre.

Cette résolution emporta sa décision. Elle pénétra dans la chambre de Raphael et referma la porte derrière elle.

— Iris ? répéta-t-il.

De toute évidence, il attendait qu'elle dise quelque chose.

Qu'elle lui explique, par exemple, pourquoi elle envahissait son territoire.

Elle s'assit dans l'un des fauteuils devant la cheminée.

— Où as-tu passé ta soirée ?

— Je voulais voir lord Royce. Il n'était pas chez lui, alors, je me suis contenté de discuter avec Andrew.

Il alla déposer ses bottes dans le couloir et revint sans ajouter un mot.

Iris avait du mal à cacher son irritation.

— Et ?

Il s'assit, ôta ses chaussettes. Il ne la regardait plus.

— Et je lui ai posé des questions sur Dockery.

Iris contempla ses pieds. D'ordinaire, personne ne pensait que les pieds d'un homme pussent être beaux, mais ceux de son mari l'étaient.

Il soupira, visiblement exaspéré.

— Que veux-tu, Iris ?

— J'aimerais savoir pourquoi tu es si glacial, ce soir ?

Raphael était de profil et elle vit sa pomme d'Adam tressauter, comme il déglutissait.

— C'est à cause d'Andrew... Nous nous sommes connus enfants.

Iris fronça les sourcils, perdue.

Puis elle comprit.

— Ton père l'a dessiné ?

— Quoi ? dit-il en se tournant vers elle, interloqué. Non, bien sûr que...

Il s'interrompit et un drôle de bruit de gorge sortit de sa bouche.

Seigneur ! C'était un... *rire*. Iris en eut un sursaut d'horreur.

Mais il ne prêta pas attention à sa réaction.

— Enfin, peut-être que si, reprit-il d'une voix éteinte. Je n'en sais rien, en fait. Mon père a très bien pu dessiner Andrew. Il était...

Il s'interrompit de nouveau et ferma les yeux.

— Tu devrais partir. Je ne suis pas de très bonne compagnie, ce soir.

Iris inspira à fond pour se donner du courage. Elle avait le sentiment que si elle s'en allait maintenant, les choses en resteraient là – Raphael la maintiendrait toujours à distance.

Et elle s'y refusait.

Carrant les épaules, elle demanda sans détour :

— Qui t'a fait cette cicatrice, Raphael ?

Il sursauta comme si elle l'avait giflé.

— Non.

Elle tint bon.

— *Si*. Comment veux-tu que nous arrivions à vivre ensemble si tu ne partages pas ce que tu es avec moi ?

Il se leva et se dirigea vers une commode.

— Tu n'aimerais pas savoir.

— *Si*, insista Iris en le suivant à travers la pièce. S'il te plaît.

Il pivota et la prit dans ses bras.

— Pourquoi ne pas te contenter des rumeurs ? Choisis celle que tu préfères : un duel, parce que j'avais compromis l'honneur d'une dame. Une querelle avec mon père. La malédiction des Dyemore. Toutes ces histoires – il y en a d'autres – devraient suffire à satisfaire ta curiosité !

Lui agrippant la tête, Iris attira son visage à elle et déposa un baiser sur sa cicatrice.

— S'il te plaît, murmura-t-elle tout contre sa joue. S'il te plaît.

Il enfouit le visage dans sa chevelure.

— Iris.

Il y eut un silence, puis il articula d'une voix brisée :

— C'est moi. Je me suis défiguré volontairement.

Elle crut que son cœur s'arrêtait de battre.

Parmi toutes les hypothèses, jamais elle n'aurait imaginé celle-ci. Dieu tout-puissant...

— Quel...

Elle dut s'interrompre pour s'éclaircir la voix.

— Quel âge avais-tu, Raphael ?

— Douze ans.

Iris eut l'impression de tomber dans un puits sans fond de chagrin et de douleur.

— Pourquoi ?

Il secoua la tête.

Mais ils étaient allés trop loin. Iris avait conscience qu'à présent il leur était impossible de reculer.

— Pourquoi, Raphael ?

Il fléchit les genoux et la souleva dans ses bras.

Elle se cramponna à ses épaules tandis qu'il parcourait les quelques mètres les séparant du lit, où il la déposa délicatement. Il acheva de se déshabiller. Et quand il fut nu, beau, fort et sans plus aucune armure, il s'allongea près d'elle.

Elle lui ouvrit ses bras et il la serra contre lui.

La joue d'Iris reposait sur son torse et elle entendait son cœur battre sourdement. Elle ne bougeait pas, se demandant si elle ne devrait pas renoncer à l'interroger davantage pour ce soir.

C'est alors qu'il parla :

— Quand j'étais petit, mon père m'adorait. Il disait que j'étais beau. Que j'étais son petit prince. J'étais gâté. Chouchouté. Tu sais qu'il était le Dionysos. Qu'il...

Son souffle se fit plus haché.

Iris se déplaça légèrement, afin de lui caresser les cheveux.

— Il aimait les enfants. Bien sûr, je l'ignorais, à l'époque. Comment aurais-je pu le savoir ? J'étais trop jeune. Et trop protégé pour concevoir une telle horreur.

Iris aurait voulu crier.

S'il était capable de raconter ces horreurs à voix haute – *pour elle*, parce qu'elle le lui avait demandé –, alors elle était capable de l'écouter.

— Mon père ne m'a pas touché, du moins de cette façon-là, avant mes douze ans, reprit Raphael. Cette année-là, je devais être admis au sein des Seigneurs du Chaos. C'était un grand honneur.

Il avait du mal à respirer, comme si une main lui enserrait la gorge.

Iris ferma les yeux.

— D'abord... il y eut le tatouage. C'était douloureux, mais j'étais déterminé à ne pas pleurer – et je n'ai pas pleuré. J'étais absurdement, *naïvement* fière. Puis mon père m'a conduit au

rassemblement de la confrérie.

Il déglutit et le silence était tel qu'Iris l'entendit.

— Tous les membres étaient là. J'étais perdu, choqué par ce que je voyais. Ils molestaient des femmes. Des enfants. Ils m'ont fait boire du vin. Et puis mon père... mon père m'a ramené à l'abbaye. Dans sa chambre.

Il plissa le nez comme s'il se retenait de respirer.

— La chambre de mon père sentait toujours le cèdre. Il m'a dit qu'il restait une dernière étape pour achever mon initiation.

Iris se mordit la lèvre pour ne pas crier. Oh, non ! Non, non, non.

— Il m'a dit qu'il m'aimait. Que j'étais son beau petit prince. Puis il m'a plongé la tête dans les oreillers – ses oreillers qui sentaient le cèdre. Et il m'a violé.

Iris ne put retenir un sanglot. Elle appuya la joue contre celle de Raphael. Comme pour leur donner la force, à tous deux, de supporter la fin de son récit.

— Il s'est endormi dès qu'il a eu terminé. Je... j'en ai profité pour m'enfuir à toutes jambes. J'étais à demi fou. Pendant qu'il était sur moi, je n'avais qu'une idée en tête : que cela ne se reproduise jamais.

— Oh, mon chéri ! murmura Iris, le cœur dévasté.

Elle était aveuglée par les larmes, à présent.

Raphael frissonna de la tête aux pieds.

— Il disait que j'étais beau. Alors j'ai pensé que si je ne l'étais plus, il ne recommencerait pas. J'ai couru dans les cuisines, et j'ai pris le couteau le plus aiguisé que j'aie pu trouver. Puis je l'ai collé devant mon œil. Je voulais le crever.

— Oh, mon Dieu ! souffla Iris.

Comme il avait dû souffrir – ce si jeune garçon, en proie à la terreur et au désespoir. C'était un miracle qu'il ne se soit pas donné la mort.

Elle suivit sa cicatrice d'un doigt léger. Heureusement, il avait conservé son œil.

— Je n'ai pas eu le courage, reprit-il, mais je me suis lacéré le visage. Et cela a marché. Quand mon père m'a vu, il était dégoûté. La semaine d'après, tante Lina m'emmenait en Corse. Je ne suis jamais revenu du vivant de mon père.

— Je suis heureuse qu'elle ait été là pour prendre soin de toi, chuchota Iris entre deux sanglots.

Il leva la tête et la regarda.

Ses yeux étaient secs. Son visage inexpressif.

Les larmes d'Iris redoublèrent. Car elle savait, à présent, que cette façade d'indifférence dissimulait une blessure si profonde, si terrible, qu'elle ne cicatriserait jamais complètement.

Il s'assit et prit un mouchoir dans le tiroir de la table de chevet.

— Chuut, dit-il en lui essuyant les joues. C'est de l'histoire ancienne, désormais.

Iris ferma les yeux. C'était peut-être de l'histoire ancienne, mais Raphael la portait toujours en lui. Il vivait avec et elle continuait de le faire souffrir jour après jour.

De l'index, elle lui caressa le coin de la bouche, là où la cicatrice lui déformait la lèvre supérieure.

— Je suis désolée, Raphael. Oh, mon chéri, tellement désolée !

Il lui effleura la joue du pouce.

— Tu comprends maintenant pourquoi je ne veux pas d'enfants.

Elle écarquilla les yeux.

— Mais quel rapport ?

— Le sang de mon père coule dans mes veines. Un sang souillé, pervers, immonde. Mon histoire ne te dégoûte pas ? Tu te rends bien compte que cette lignée odieuse doit s'arrêter avec moi, non ?

— C'est ce que ton père t'a fait subir qui me dégoûte, répondit-elle, choisissant ses mots avec soin pour ne pas commettre d'impair. C'est ton père lui-même qui me dégoûte. Mais, Raphael, tu n'es pas ton père.

Il secoua la tête.

— Peu importe. Mieux vaut que ma famille meure avec moi, plutôt qu'un autre monstre – un monstre semblable à mon père – voie le jour.

— Raphael...

— Non. Je ne changerai pas d'avis. Mon destin s'est scellé l'année de mes douze ans et rien ne me fera revenir sur ma décision. Ne peux-tu renoncer à argumenter, juste pour ce soir ? Je ne voudrais pas que nous nous couchions fâchés.

Iris renâclait à céder du terrain. Il avait toutefois déjà fait une énorme concession. Il s'était mis à nu devant elle. Pour la première fois, il s'était ouvert sur son passé – un passé dont il avait honte, et qu'il haïssait.

Alors elle acquiesça – qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Puisqu'il s'était confié à elle malgré la douleur que cela avait dû lui causer, elle aurait eu mauvaise grâce à ajouter à sa peine en insistant.

Le temps n'était pas à la dispute, mais au réconfort.

— Très bien, murmura-t-elle. Je n'ai pas non plus envie de me quereller avec toi.

Elle s'agenouilla sur le lit et le contempla. Ses sourcils, son nez droit, ses yeux gris et ses lèvres qui, dans une autre vie – dans un monde meilleur –, auraient été très belles.

Cet homme était son mari. Il était intelligent, arrogant, vulnérable, ténébreux et complexe.

Plus elle apprenait à le connaître, et plus elle était convaincue qu'elle pourrait tomber amoureuse de lui, Raphael de Chartres, duc de Dyemore.

Quoi qu'il en soit, puisqu'elle l'avait épousé, il était à elle.

C'était à elle de veiller sur lui.

Et elle ne faillirait pas à sa tâche.

Elle se pencha et frôla de nouveau sa cicatrice de ses lèvres. Le souvenir auquel elle était associée était terrible. Cela dit, cette cicatrice en soi n'était que de la peau. Une peau à la texture différente du reste de son visage, mais de la peau tout de même.

Elle s'efforça de le lui dire, avec ses lèvres, sa langue, son souffle. Elle lécha sa lèvre supérieure figée dans un ricanement, remonta sur sa joue le chemin tracé par la lame, s'arrêta pour lui embrasser la paupière et finit sur son sourcil.

Quand il rouvrit les yeux, elle lui sourit et lui effleura les lèvres des siennes, sentit la petite boursofflure à l'endroit de sa cicatrice et lui taquina la bouche de la langue.

L'enveloppant de ses bras, Raphael la fit doucement rouler sous lui, et prit le contrôle de leur baiser.

Et Iris capitula sans la moindre hésitation. Parce qu'elle l'avait questionné et qu'il avait répondu. Parce qu'il avait accepté de souffrir pour elle. Pour satisfaire sa curiosité.

À présent, elle *savait*. Et même si la vérité était atroce, elle était heureuse de savoir. Car elle voulait comprendre cet homme. Et tant pis si c'était douloureux.

Alors, elle s'ouvrit à son baiser et le laissa envahir sa bouche.

Car en cédant à son désir, elle voulait lui dire qu'elle était prête à lui donner tout ce dont il avait besoin.

Il lui emprisonna les cuisses entre ses jambes. Elle sentait à travers l'étoffe de sa camisole la pression de son sexe qui commençait à durcir.

Il se déplaça.

Oh ! Il était tout près, si près de l'endroit où elle le voulait ! Elle tenta d'arquer les reins. D'écarter les cuisses. D'amener sa virilité là où son corps la réclamait.

Mais il était plus fort qu'elle.

Et il ne capitulerait pas.

Elle gémit de frustration. En réponse, il tira sur le ruban qui fermait sa camisole et lui dénuda les seins.

Puis il happa un téton entre ses lèvres.

Iris gémit et se tortilla sous lui. Elle désirait si fort ce qu'il se refusait à lui donner !

Il passa à l'autre téton, le suçant avec la même avidité, jusqu'à ce qu'elle crie presque de plaisir.

Et il continua ainsi, lui suçant la pointe d'un sein, titillant l'autre du pouce tout en se frottant contre sa féminité, lui donnant du plaisir alors même qu'il lui interdisait tout mouvement.

Leur étreinte manquait de tendresse. Mais peut-être ignorait-il comment être tendre. Peut-être ne connaissait-il que le frottement des chairs.

Peut-être était-ce tout ce qu'elle obtiendrait jamais de lui.

Elle n'était pas certaine de pouvoir s'en contenter. Pour l'heure, cela n'avait pas d'importance, car elle était sur le point de basculer dans la jouissance...

Son orgasme fut si intense qu'il en fut presque douloureux. Pendant quelques instants, elle se retrouva projetée hors de l'espace et du temps. Puis elle revint lentement à la vie, tout son corps en proie à une douce lassitude tandis que refluaient les dernières vagues de plaisir.

Elle rouvrit les yeux et vit Raphael se dresser au-dessus d'elle. Il donna un coup de reins, son sexe n'étant séparé de sa chair intime que par la soie de sa camisole.

Une fois.

Deux fois.

Une autre encore.

Puis il se figea. Et plongea son regard dans celui de la jeune femme tandis qu'il jouissait entre ses cuisses.

Le lendemain matin, Raphael poussa la porte de la salle à manger à 9 h 30 – une heure très tardive pour lui.

— Bonjour, Zia, dit-il en allant embrasser sa tante sur la joue.

Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus ses lunettes.

— Enfin levé, répliqua-t-elle.

Son assiette contenait les reliefs de son petit déjeuner et Raphael devina qu'elle était debout depuis une bonne heure.

— Il faut croire que je m'amollis, dit-il en s'asseyant en face d'elle.

La vérité, c'est qu'il s'était réveillé entre les bras d'une charmante jeune femme à la chevelure soyeuse et qu'il avait eu envie de s'attarder dans cette chaude étreinte.

Puis il s'était souvenu de sa confession, et la honte l'avait submergé. Il s'était enfui de la chambre.

Il ne se sentait pas prêt à affronter sa femme. Il craignait le regard qu'elle porterait sur lui en plein jour maintenant qu'elle savait.

Sa tante passait en revue le courrier du matin. Elle s'esclaffa.

— Pour un reclus, tu croules sous les invitations. Je me demande pourquoi.

— C'est probablement mon titre, riposta Raphael avec flegme tout en se versant une tasse de café.

Un valet entra, apportant des œufs brouillés et des tranches de lard.

— Possible, admit sa tante. En tout cas, ce n'est certainement pas ton amabilité.

Raphael s'autorisa un demi-sourire avant de remplir son assiette.

— Et de qui viennent ces invitations ?

— Il n'y en a que deux dans cet échantillon, mais j'en ai toute une pile sur mon bureau.

Veux-tu que je les envoie chercher ?

— S'il vous plaît.

Sa tante fit signe à un valet et le chargea de la commission.

Raphael se mit à manger, mais il sentait le regard de sa tante sur lui.

— Je n'aurais jamais imaginé te voir marié, dit-elle doucement. J'en suis heureuse.

Raphael ne détachait pas les yeux de son assiette. Il n'était pas certain qu'Iris voudrait rester avec lui après ses aveux.

— C'est vrai ?

— Oui. Je crois qu'elle te fera du bien.

Il se retint de répliquer que *lui* ne risquait pas de faire du bien à son épouse. De toute façon, le valet revenait déjà.

— Voilà, dit Donna Pieri en rassemblant les bostols posés devant elle. Veux-tu les consulter par toi-même ?

— Non, lisez-les-moi.

— Comme tu voudras.

Et elle s'empara de la première invitation :

— Un concert en matinée, chez...

Raphael leva la main pour l'interrompre.

— Excusez-moi. Seulement les invitations pour le soir.

— Voilà qui va en éliminer plusieurs.

Elle feuilleta les bostols, mit de côté ceux qui ne correspondaient pas à sa requête.

— En voici une. Tu es invité à un bal donné par la comtesse de Touleine en l'honneur des débuts dans le monde de sa petite-fille.

— Non.

— Hmm. Un bal masqué chez lord Quincy ?

— Non plus.

— Encore un bal. Celui-ci est donné par lord et lady Barton.

— Oui.

Sa tante haussa les sourcils.

— Tu es sûr ? Ce n'est que dans deux jours.

— Aucune importance.

Raphael lui prit l'invitation pour la lire. Si sa mémoire était bonne, la femme de Barton était très amie avec l'épouse du vicomte Royce. Donc, Royce assisterait à ce bal. Il en profiterait pour l'interroger sur Dockery et le Dionysos au moment où Royce s'y attendrait le moins. Ce serait intéressant de voir s'il offrait une version différente de celle de son frère.

Raphael reporta son attention sur sa tante, qui l'observait d'un regard un peu trop perspicace.

— Pouvez-vous répondre pour moi et dire que je m'y rendrai ?



— Avec Iris ?

— Naturellement.

Enfin, à supposer qu'elle ne change pas d'avis à son sujet quand elle se réveillerait.

Il se leva de table. Il souhaitait parler à Ubertino et s'assurer que ses hommes étaient confortablement installés.

— Elle aura besoin d'une robe de bal, observa sa tante.

Raphael se rembrunit.

— Oui ?

— Je l'emmènerai chez une couturière.

— Merci. À votre retour, je la conduirai chez son frère.

— Pourquoi ?

— Pour lui annoncer notre mariage.

Le Dionysos écoutait d'une oreille distraite la Taupe parler chevaux en buvant son café.

Les deux hommes se trouvaient dans un café londonien rempli de gentlemen de toutes sortes. Ici, un banquier concentré sur des questions d'argent. Là, un membre du Parlement discutant avec animation de chasse à courre. Plus loin, un châtelain campagnard qui profitait de son séjour annuel dans la capitale et avait encore de la boue sur ses bottes.

Dans un tel endroit, rumeurs et ragots circulaient aussi rapidement que les serveurs entre les tables. Derrière le comptoir, un employé corpulent en tablier produisait stoïquement tasse après tasse de café fumant.

Cependant, aucun de ces pantins ne connaissait les nouvelles vraiment importantes.

La Taupe lui décocha un regard incertain. Sans doute s'était-il aperçu que son attention vagabondait.

Le Dionysos se pencha en avant et sourit.

Rassurée, la Taupe lui rendit son sourire.

Le Renard était mort, le Dionysos l'avait appris la veille. L'amateurisme de ce guet-apens qui avait mal tourné l'empêchait d'éprouver le moindre chagrin. L'un dans l'autre, mieux valait que Dockery ait été tué plutôt que capturé vivant. Quand bien même il n'aurait pas pu apprendre grand-chose à Dyemore au sujet du Dionysos.

Il n'empêche. Tout aurait été beaucoup plus simple si Dockery avait réussi à éliminer Dyemore et sa duchesse. À présent, Dyemore se trouvait à Londres lui aussi, et probablement essayait-il de remonter sa trace. Ce qui signifiait qu'il faudrait redoubler de prudence. Et frapper Dyemore au moment où il s'y attendrait le moins.

Quel gâchis. Dans une autre vie, ils auraient pu être... Pas des *amis*, non, car le Dionysos n'avait pas d'amis, mais peut-être des alliés.

Ils avaient tant de choses en commun, après tout.

## 13

*Le Roi de Pierre arriva à la tour le front ensanglanté, mais le regard assuré. Dans une main, il tenait une sorte de petite cage fabriquée avec une pierre ronde dont l'intérieur avait été évidé. Et dans la cavité brûlait une lumière aux couleurs de l'arc-en-ciel.*

*« Voilà le souffle de vie de ta sœur », dit le Roi de Pierre. Porte-le-lui et rends-lui la santé, mais n'oublie pas ta promesse envers moi. »...*

— Nous avons beaucoup de chance que Mme Leblanc ait eu plusieurs robes presque achevées, déclara Donna Pieri cet après-midi-là, alors qu'Iris et elle sortaient de chez l'une des modistes les plus recherchées de Bond Street. J'espère que vous mesurez votre bonne fortune d'avoir pu choisir un modèle à la hauteur ?

— Oh oui ! soupira Iris, aux anges.

C'était si agréable d'avoir les moyens de se rendre chez une couturière aussi talentueuse. Sa propre garde-robe n'était certes en rien misérable, mais elle s'était toujours montrée prudente dans l'achat de ses toilettes, s'assurant de pouvoir les porter plusieurs saisons et en prenant grand soin. Aujourd'hui, conseillée par Donna Pieri, elle avait commandé une demi-douzaine de nouvelles robes en plus de sa robe de bal.

Celle qu'elle avait choisie pour la circonstance était de la couleur d'un lever de soleil. Selon l'éclairage, la soie chatoyante allait du rose pâle à l'orange. Iris en était tombée amoureuse sur-le-champ.

— Merci d'être venue avec moi, reprit-elle alors qu'elles remontaient la rue très encombrée.

Ivo et Valente les suivaient à distance – deux ombres silencieuses marchant dans leur sillage. Iris n'avait pas jugé utile d'avoir des gardes du corps sur Bond Street, mais ils avaient insisté, sur ordre de Raphael, à l'évidence. Elle s'était donc résignée à leur présence.

Quoi qu'il en soit, la journée était ensoleillée et tout Londres semblait être de sortie. Iris et Donna Pieri avaient même dû abandonner leur voiture près d'un carrefour pour éviter de bloquer la rue.

— J'en profite autant que vous, répondit la vieille dame. J'adore Raphael, mais il n'est pas toujours facile. Il décourage l'affection.

— J'avais remarqué.

Iris jeta un regard pensif à la vieille dame. Raphael avait raconté que sa tante l'avait emmené en Corse après que son père... Après qu'il se soit balaféré le visage.

Donna Pieri savait-elle pourquoi son neveu avait fait cela ?

La vieille dame glissa la main sous le coude d'Iris.

— C'était un enfant très calme. Il observait, mais parlait peu. Ma sœur m'écrivait qu'il thésaurisait ses sourires comme un avare son or.

Iris était médusée de découvrir que, même enfant, Raphael souriait rarement.

— J'ai l'impression que vous étiez très attachée à votre sœur.

— En effet.

Donna Pieri tourna la tête et croisa le regard d'Iris. Le sien était un peu triste.

— Mon neveu est le plus proche parent qui me reste. Outre ma sœur et moi, mes parents avaient eu un garçon. Il est mort d'une mauvaise fièvre alors qu'il n'était encore qu'un nourrisson. Nous étions très proches, Maria Anna et moi. Elle était très jolie et elle avait beaucoup de prétendants quand nous étions jeunes. Alors que moi...

Elle haussa les épaules et indiqua son bec-de-lièvre.

— Je n'en avais aucun.

Iris ne savait trop que répondre à cela. Elle aurait voulu dire qu'elle était désolée, mais l'attitude de Donna Pieri n'appelait pas la compassion. La vieille dame avait sa fierté. Sans doute avait-elle entendu tant de réflexions désobligeantes sur son infirmité, au cours de sa vie, qu'elle ne souhaitait plus entendre le moindre commentaire, fût-il délicat.

Les deux femmes arrivèrent à un croisement où deux gamins en haillons équipés de balais réclamaient de la menue monnaie pour nettoyer le trottoir devant les passants.

Donna Pieri ouvrit sa bourse et sortit deux pennies pour les leur donner. Une bonne action guidée par la prudence, car il était bien connu que les gamins balayeurs des rues n'hésitaient pas à projeter de la boue sur les vêtements de ceux qui ne les payaient pas.

Elles traversèrent la rue et Donna Pieri reprit :

— Maria Anna aimait Raphael comme la prunelle de ses yeux. Elle m'écrivait régulièrement de longues lettres à son sujet, me racontant ce qu'il mangeait, comment il grandissait, ses premiers pas, la première fois où il monta sur un poney. Elle l'adorait. En revanche, elle ne me parlait jamais de son mari. Je me doutais que c'était mauvais signe, toutefois j'ignorais à quel point. Jusqu'à ce que je reçoive une missive m'apprenant sa mort.

Iris fronça les sourcils. Donna Pieri choisissait ses mots avec soin, mais ses propos paraissaient lourds de sous-entendus.

— La mort de votre sœur a été soudaine ?

Le regard de Donna Pieri trahit un mélange de colère et de chagrin.

— Oui. Personne ne m'avait jamais avertie qu'elle était malade. Bien entendu, je suis tout de suite partie pour l'Angleterre, mais lorsque je suis arrivée, ma sœur était déjà enterrée. Son mari m'a dit que sa santé était précaire depuis longtemps. Apparemment, le climat anglais ne lui convenait pas. Une infection pulmonaire a fini par l'emporter.

— Je suis désolée, murmura Iris.

Quelle épreuve épouvantable pour Donna Pieri de se retrouver seule, en pays étranger, sans même avoir pu assister aux funérailles de sa sœur bien-aimée.

Donna Pieri la remercia d'un hochement de tête.

— À l'époque, je maîtrisais mal l'anglais et je n'appréciais guère le mari de ma sœur, mais j'ai jugé de mon devoir de rester afin que mon neveu connaisse la famille de sa mère.

Ce devait être terrible de vivre sous le toit d'un homme que l'on haïssait. Un homme qu'on suspectait d'avoir maltraité son épouse.

— Cela n'a pas dû être facile tous les jours.

La vieille dame haussa les épaules.

— Oui et non. Mes rapports avec l'ancien duc étaient pénibles, mais Raphael...

— Quel genre de petit garçon était-ce ? voulut savoir Iris.

— La première fois que je l'ai vu, il était assis à une table et dessinait. Ses cheveux étaient coiffés en queue-de-cheval et bouclaient sur sa nuque. Quand je l'ai appelé, il a levé la tête et j'ai été frappée par sa ressemblance avec Maria Anna. Les mêmes yeux gris, les mêmes lèvres pleines, le même ovale parfait. Il était beau.

Un sourire éclaira le visage de Donna Pieri.

— Plus j'apprenais à le connaître, et plus je l'aimais. Raphael était un ange. Et il était si petit, si grave, si intelligent. Ses capacités en dessin me stupéfiaient. Il s'est très vite attaché à moi. Je lui rappelais sans doute sa chère maman.

La vieille dame soupira et son sourire s'évanouit.

— J'espérais l'aider. Le protéger. Mais j'ai échoué.

Iris baissa la tête. Ses yeux s'étaient embués de larmes.

— Il m'a raconté que vous l'aviez emmené en Corse après qu'il se fut tailladé le visage. Votre intervention l'a probablement sauvé.

Donna Pieri demeura un instant silencieuse, puis murmura :

— J'ai fait ce que j'ai pu. Ce n'était pas assez, et surtout, c'était trop tard. Malheureusement, à l'époque, je ne pouvais pas faire davantage.

— Je pense que vous avez été très courageuse, déclara Iris.

— Merci.

Donna Pieri s'immobilisa et la regarda droit dans les yeux.

— Vous êtes consciente, je suppose, qu'il essaiera de vous repousser. C'est plus fort que lui. Mais vous ne devez pas le lui permettre.

Iris se rendait soudain compte que le récit de la vieille dame avait été davantage qu'une suite de souvenirs. C'était une manière de mise en garde.

— Je ne le laisserai pas me chasser de son existence, affirma-t-elle.

Les deux femmes tournèrent au coin de la rue où était stationnée leur voiture. Une autre se trouvait juste derrière.

Et debout à côté de celle-ci se tenait le frère d'Iris, Henry.

Raphael regardait par la vitre tandis que l'attelage remontait Bond Street. Il avait prévu d'y retrouver Iris après son expédition dans les boutiques avec Zia Lina, mais la rue était si encombrée que les chevaux n'avançaient que très lentement.

Finalement, la voiture s'immobilisa.

Raphael ouvrit sa vitre pour voir ce qui se passait. Il aperçut Iris et Zia Lina à quelques mètres. Iris discutait avec un homme et, malgré la présence rassurante d'Ivo et de Valente non loin, Raphael voulut savoir qui était ce gentleman.

Il ouvrit la portière et sauta à terre.

Ubertino, assis sur la banquette du cocher, l'appela. Raphael lui indiqua les deux femmes et continua à pied.

Se faufilant entre les passants, il rejoignit Iris au moment où l'inconnu s'exclamait :

— Tu quoi ?

Zia Lina semblait mécontente, tandis qu'Iris arborait une expression implorante.

D'instinct, Raphael se glissa entre le gentleman et les deux femmes, et prit le bras d'Iris.

Le gentleman, vêtu d'un costume sombre et coiffé d'une perruque blanche, le fusilla du regard.

— Qui êtes-vous ?

Ses yeux étaient du même gris-bleu que ceux d'Iris. Cet homme devait être le frère.

Il s'inclina.

— Raphael de Chartres, duc de Dyemore. Et vous êtes ?

— Henry Radcliffe, répondit le frère d'Iris avec un mouvement agressif du menton.

Il devait approcher les quarante ans, et s'il était plus petit que Raphael d'une bonne tête, il ne paraissait pas enclin à se laisser intimider.

Raphael ne pouvait qu'approuver.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit-il, mais peut-être pourrions-nous discuter ailleurs ? Je n'aime guère parler de ma vie privée en public.

De la tête, il désigna les passants qui semblaient s'intéresser à leur échange.

Radcliffe ouvrit de grands yeux en s'apercevant qu'ils suscitaient la curiosité.

— Très bien. Voulez-vous monter dans ma voiture, Iris et vous ?

Il indiqua la voiture garée derrière celle de Zia Lina.

— Volontiers, répondit Raphael, puis, se tournant vers sa tante, il ajouta : Cela vous ennuie de rentrer seule à la maison ?

— Bien sûr que non, assura-t-elle.

Après avoir foudroyé une dernière fois Radcliffe du regard et fait ses adieux à Iris, elle monta dans sa voiture avec l'aide de Valente.

Raphael fit signe à ses hommes de la raccompagner à Chartres House.

— Nous y allons ? dit-il ensuite à sa femme.

— Oui, répondit-elle d'une voix un peu tremblante.

Raphael se raidit. Son frère s'était-il montré grossier ?

Une fois dans la voiture, il s'assit près de sa femme et ne lui lâcha pas le bras.

Radcliffe prit place sur la banquette opposée. S'il fixa ostensiblement la main de Raphael sur le bras d'Iris, il ne fit aucun commentaire.

L'attelage s'ébranla. Raphael sentait la tension d'Iris aller croissant.

Quelques minutes plus tard, ils s'arrêtaient devant une maison impeccable quoique sans prétention, dans un quartier qui n'avait rien d'élégant.

Tous trois gagnèrent le perron. Une jeune domestique leur ouvrit la porte.

Elle loucha sur la cicatrice de Raphael.

— Cesser de fixer ainsi, Sarah, voulez-vous ? la sermonna Iris.

— Apportez-nous du thé dans le bureau, ordonna Radcliffe avant de se tourner vers Raphael et d'ajouter : C'est par ici.

Le bureau de Radcliffe se trouvait au premier étage. La pièce, exiguë, était encombrée de livres, de dossiers et de papiers divers. Contrairement à la plupart des bureaux aristocratiques, celui-ci était visiblement destiné au travail. D'ailleurs, Raphael se souvenait qu'Iris lui avait dit que son frère s'efforçait de reconstruire la fortune familiale.

Il considéra Radcliffe avec un peu plus de respect.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit ce dernier d'un ton bourru en désignant deux fauteuils face à son bureau.

Dès qu'ils furent installés, Radcliffe demanda à sa sœur sans détour :

— Ce que dit ta lettre est-il vrai ? Quand je l'ai reçue, hier soir, j'ai d'abord cru à un faux. Te moquerais-tu de moi, Iris ?

— Certainement pas, répliqua-t-elle, le menton haut. Comme je te l'expliquais dans cette lettre, et encore tout à l'heure dans Bond Street, Raphael et moi nous sommes mariés il y a une

semaine.

Radcliffe se tourna vers Raphael.

— Et quand aviez-vous l'intention de m'en informer ?

Raphael se racla la gorge.

— Je projetais de venir ici avec Iris aujourd'hui même. Je venais d'ailleurs la chercher quand nous nous sommes croisés dans Bond Street.

Radcliffe marmonna vaguement avant de reporter son attention sur sa sœur.

— Et Hugh ? dit-il. Une rumeur court selon laquelle il aurait épousé une parfaite inconnue.

— L'inconnue s'appelle Alf, répliqua Iris. Leur mariage était magnifique. Et je croyais que tu avais compris que je n'avais pas l'intention d'épouser Hugh quand j'ai quitté Londres.

Elle n'avait peut-être pas eu l'intention d'épouser le duc de Kyle, mais sa voix s'adoucissait chaque fois qu'elle prononçait son nom. Ce qui donnait furieusement envie à Raphael d'abattre son poing sur quelque chose. Ou quelqu'un. Kyle, par exemple.

— Bonté divine ! murmura Radcliffe en se frottant le menton. Tu sais bien que je ne désire que ton bonheur, Iris.

— Oh ! dit-elle d'une petite voix, comme si elle ne s'en était jamais doutée.

Raphael soupira.

— Radcliffe, je suis très honoré qu'Iris ait accepté de m'épouser.

Radcliffe croisa les mains devant lui.

— Votre Grâce... Je... Mon Dieu, tout cela est tellement inattendu.

Il parut soulagé d'être interrompu par la domestique avec le thé.

Cinq minutes plus tard, un coin du bureau avait été dégagé pour poser le plateau et Radcliffe semblait un peu plus détendu.

Iris remplit une tasse, qu'elle lui tendit.

— C'est assez simple, en fait, déclara-t-elle avec un aplomb étonnant.

Elle entreprit de raconter à Radcliffe la belle histoire édifiante qu'ils avaient élaborée ensemble, et Raphael nota qu'elle avait procédé à quelques embellissements.

À en juger par l'expression sceptique de son nouveau beau-frère, il était évident que celui-ci se doutait que la véritable histoire n'était pas exactement celle qu'on lui servait – c'était visiblement un homme intelligent. Il écoutait Iris en buvant son thé et, de temps en temps, jetait un regard scrutateur à Raphael.

Un silence suivit la fin du récit de la jeune femme.

Elle avait servi une tasse de thé à Raphael, mais il n'y avait pas touché. Il attendait le verdict de Radcliffe.

Ce dernier prit une profonde inspiration.

— Eh bien, il semble évident que ce mariage est un fait accompli, dit-il. Pourrais-je connaître vos sentiments à l'égard de ma sœur, Votre Grâce ? ajouta-t-il à l'adresse de Raphael.

— Je tiens Iris dans la plus haute estime, déclara celui-ci. Sinon, je n'aurais pas choisi d'en faire mon épouse.

Radcliffe parut attendre la suite, puis, voyant que Raphael se taisait, il murmura :

— Dans ce cas, je te souhaite un long et heureux mariage, Iris. Je vais en informer Harriet. Je suis sûr qu'elle voudra organiser une soirée pour fêter vos noces, si soudaines fussent-elles.

Iris se leva et contourna le bureau pour étreindre son frère, qui eut l'air surpris.

— Merci, Henry. Tu sais combien ton avis compte pour moi.

— Bien, bien, bien, marmonna Radcliffe, à court de mots.

Il tapota maladroitement le dos de sa sœur, puis lui sourit avant de suggérer :

— Si tu montais dans ta chambre rassembler quelques affaires ? J'en profiterai pour échanger quelques mots avec Sa Grâce.

Elle jeta un regard inquiet à Raphael. Ce qui ne manqua pas de l'amuser. Croyait-elle vraiment qu'il se laisserait mettre en déroute par son beau-frère ?

Finalement, Iris quitta la pièce après un dernier regard pour les deux hommes.

Raphael se tourna alors vers Radcliffe. Lequel ne souriait plus.

— Je n'ai pas cru un mot de son histoire, déclara-t-il.

— Vous avez eu raison, ironisa Raphael.

— Puis-je connaître la vérité ?

— Non.

Radcliffe pinça les lèvres.

— Auriez-vous débauché ma sœur ?

Raphael le regarda droit dans les yeux.

— Non.

Radcliffe fut désarçonné par cette réponse, qui le laissait visiblement perplexe. À l'évidence, il n'imaginait pas d'autre raison qui ait pu pousser Raphael à épouser sa sœur si promptement.

Finalement, il secoua la tête.

— Peu importe. Je ne suis peut-être ni riche ni titré mais, duc ou pas, vous n'avez pas intérêt à faire du mal à ma sœur, monsieur, ou je vous promets que vous le regretterez.

Raphael hocha la tête.

— C'est noté. Et je n'en attendais pas moins de votre part.

Il se leva et tendit la main à Radcliffe.

— J'ai l'intention de chérir Iris jusqu'à la fin de mes jours.

Radcliffe eut l'air quelque peu étonné. Puis il se détendit enfin et, souriant cette fois pour de bon, il se leva à son tour et serra la main de Raphael.

— Je suis heureux de l'entendre, Votre Grâce.

Une heure plus tard, Iris et son mari regagnaient Chartres House.

— De quoi Henry voulait-il te parler ? s'enquit la jeune femme.

Raphael la dévisagea un moment, le regard insondable.

— Ton frère voulait s'assurer que je prendrais soin de toi.

— C'est tout ? s'étonna-t-elle.

— Oui.

Iris soupçonnait son mari de ne pas tout lui dire, mais elle devinait aussi qu'elle n'en saurait pas davantage pour aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit, elle avait été heureusement surprise par l'accueil que son frère avait réservé à son mariage précipité. Il avait sept ans de plus qu'elle, et même s'ils s'étaient toujours bien entendus, ils n'avaient jamais été très proches – du moins, pas intimement. C'était donc rassurant de savoir qu'il s'inquiétait pour elle.

L'attelage s'immobilisa devant Chartres House.

— J'ai quelque chose à te montrer, dit Raphael un instant plus tard, alors qu'ils gravissaient le perron.

La porte s'ouvrit sur Murdock, qui s'effaça pour les laisser entrer avant d'annoncer :

— Votre Grâce, un visiteur vous attend dans le salon du Styx.

Raphael fronça les sourcils.

— Qui est-ce ?

— Il s'est présenté comme étant le duc de Kyle, Votre Grâce. Je n'ai...

— Oh, c'est Hugh ! s'exclama Iris.

Empoignant ses jupes, elle courut vers l'escalier menant à l'étage.

— Iris ! cria Raphael, dans son dos, mais elle ne s'arrêta pas.

Hugh avait tellement dû s'inquiéter à son sujet.

Elle ouvrit la porte du salon à la volée.

Hugh se retourna, surpris.

Il semblait être en train de faire les cent pas devant la cheminée. Des cernes soulignaient ses yeux sombres. Deux de ses hommes – d'anciens soldats – se tenaient de chaque côté de la pièce.

— Iris ! dit Hugh. Dieu soit loué !

Elle se précipita vers lui. Bien qu'il se soit toujours montré réservé avec elle – et même ridiculement formel, sachant qu'ils avaient envisagé, à un moment, de se marier –, il ouvrit grand les bras.

Iris lui entoura la taille de ses bras tandis qu'il l'enveloppait dans une étreinte chaleureuse.

— Alf était morte d'inquiétude à votre sujet.

— Elle est là ?

— Non. Elle est restée auprès des garçons. Quand vous avez été enlevée...

— Iris, appela sèchement une voix, depuis le seuil. Viens ici.

Elle sentit Hugh se raidir comme elle regardait par-dessus son épaule.

Raphael se tenait sur le seuil, Ubertino, Bardo et Ivo juste derrière lui. Le regard de son mari n'avait jamais été aussi glacial.

*Aïe !*

— Lâchez ma femme, ordonna-t-il à Hugh.

Son visage était figé, son expression dure et austère.

Du coin de l'œil, Iris vit Riley et Jenkins, les fidèles serviteurs de Hugh, se rapprocher.

Raphael les suivit du regard.

Tout à coup, l'hypothèse d'un soudain déchaînement de violence ne semblait plus exclue.

Iris tapota l'épaule de Hugh.

— Tout va bien, assura-t-elle.

Elle se libéra de son étreinte et rejoignit Raphael.

Ce dernier lui agrippa le bras sans quitter Hugh des yeux.

— Que voulez-vous, Kyle ?

Hugh apparaissait détendu, mais Iris devinait sa tension à sa façon de carrer les épaules.

— Découvrir comment vous en êtes venu à épouser mon amie Iris. La lettre que j'ai reçue hier soir n'en disait rien.

— Si nous commandions du thé ? proposa Iris.

Raphael la regarda enfin et lui chuchota :

— Je pense qu'il est préférable que je t'informe, pour la bonne harmonie de notre mariage, que je déteste le thé.

Elle lui adressa un sourire suave.

— J'essaierai de ne pas l'oublier.

Dix minutes plus tard, tous trois s'efforçaient d'observer une trêve devant un plateau de pâtisseries. Iris n'était pas certaine que la collation conviendrait aux deux hommes, mais les circonstances ne lui avaient pas donné le temps de faire le point avec la cuisinière de Raphael.



Les Corses et les serviteurs de Hugh s'étaient postés à l'opposé les uns des autres, ce qui aurait pu paraître comique si tous n'avaient pas affiché le plus grand sérieux.

Iris remplit une tasse de thé qu'elle tendit à Hugh, avant de se rappeler, un peu tard, que lui non plus n'était pas grand amateur de thé.

Tant pis.

Elle servit ensuite Raphael, avant de se caler dans son fauteuil avec sa propre tasse.

— Eh bien ? lâcha Hugh à brûle-pourpoint.

Raphael ne prit pas de gants.

— Iris a été enlevée par les Seigneurs du Chaos, qui pensaient qu'elle vous avait épousé. À travers elle, c'est de vous qu'ils cherchaient à se venger. Dommage que vous n'ayez pas réussi à les anéantir.

*Oh, Seigneur !*

— Que diable voulez-vous dire ? répliqua Hugh en se penchant en avant.

Et Iris craignit qu'il ne se lève pour s'en prendre physiquement à celui qui venait de l'accuser d'avoir laissé les Seigneurs du Chaos prospérer.

— Rien d'autre que ce que j'ai dit, rétorqua Raphael – à croire qu'il voulait se prendre des coups. Vous avez été négligent. Les Seigneurs sont plus forts que jamais et ils ont élu un nouveau Dionysos.

— Bon sang !

Hugh se leva pour de bon, quoique pour arpenter la pièce.

— Je vais devoir en informer Sa Majesté et expédier au plus vite Alf et les garçons sur le Continent. Elle n'aimera pas cela, mais je ne peux accepter qu'une menace pèse sur eux.

Et, se tournant vers Raphael, il lui demanda d'un air suspicieux :

— Comment se fait-il que vous soyez si bien informé sur la confrérie ? Et comment avez-vous croisé le chemin d'Iris ?

— J'assistais à leur rassemblement, répondit Raphael.

Il s'interrompit pour boire une gorgée de ce thé qu'il détestait, son geste étant manifestement destiné à agacer davantage Hugh.

— Ils avaient projeté de la violer, puis de la tuer, ajouta-t-il.

— Vous faites partie des Seigneurs ?

La question incrédule de Hugh avait fusé en même temps que cette précision ultime de Raphael :

— Je l'ai secourue.

Les deux hommes se toisèrent tels deux chiens prêts à bondir.

Iris se racla alors la gorge, attirant leur attention.

— Et je lui ai tiré dessus.

Hugh sursauta.

— Pourquoi avez-vous fait cela ?

— J'ignorais qu'il s'efforçait de me secourir.

Elle jugea préférable de ne pas mentionner la nudité. À quoi bon entrer dans les détails ?

— À ce moment-là, je pensais, moi aussi, qu'il était membre de la confrérie. Ce qu'il n'est pas. Il prétendait simplement être l'un d'eux pour les approcher.

— C'était très courageux de sa part, déclara Raphael, contre toute attente. Et elle sait viser. Elle a bien failli me tuer.

— Ce pistolet tire un peu à droite, intervint Ubertino, preuve que, contrairement aux apparences, les serviteurs des deux camps écoutaient la conversation. Sans ce défaut, vous seriez

sans doute mort, Votre Grâce.

Bizarrement, Raphael parut approuver.

Hugh fronça les sourcils, puis secoua la tête.

— Et après, vous l'avez *épousée* ?

— Comment faire autrement ?

Les deux hommes se jaugèrent du regard.

Puis Hugh se rassit, et chacun s'empara d'une pâtisserie.

— Que faisiez-vous au rassemblement de la confrérie ? s'enquit Hugh.

— Je tentais de m'immiscer dans leur groupe pour les détruire de l'intérieur, expliqua Raphael.

Il mordit dans son gâteau sans quitter Hugh des yeux, avant d'ajouter :

— Mon père m'avait initié il y a fort longtemps, mais je n'avais jamais vraiment rejoint leurs rangs, car j'étais parti vivre en Corse. Je suis revenu afin de les anéantir définitivement.

— Cela, c'est mon travail, objecta Hugh. Je suis heureux que vous ayez réussi à sauver Iris, pour le reste, vous n'avez pas...

— Si je souhaitais votre avis, je vous le demanderais, le coupa Raphael, brossant du revers de la main une miette sur son genou. Et, pour votre information, c'est *mon* travail d'en finir avec les Seigneurs du Chaos. Mon père a été leur chef des années durant. Mes droits dans cette affaire sont donc antérieurs aux vôtres.

— J'ai pour moi le soutien de la Couronne, fit valoir Hugh.

— Vraiment ? ironisa Raphael. Il ne vous a pas été d'un grand secours jusqu'à présent.

Hugh le fusilla du regard.

— Je vais organiser une campagne contre la confrérie. Et votre participation sera la bienvenue, Dyemore. Sincèrement. Si nous travaillons ensemble, en bonne intelligence et sans orgueil déplacé, nous aurons beaucoup plus de chances de venir à bout de cette secte.

Raphael se leva lentement et tendit la main.

— J'ai été enchanté de faire votre connaissance, Votre Grâce, dit-il, alors qu'il n'en pensait manifestement pas un mot.

Hugh se leva à son tour et lui serra la main.

— Réfléchissez à ma proposition, Dyemore.

Il fit signe à ses hommes et tous trois quittèrent la pièce.

— Tu vas accepter l'aide de Hugh, n'est-ce pas ? risqua Iris.

— Non, répondit Raphael en lui offrant sa main.

Elle refusa de la prendre.

— Mais si vous travaillez de concert, il vous sera plus facile de réussir.

Il haussa les épaules.

— Je m'en moque. Je préfère travailler seul.

— Raphael, plaida-t-elle, en proie à un mélange de colère et de contrariété.

C'était pure folie de sa part que de décliner l'offre de Hugh. Ce dernier avait passé des mois à pourchasser les Seigneurs du Chaos, il avait la bénédiction de la Couronne, ainsi que son soutien matériel.

En faisant cavalier seul, Raphael risquait d'échouer.

Et d'y laisser la vie.

Elle ne supporterait pas qu'il lui arrive quoi que ce soit. Il avait beau se montrer courageux et stoïque en toutes circonstances, elle savait désormais que sous la façade de glace bouillonnait de la lave en fusion.

Iris voulait qu'il vive.

Qu'ils soient heureux ensemble.

Et qu'il apprenne enfin à rire.

Or il semblait uniquement préoccupé par sa satanée vengeance.

Elle se releva, ignorant toujours sa main tendue.

— S'il te plaît, Raphael. Laisse Hugh t'aider. Fais-le pour moi. Rien ne t'oblige à prendre autant de risques.

— Viens avec moi, Iris.

— Tu m'entends ! s'écria-t-elle en agrippant les revers de sa redingote – si elle avait été assez forte, elle l'aurait secoué comme un prunier. Je ne veux pas que tu meures.

— Tu t'inquiètes inutilement, répliqua-t-il avec une pointe d'impatience dans la voix.

— Au contraire, je m'inquiète pour une bonne raison, riposta-t-elle sans se soucier de hausser la voix. Tu cours droit au suicide !

Il détourna la tête, les lèvres pincées.

— Je t'ai expliqué que c'était ma bataille...

— Très bien ! l'interrompit Iris, exaspérée. C'est ta bataille, le combat de ta vie. Mais pourquoi devrais-tu mourir pour le remporter ?

Les yeux brillant de larmes, elle ajouta à mi-voix :

— Dis-moi, Raphael. S'il te plaît. Au nom de quoi devrais-je me retrouver seule parce que tu as décidé d'anéantir les Seigneurs du Chaos ?

— Iris !

Elle sursauta. Il avait élevé la voix. C'était la première fois.

Raphael inhala profondément et baissa les yeux.

— Parce que c'est la seule façon d'en finir avec lui.

— *Lui* ? Tu veux dire ton père ? Raphael, ses péchés ne réclament pas ta mort. Tu ne penses pas une chose pareille, n'est-ce pas ?

Il la fixa longuement et, un instant, elle crut avoir gagné. Et qu'il allait lui revenir.

Puis il murmura :

— Je ne cherche pas à me faire tuer, mais si je meurs tu ne seras pas seule. Tu as ton frère. Tes amis. Kyle.

Elle essuya ses larmes d'un revers de main. Comme si tous ces gens pouvaient le remplacer !

— Je n'ai pas envie de me disputer, reprit-il. S'il te plaît. Tu veux bien venir avec moi ?

Iris ne souhaitait pas davantage se quereller avec lui. Chacune de leurs disputes la rendait triste. Alors, elle cala la main au creux de son coude parce qu'elle ne savait pas quoi faire d'autre.

Raphael l'entraîna à l'étage au-dessus. En chemin, elle se demanda s'il ne lui restait pas des arguments en réserve. N'importe quoi qui pourrait l'inciter à renoncer à ses projets.

Il s'arrêta devant une porte et elle réalisa que c'était celle de la chambre de la duchesse.

Elle lui jeta un regard interrogateur.

— Je t'avais dit que je voulais te montrer quelque chose, tu te souviens ?

Elle s'en souvenait, en effet.

— Oui.

Il ouvrit la porte de la chambre.

— Regarde.

Iris entra et découvrit Valente assis sur le sol devant la cheminée. Un panier était posé à côté de lui et il arborait un sourire béat.

Iris regarda Raphael.

— Que... ?

— Va voir, lui conseilla son mari.

Au même instant, elle entendit un glapissement.

Elle se précipita vers le panier. Il était garni d'une couverture au creux de laquelle était lové le plus charmant des chiots.

Iris hésita sur l'attitude à adopter. Raphael s'imaginait-il vraiment qu'un chien pourrait le remplacer ?

Dès que le chiot la vit, il glapit de plus belle et tenta de s'extraire du panier. Ses pattes étaient, hélas, trop courtes. Il échoua lamentablement et bascula à la renverse sur la couverture. Il s'agissait d'une femelle, apparemment.

Et ce n'était certainement pas la faute de cette adorable petite chienne si Iris était furieuse contre Raphael.

— Oh, elle est magnifique ! murmura-t-elle en s'agenouillant près de Valente.

Et les larmes affluèrent de nouveau.

Elle souleva la chienne, qui se tortilla jusqu'à ce qu'elle la serre contre sa poitrine. L'animal entreprit aussitôt de lui lécher le menton de sa minuscule langue rose.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Iris en tournant un regard embué vers son mari.

— Pour l'instant, elle n'a pas de nom. C'est à toi de lui en donner un.

Elle se redressa avec précaution et rejoignit son mari.

— Merci, souffla-t-elle.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, et pressa un baiser sur ses lèvres, s'efforçant de lui dire à travers ce baiser ce qu'elle attendait de lui, et qu'il s'ingéniait à repousser.

*Reste. Reste. Reste.*

Raphael lui rendit son baiser, l'enveloppa de ses bras comme s'il ne voulait plus la lâcher.

La chienne protesta, et il recula, s'arrachant à ses lèvres sans en éprouver le moindre déchirement.

Puis il quitta la pièce.

Iris ferma les yeux pour contenir ses larmes. Elle embrassa le crâne soyeux de la petite chienne et lui murmura à l'oreille :

— Tansy.

# 14

*Ann quitta la tour avec la petite cage contenant le souffle de vie de sa sœur. Elle traversa la lande aride durant trois jours et trois nuits, jusqu'à ce qu'elle atteigne enfin la hutte de son père.*

*El était dans son lit, le teint livide. C'est à peine si elle respirait encore. Mais dès qu'Ann approcha la cage de pierre de sa sœur, la lumière arc-en-ciel s'envola de sa prison et disparut dans la poitrine de la petite fille.*

*Et aussitôt, El respira mieux...*

Le soir du bal chez les Barton, Iris monta précautionneusement en voiture avec l'aide de son mari. Sa robe de soie était vraiment magnifique. Elle était coupée à la française, avec des cascades de dentelle blanche aux poignets et des rosettes sur le devant de la jupe.

Raphael s'installa en face de la jeune femme. Il paraissait aussi distant et réservé que lorsqu'ils s'étaient rencontrés quelques mois plus tôt, à l'occasion d'un autre bal. Mais désormais, Iris était capable de voir à travers son masque. Et ce soir, il était obnubilé par sa traque et impatient de repérer ses proies.

Elle comprenait à présent pourquoi il en voulait tant aux Seigneurs du Chaos, mais cela ne la rendait pas plus heureuse pour autant.

En fait, cela l'effrayait – qu'il soit prêt à renoncer à tout dans sa quête de justice. Pourquoi devrait-il se sacrifier ?

Elle regarda les lanternes des échoppes défilier derrière la vitre.

Ils avaient dormi ensemble la nuit dernière, rien de plus. Et si elle avait été contente de ne pas devoir faire l'amour avec Raphael alors qu'elle était fâchée contre lui, leur intimité charnelle lui avait manqué.

Pour Iris, partager le lit d'un homme sans... s'attacher à lui n'allait pas de soi. Son amie Katherine avait butiné d'amant en amant tel un papillon, mais elle-même n'était manifestement pas faite de la même étoffe.

À moins que ce ne soit la particularité de sa relation avec Raphael.

L'attelage s'immobilisa devant une demeure récente à la façade en pierre de taille, et ils en descendirent aussitôt.

La foule habituelle des grandes réceptions était massée dans la rue, un ballet ininterrompu d'attelages déversait leur lot d'invités qui tentaient ensuite de se frayer un chemin jusqu'à l'entrée.

À l'intérieur, l'imposant escalier qui conduisait à la salle de bal était tout aussi bondé.

Raphael et Iris furent annoncés par un valet de pied et, l'espace d'une seconde, la salle entière parut se figer.

Iris balaya l'assistance du regard et prit une profonde inspiration pour se donner du courage. C'était sa première apparition publique en tant que duchesse de Dyemore. Elle voyait des gens chuchoter entre eux et elle ne put s'empêcher de penser que c'était d'elle qu'ils parlaient.

La nouvelle de son mariage s'était répandue comme une traînée de poudre et, apparemment, le couple qu'ils formaient, Raphael et elle, constituait le scandale de la saison.

Plaquant un sourire sur ses lèvres, elle s'avança dans la salle au bras de son mari. Elle salua un trio de ladies qu'elle connaissait vaguement et sourit à Honoria Hartwicke, une amie de Katherine. Honoria lui décocha un clin d'œil et Iris commença à se détendre. Après tout, ce n'était qu'un bal. L'essentiel était de parader dans sa belle toilette et de saluer les gens importants.

Elle avait fait cela des centaines de fois.

— Veux-tu un verre de punch ? murmura Raphael après dix minutes de déambulation dans la salle surchauffée.

— Avec plaisir.

— Peut-être préférerais-tu t'asseoir ? dit-il en désignant des chaises dans le creux d'une fenêtre.

Iris acquiesça avec gratitude – elle apprécierait un petit moment de solitude avant d'affronter de nouveau les regards. Raphael l'y conduisit, puis s'en alla rejoindre le buffet.

Elle comprit qu'elle devrait, hélas, renoncer à ce répit pourtant bienvenu en voyant deux dames s'approcher. Elle connaissait un peu l'une d'elles – Mme Witehall était une matrone, et un pilier s'agissant d'événements mondains.

Iris se leva.

— Votre Grâce, s'écria Mme Witehall, puis-je vous présenter Mlle Mary Jones-Thymes ? Mademoiselle Mary Jones-Thymes, Sa Grâce, la duchesse de Dyemore.

Iris inclina la tête, tandis que Mlle Jones-Thymes, une femme d'âge moyen aux cheveux d'un roux peu naturel, esquissait une révérence.

— La nouvelle de votre mariage est sur toutes les lèvres, Votre Grâce, observa Mlle Jones-Thymes.

Iris sourit.

— Cela n'a rien de surprenant étant donné sa soudaineté.

Elle leur servit l'histoire de l'enlèvement par des brigands et l'insistance de Raphael pour l'épouser afin de sauvegarder sa réputation.

— Quelle aventure terrifiante, commenta Mme Witehall quand elle eut terminé. Vous avez dû être effrayée.

Iris acquiesça et, en l'occurrence, elle ne mentait pas.

Mme Witehall fit la moue.

— Quel dommage que votre frère n'ait pas pu vous seconder. Rien ne vaut un gentleman pour négocier un bon contrat de mariage. Je considère que les femmes ne devraient jamais se passer des conseils d'un homme, surtout pour des décisions aussi importantes.

Le sourire d'Iris se crispa quelque peu.

— Je pense avoir pris la décision qui s'imposait.

— Croyez-vous, Votre Grâce ? risqua Mlle Jones-Thymes. Je ne suis pas sûre que vous ayez eu connaissance de tous les éléments, dans une telle précipitation.

Iris étrécit les yeux.

— À quels éléments en particulier faites-vous référence ?

Les deux femmes échangèrent un regard, puis Mme Witehall s'éclaircit la voix.

— Voyez-vous, ma chère, il circule certaines rumeurs qui, si vous en aviez eu connaissance, auraient pu vous inciter à la prudence avant de vous jeter tête baissée dans ce mariage avec Sa Grâce.

— Je ne m'intéresse pas aux rumeurs, répliqua Iris.

— Non ? fit Mlle Jones-Thymes avec des airs de chatte. Pas même à celle qui assure que le duc de Dyemore apprécie la compagnie des petits garçons ?

La demeure de lord Barton était trop petite pour accueillir un bal, pestait Raphael. Le buffet était séparé de la salle de bal et le passage reliant les deux espaces était saturé de corps en sueur.

Après avoir joué des coudes, Raphael tomba nez à nez avec Andrew Grant.

— Dyemore.

Andrew jeta un coup d'œil derrière lui avant d'ajouter :

— J'ignorais que vous étiez là.

— Il m'a semblé qu'il était grand temps de présenter ma duchesse à la bonne société. Vous êtes venu seul ?

Andrew parut mal à l'aise.

— Je... je...

Mais avant qu'il ait pu terminer sa phrase, son frère aîné se matérialisa derrière lui.

— Pourquoi t'arrêtes-tu, Andrew ? lança-t-il, agacé. Je...

Il s'interrompit en découvrant Raphael.

— Votre Grâce. Vous êtes donc à Londres ?

— Ma femme et moi ne sommes là que depuis quelques jours, expliqua Raphael, sans préciser qu'il avait eu l'occasion de voir Andrew. Notre voyage a été un peu perturbé ; figurez-vous que nous avons été attaqués dans une auberge. Vous ne savez rien à ce sujet, par hasard ?

— Pourquoi saurais-je quelque chose ?

Raphael haussa les épaules.

— Notre ami commun...

— Pardon, pardon, les interrompit un jeune homme en costume bleu lavande qui s'efforçait de se frayer un chemin.

— L'endroit est mal choisi pour discuter, siffla Royce. Suivez-moi.

Il ouvrit la voie, son frère dans son sillage, Raphael fermant la marche. Le fait qu'Andrew n'ait pas dit à son frère qu'il avait vu Raphael à Londres était intéressant. Peut-être que le jeune Grant pourrait se révéler un allié potentiel. Il avait certainement enduré le pire de ce dont les Seigneurs du Chaos étaient capables.

Royce emprunta deux couloirs successifs, avant d'ouvrir une porte dérobée. Puis il fit signe à Raphael et à son frère de le précéder.

La pièce semblait être un petit bureau, ou un salon. Elle était à peine éclairée, et aucun feu ne brûlait dans la cheminée.

Hector Leland se leva à leur entrée.

Il écarquilla les yeux en voyant Raphael et lança un regard appuyé à ses compagnons.

Raphael se retourna, mais il n'aurait su dire auquel des deux frères Grant Leland avait adressé ce regard.

Quoi qu'il en soit, ce dernier se ressaisit promptement.

— Pourquoi l'avez-vous amené ici ? s'écria-t-il.

Il s'adressait manifestement au vicomte Royce. Il rejoignit les deux frères comme s'il cherchait leur protection.

Royce grimaça, puis se dirigea vers un guéridon sur lequel était posée une carafe de cognac. Il remplit un verre et en but une gorgée.

— Dyemore commençait à discuter des Seigneurs du Chaos au milieu des invités.

Même ici, dans cette pièce à l'écart de la foule, Royce parlait presque à voix basse.

Leland secoua la tête.

— À quoi jouez-vous, Dyemore ? Vous essayez de provoquer le Dionysos pour le pousser à vous tuer ?

— Il a déjà essayé une fois, répliqua Raphael. Je n'ai rien à perdre en l'incitant à recommencer.

— Là, vous avez tort, intervint Andrew.

Les trois autres hommes braquèrent les yeux sur lui.

Andrew cilla, comme si se retrouver au centre de l'attention le rendait nerveux.

— Que voulez-vous dire ? demanda Raphael.

Andrew s'humecta les lèvres.

— Eh bien, il doit y avoir des personnes auxquelles vous tenez, n'est-ce pas ? Après tout, vous avez secouru lady Jordan – et vous l'avez même épousée. Cela veut dire quelque chose, non ? Et n'avez-vous pas une tante ? Je sais que vous êtes un animal à sang froid, mais si on la retrouvait flottant dans la Tamise, ou pendue à un arbre dans Hyde Park, vous n'auriez pas un peu de chagrin ?

Le sang de Raphael semblait charrier de la glace tout à coup, toutefois ce n'était pas le moment de s'inquiéter pour Zia Lina ou pour Iris.

La meute attaquait dès qu'elle sentait l'odeur du sang. Ou de la peur.

Il ne pouvait se permettre aucune faiblesse.

Il passa donc à l'offensive.

Il marcha droit sur Andrew, obligeant celui-ci à reculer et à heurter Leland.

— Vous semblez en savoir long sur les intentions du Dionysos, cracha-t-il au visage d'Andrew. Ce qu'il projette et comment il compte opérer pour prendre sa revanche. Vous en savez si long, en fait, que j'en viens à me demander si ce n'est pas vous le Dionysos.

Refermant les mains sur la gorge d'Andrew, il ajouta :

— Si c'est le cas, autant régler le problème sur-le-champ.

Il n'avait pas serré les doigts, mais Andrew tirait dessus comme s'il étouffait.

— Non ! Vous... vous ne comprenez pas. Je... je ne suis pas...

— Ne soyez pas ridicule, Dyemore, intervint le vicomte Royce, qui n'avait pas bougé. Mon frère n'est pas plus le Dionysos que Leland ou moi. Nous ignorons son identité.

— Vraiment ? dit Raphael.

Il lâcha Andrew, qui s'empessa d'aller se réfugier dans l'ombre de son frère.

— Alors, comment expliquez-vous que j'aie été attaqué dans une auberge, alors que je rentrais à Londres ?

— Quelle attaque ?

C'était Leland. Il semblait sincèrement étonné.

— Lawrence Dockery a tenté de me poignarder dans le dos. Je l'ai tué.

Leland avait blêmi.

— Vous l'avez tué ?



— Donc, vous saviez qui était Dockery, conclut Raphael. Je croyais que seul le Dionysos connaissait les noms de tous les membres ?

— Je... commença Leland en battant des paupières. En vérité, tout le monde savait que Dockery était le petit chien du Dionysos. Il se croyait protégé et n'avait peur de rien. Il a même ôté son masque à l'un des rassemblements. Qu'il soit mort n'est guère étonnant.

— Vous ne paraissez pas beaucoup le regretter, observa Raphael.

Leland redressa le menton.

— Je le devrais ?

— Pour l'amour du ciel ! tonna Royce. À quoi riment toutes ces questions, Dyemore ? Vous n'auriez pas plutôt intérêt à vous assurer que votre femme est toujours là où vous l'avez laissée ?

Raphael voulut répliquer, mais il ne se sentait pas le droit de prendre la menace à la légère. Dans une salle de bal bondée, Iris pouvait être enlevée sans que personne le remarque.

Il fonça vers la porte, bousculant Leland au passage.

— Attention, bon sang ! cria ce dernier en lui attrapant le bras avant de chuchoter : Chez moi, demain.

— Lâchez-moi, répliqua Raphael d'une voix forte, sans montrer qu'il avait entendu.

Et il remonta le couloir pour regagner la salle de bal.

Que lui voulait Leland ? Était-il prêt à le rejoindre, peut-être pour l'aider à prendre la tête des Seigneurs du Chaos ? Raphael avait toujours pensé que Leland était trop lâche pour agir sans le soutien des frères Grant, mais peut-être l'avait-il mal jugé.

À moins que ce ne soit un piège.

Il faisait de plus en plus chaud. La foule et les milliers de chandelles éclairant les pièces de réception avaient transformé celles-ci en étuves où se mélangeaient à saturation des odeurs de cire, de sueur et de parfums capiteux.

Raphael serra les dents et se retint de jouer brutalement des coudes pour se frayer un passage. Plusieurs invités tressaillirent en voyant son visage, mais il ignora les regards et les murmures.

Jusqu'à ce qu'il entende quelqu'un chuchoter : « Il aime les jeunes garçons. »

Iris cherchait Raphael depuis un bon quart d'heure, mais sa progression était ralentie par la foule. Lady Barton devait être aux anges : pareille cohue était à coup sûr signe de succès. Iris sentait cependant la panique la gagner. Il fallait qu'elle retrouve son mari au plus vite et l'informe en privé de l'immonde rumeur qui courait sur son compte.

Avant qu'elle ne lui parvienne aux oreilles, si possible.

Elle commençait à douter du succès de son entreprise. La rumeur courait partout où elle passait et menaçait de se propager comme un feu de Bengale.

Où diable était passé Raphael ? Elle l'avait cherché au buffet. En vain. Avaient-ils pu se croiser sans se voir ? Devait-elle retourner s'asseoir ? Ou regagner le buffet ?

Finalement, elle quitta la salle de bal et rejoignit le grand escalier – le seul endroit où elle n'avait pas jeté un coup d'œil.

Une petite foule était amassée en haut des marches, mais l'escalier lui-même était à peu près désert. Cependant, Raphael n'était visible nulle part.

Elle tourna les talons, déçue, et heurta une lady vêtue d'une robe rayée orange et vert du pire effet. Alors qu'elle chancelait, quelqu'un la bouscula violemment.

La projetant en direction de l'escalier.

Elle se sentit tituber au bord de la première marche.

Elle n'avait rien à quoi se raccrocher...

C'est alors que des bras solides l'agrippèrent et la ramenèrent contre un torse tout aussi solide.

— *Iris.*

Elle leva les yeux. Les lèvres pincées, Raphael fixait sur elle son regard de cristal gris.

— Tu as failli dévaler l'escalier. Tu aurais pu te rompre le cou.

— Quelqu'un...

Elle se mit à trembler rétrospectivement ; elle avait été en effet à deux doigts de faire une chute potentiellement mortelle.

— Quelqu'un m'a poussée.

Raphael se raidit et balaya la foule du regard.

— Qui ?

— Je... je n'ai pas vu.

— Il vaut mieux que nous partions, décréta-t-il.

Elle ne put qu'acquiescer.

Raphael lui prit le coude et ils commencèrent à descendre l'escalier.

Les murmures, dans leur dos, allaient toujours bon train. Iris avait même l'impression qu'ils se faisaient plus insistants maintenant qu'elle était avec Raphael. Et de moins en moins discrets.

Au bas de l'escalier, des dames qui attendaient leur vestiaire chuchotèrent derrière leurs éventails. Des gentlemen froncèrent les sourcils ou secouèrent la tête. Et les matrones s'empressèrent d'éloigner leurs filles.

L'expression de Raphael ne se modifia pas d'un iota. Il regardait droit devant lui, indifférent à la rumeur.

Si Iris ne l'avait pas connu intimement, si elle n'avait pas passé des jours à discuter avec lui, elle aurait prêté foi à celle-ci.

Mais l'idée ne lui traversa pas l'esprit un seul instant.

En revanche, sachant ce que Raphael avait vécu, elle devinait que, sous son masque d'indifférence, ces propos ignominieux devaient le faire souffrir atrocement.

Il demanda à un valet posté près de l'entrée d'envoyer chercher leur voiture, puis il aida Iris à draper son étole sur ses épaules.

Ils attendirent l'attelage en silence. Quand il arriva enfin, Iris eut juste le temps d'apercevoir Ubertino sur la banquette du cocher avant que son mari la propulse à l'intérieur.

Lorsque la voiture se mit en route, elle regarda Raphael, assis en face d'elle. Sa posture était raide et il ne croisait pas son regard. Elle comprit qu'il se retranchait en lui-même, comme s'il pensait qu'elle pourrait croire ce...

Quelque chose lui piqua la hanche.

Elle changea de position, mais ressentit une douleur plus aiguë.

Que... ?

Elle tâta ses jupes. Un des cerceaux de ses paniers s'était peut-être rompu. Sa main rencontra une pointe métallique et la douleur lui arracha un cri.

Raphael étrécit les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a quelque chose de coupant dans mes jupes.

— Laisse-moi regarder.

Il passa précautionneusement au crible ses jupes volumineuses, avant de s'arrêter. Iris le sentit tirer quelque chose, puis il exhiba un long poignard à lame fine que la lanterne de

l'habitable faisait miroiter.

Iris fronça les sourcils, s'efforçant de comprendre.

— Que... ?

— Quelqu'un a essayé de t'assassiner durant le bal, déclara Raphael, dont le regard était aussi affûté que la lame. Probablement quand tu as failli tomber dans l'escalier. C'était une agression délibérée. Ton assaillant a raté son coup et le poignard s'est retrouvé prisonnier de tes paniers. Seulement, si tu étais tombée, ta chute t'aurait certainement tuée.

— Sauf que tu étais là, répliqua Iris, qui avait retrouvé son assurance, même si la « bousculade » n'était de toute évidence pas un accident. Tu m'as sauvée, Raphael.

— Je n'étais pas là quand ce gredin, quel qu'il soit, a tenté de te poignarder. S'il avait mieux visé, tu serais morte et je n'aurais rien pu faire.

Iris ouvrit la main droite. Deux de ses doigts étaient maculés d'un liquide qui paraissait noir.

Savoir que quelqu'un cherchait à vous supprimer était une chose, réaliser que vous étiez passée tout près de la mort en était une autre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? grommela Raphael.

Il s'empara de sa main qu'il approcha de la lanterne.

Le liquide était en fait du sang.

Raphael fixa la tache sombre quelques instants, puis il souleva sa femme et la déposa sur ses genoux. Après quoi, il tira un mouchoir de sa poche, et l'enroula autour de sa main.

Iris ne songea pas à protester. Elle appuya simplement la tête contre l'épaule de son mari, qui l'enlaça.

— Je n'ai pas été poignardée, murmura-t-elle. Et je ne suis pas tombée dans l'escalier. Tout va bien. Grâce à toi.

Pour toute réponse, Raphael resserra son étreinte.

Lorsque la voiture s'arrêta devant Chartres House et qu'Ubertino ouvrit la portière, Raphael ne lâcha pas Iris.

— Ils ont tenté d'assassiner ma femme, dit-il au Corse.

Le sourire d'Ubertino s'évanouit. Il plissa les yeux et Iris vit soudain le pirate qu'il avait été.

— Je vais organiser des tours de garde. Je vous promets que cela ne se reproduira plus, Votre Grâce.

Raphael acquiesça silencieusement.

Il déposa doucement Iris sur la banquette, descendit de voiture et attendit qu'elle se lève pour la reprendre d'autorité dans ses bras.

Elle laissa échapper un petit glapissement peu digne d'une lady.

Raphael gravit les marches du perron.

— Je peux marcher, protesta Iris.

La porte s'ouvrit sur un Murdock qui écarquilla les yeux.

Raphael ignora le majordome.

— Non, tu ne peux pas.

Il traversa le vestibule et grimpa le grand escalier sans même être essoufflé. Mais son visage était fermé.

Arrivé devant la chambre ducale, Raphael ouvrit la porte d'un coup d'épaule. Il déposa Iris sur le lit, s'allongea près d'elle tout habillé, chaussures comprises, et l'attira contre lui.

Seul le feu qui crépitait dans la cheminée éclairait la chambre.

Le silence était tel qu'Iris entendait le souffle régulier de Raphael.

— C'est faux, dit-il, si soudainement qu'elle tressaillit.

— Qu'est-ce qui est faux ?

— Je n'abuse pas des petits garçons. Ni des petites filles. Je te jure sur la tombe de ma mère et sur ce que j'ai de plus cher au monde que je n'ai jamais, *jamais*, touché ou regardé un enfant de cette manière. Je...

— Raphael.

Iris se débattit presque pour le regarder dans les yeux, car il la tenait fermement contre lui.

— *Raphael*. S'il te plaît, écoute-moi.

Il la relâcha, si bien qu'elle put s'asseoir, tandis qu'il restait allongé, les yeux fixés sur le ciel de lit, le regard à la fois vide et froid.

Elle était déterminée à ramener de la chaleur dans ses yeux.

— Je *sais*, dit-elle en encadrant son visage de ses mains. Je sais que tu ne ferais jamais ce dont la rumeur t'accuse. Je te crois, mon chéri. Et je crois en toi.

Il ferma les paupières.

Quand il les rouvrit, la glace avait fondu. Il la regardait à présent avec des larmes dans ses yeux de cristal.

— Iris, mon Iris, souffla-t-il.

Et il s'empara de ses lèvres comme s'il s'appêtait à rendre son dernier souffle.

Comme s'il la chérissait.

Quelque chose s'ouvrit et se déploya dans la poitrine d'Iris, et cela devint si grand qu'elle crut qu'elle allait exploser. Elle n'était pas sûre de pouvoir contenir cette émotion, ce sentiment qu'elle éprouvait pour cet homme.

Son mari.

Elle tenait à lui – énormément. Et même plus que cela.

Cette idée aurait dû la terrifier, or elle n'éprouvait que du bonheur.

Un bonheur pur.

— Iris.

Il semblait désespéré. À la dérive. Et elle s'aperçut que ses mains tremblaient.

Puis soudain il se redressa et la fit basculer sur le lit. Retroussant ses jupes, il la débarrassa de ses paniers, qu'il jeta sur le sol. Et il la couvrit de son corps, déposant fiévreusement une traînée de baisers dans son cou.

Iris plongeait les mains dans ses cheveux, les agrippa.

S'il n'avait jamais perdu le contrôle lorsqu'il lui faisait l'amour, ce soir, il semblait mû par une force qui le dépassait.

Un besoin animal.

Iris en frissonna d'excitation.

Elle sentit sa main remonter le long de sa cuisse. Il n'avait manifestement pas l'intention de la déshabiller. Pressant la paume sur le triangle bouclé à la naissance de ses cuisses, il redressa la tête.

— Écarte les jambes pour moi, articula-t-il, le regard déterminé.

Iris s'exécuta. Une onde brûlante lui embrasa le ventre.

Raphael la fascinait, autant que la fascinait la découverte de sa propre sexualité. Il libérait en elle des instincts dont elle ignorait jusqu'à l'existence.

Des instincts primaires. Avaient-ils toujours été là, endormis ? Ou étaient-ce les caresses de Raphael qui leur avaient donné naissance ?

Elle savait qu'elle aurait dû se montrer circonspecte. Une lady apprenait très tôt à ignorer les besoins charnels. En toutes circonstances elle devait se montrer réservée. Polie. Froide.

Mais l'intensité de son désir l'enivrait.

Et c'était si merveilleux qu'il n'était pas possible de l'ignorer, ni d'y renoncer.

Du reste, quand les doigts de Raphael se mirent en action, elle ne put retenir un petit cri de pur plaisir.

Il sourit. Un sourire qui n'était ni chaleureux ni digne d'un gentleman.

Un sourire qui la fit pourtant chavirer.

Car il n'était destiné qu'à elle.

Et aucun homme – *aucun* – ne l'avait jamais regardée ainsi.

Elle s'arqua sous lui dans l'espoir de profiter davantage de ses doigts. Il captura alors sa bouche, y glissa la langue en même temps qu'il introduisait un doigt dans sa féminité.

Elle gémissait et tremblait de plaisir sous ses assauts.

Il fit rouler son pouce sur la petite crête où naissait son plaisir, puis s'arracha à sa bouche pour murmurer d'une voix délicieusement rauque :

— Montre que tu as envie de moi. Mouille mon doigt. Tu es la lumière de ma nuit, Iris, jouis pour moi.

Elle cambra le dos tandis que l'extase explosait en une myriade d'étoiles aveuglantes. Ses muscles intimes palpitaient encore follement lorsqu'elle retomba, pantelante, sur les draps.

Elle entendit Raphael marmonner un juron, sentit son poids sur elle.

Elle ouvrit les yeux. Il avait les traits crispés, et son regard ne quittait pas le sien.

— Raphael, gémit-elle, renouant déjà avec le désir. S'il te plaît.

— Je ne peux pas, dit-il. Je ne peux *pas*.

Son bassin ondulait contre le sien et il avait dû déboutonner son pantalon à un moment ou à un autre, car son sexe palpitait entre ses cuisses.

Son cœur bondit dans sa poitrine. *Il la désirait.*

— S'il te plaît, l'implora-t-elle encore, creusant les reins en manière d'invitation. S'il te plaît, mon amour.

Il ferma les yeux comme s'il souffrait. Comme si une grande épée lui avait traversé la poitrine et le cœur.

Ses hanches se collèrent plus fermement à celles d'Iris.

Oh, Seigneur, elle le voulait tellement en elle !

Elle lui caressa la joue.

Il tourna la tête pour lui embrasser la paume... et la pénétra dans la foulée.

L'intrusion fut si soudaine qu'Iris poussa un cri, vite remplacé par un gémissement de bonheur. Enfin !

Un nouveau coup de reins et il fut en elle jusqu'à la garde, l'écartelant, l'emplissant toute.

Se hissant sur les coudes, il se retira presque entièrement avant de revenir à l'assaut, puis il se mit à la pilonner encore et encore.

Iris n'avait jamais rien ressenti de pareil.

Rien d'aussi intense. D'aussi intime.

Raphael accompagnait ses coups de boutoir de grondements féroces, il lui évoquait un démon luttant pour sa vie, ou pour remonter à la lumière ou peut-être obtenir sa rédemption.

Et soudain, Iris sut ce qu'elle devait faire.

— Jouis en moi, souffla-t-elle. Donne-moi tout ce que tu es. L'obscurité comme la lumière. Je prends tout. Je te veux, *toi*.

Il renversa la tête en arrière en poussant un cri rauque, et plongea une dernière fois en elle, le corps secoué de spasmes.

Le voir jouir sans retenue submergea Iris de bonheur. Et de plaisir. Elle lui empoigna les fesses et revit les étoiles.

Pantelant, Raphael laissa retomber sa tête sur l'épaule de sa femme et lui embrassa le cou.

Iris ne s'était jamais sentie aussi comblée.

Le corps de son mari pesait lourdement sur elle, mais elle voulait profiter encore un peu de sa chaleur. Et de ce moment d'intimité.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Il lui avait fait l'amour. *Enfin.*

À présent, ils étaient vraiment mariés.

Et elle était heureuse avec cet homme.

C'était cela qui lui avait manqué lors de son premier mariage.

Ce sentiment d'appartenance.

D'harmonie.

Elle l'aimait. Ce constat fut comme une lumière intérieure.

Elle aimait Raphael.

Trop vite il se retira, et elle se sentit abandonnée.

Puis il quitta le lit et demeura immobile, le dos tourné.

Iris fronça les sourcils.

— Raphael, souffla-t-elle. Reviens dans le lit.

Il se retourna.

Il était si pâle que sa cicatrice se détachait plus que d'ordinaire sur son visage.

— Non. Non, je...

Il la regardait comme s'il était arrivé une catastrophe.

Comme si elle lui répugnait.

Elle ne put s'empêcher de se recroqueviller.

— Raphael ?

Il quitta la pièce à grands pas.

# 15

*El reprenait rapidement des forces. Ses joues avaient retrouvé des couleurs, ses yeux brillaient et son rire résonnait dans la petite hutte. Bientôt, elle put quitter son lit et se livrer, comme avant, à des tâches ménagères.*

*Alors, Ann annonça à sa sœur et à son père qu'elle devait retourner chez le Roi de Pierre pour être sa femme pendant un an et un jour...*

Raphael s'était réfugié dans le dressing contigu à sa chambre et tentait de reboutonner son pantalon.

Il avait...

Dieu tout-puissant.

Il avait pénétré Iris. Et il avait *joui* en elle.

Ses mains tremblaient et sa respiration était bruyante.

Nom de nom, qu'avait-il fait ?

Après que son père eut abusé de lui, l'envoyant dans les ténèbres de la honte, il avait vécu des années sans avoir aucune sexualité.

Il ne s'était jamais *touché*, sinon pour se laver.

Il n'avait regardé personne avec du désir.

Il n'avait jamais pensé à la chair autrement qu'avec dégoût.

S'il avait eu la foi, il aurait été le candidat idéal à la prêtrise.

Mais à seize ans, les choses avaient commencé à changer. Un jour, il avait remarqué une jeune fille et son regard s'était attardé sur ses seins. Désormais, il n'ignorait plus ses érections nocturnes – ni celles qui survenaient de plus en plus souvent en plein jour.

Il avait terminé sa croissance.

Il était devenu un cavalier si émérite qu'il pouvait monter à cru, ne guidant son cheval qu'avec les cuisses et les talons.

Il avait appris à se battre et, une fois, alors qu'il chevauchait dans une partie déserte de l'île, il avait mis hors d'état de nuire un brigand qui avait cherché à le détrousser.

Il avait appris le corse, l'italien, le français, le latin et le grec.

Il était devenu un homme.

Et à vingt et un ans, il avait couché avec la veuve qui s'occupait de leur blanchisserie. Ses mains étaient un peu rugueuses et elle avait dix ans de plus que lui, mais elle avait un bon fond et n'était en rien une femme facile. Il coucha avec elle trois autres fois, puis il lui donna de quoi s'acheter une petite maison et un four, et elle s'établit comme boulangère à son compte.

Depuis, il avait connu deux autres femmes.

Il ne les avait cependant pas pénétrées. Il n'avait jamais pénétré *aucune* femme.

Jusqu'à Iris.

Bon sang, qu'avait-il fait ? Il s'était pourtant juré qu'il n'aurait jamais d'enfants. Qu'il ne continuerait pas la lignée maudite de son père.

Et il s'était parjuré pour Iris.

Elle avait détruit toutes ses défenses.

— Raphael ?

Il se raidit et se retourna d'un bloc.

Elle s'était déshabillée et ne portait qu'une camisole et un châle, ses cheveux retombant librement sur ses épaules.

Elle irradiait littéralement.

Sa lumière lui blessait les yeux et il les ferma pour s'en protéger.

— Laisse-moi.

— Non.

Il rouvrit les yeux. Ses lèvres tremblaient, mais elle se tenait bravement sur le seuil, refusant de partir. Refusant de le laisser dans son champ de ruines.

— Raphael, que t'arrive-t-il ?

N'avait-elle donc pas compris ?

— Je... j'ai commis une erreur, articula-t-il à voix basse pour s'empêcher de crier.

Après tout, elle n'était pas responsable.

La faute – la *faiblesse* – était en lui.

— Que veux-tu dire ?

— Tu le sais très bien. Je t'en ai déjà parlé plusieurs fois.

— Tu ne veux pas d'enfants. En effet, tu me l'as dit et répété, mais serait-ce vraiment si terrible si...

— Oui ! cria-t-il, incapable de se contrôler. Bon sang, oui ! Mon père était un monstre. Je ne veux pas prendre le risque d'avoir un enfant qui lui ressemble. Tu ne vois pas...

— Je vois que tu n'es pas ton père, le coupa-t-elle en faisant un pas vers lui. Si...

— Qu'en sais-tu ? Comment diable peux-tu affirmer une telle chose ? Son sang coule dans mes veines. Ses mots et ses actions résonnent dans ma tête. Il m'a élevé pour que je devienne *lui*, son héritier. Tu ne comprends donc pas que j'ai aussi hérité de sa monstruosité ?

— Non !

Elle courut vers lui et l'enlaça, resserrant son étreinte quand il tenta de se libérer.

— Non, répéta-t-elle, son visage à quelques centimètres du sien si bien qu'il pouvait voir la tempête et le désespoir dans ses yeux. Tu n'es pas lui, Raphael. Tu ne seras *jamais* lui.

— Je ne veux courir aucun risque. Ce serait trop lourd à porter.

Elle laissa retomber ses bras et recula.

— Et si c'était trop tard ?

Il la contempla, si belle avec ses longs cheveux blonds et cette lumière qui irradiait de son être.

Il était certain de ne pas la mériter.

— Je ne sais pas, dit-il. En revanche, je suis sûr d'une chose : cela ne se reproduira plus.

Elle le fixa sans mot dire. Un instant, il nourrit l'étrange espoir qu'elle continuerait d'argumenter. Et qu'elle finirait peut-être par le faire changer d'avis.

Mais, finalement, elle tourna les talons.



L'abandonnant à sa solitude et à sa nuit.

Sauf qu'il ne pouvait plus s'y résoudre. Il avait profité trop longtemps de sa lumière.

Il sortit dans le couloir, claqua la porte derrière lui, faisant sursauter Ubertino qui montait la garde.

— Votre Grâce ? appela ce dernier tandis qu'il s'éloignait au pas de charge.

Raphael l'ignora et dévala l'escalier.

Valente et Ivo gardaient la porte d'entrée. Voyant que Valente ouvrait la bouche pour parler, Raphael l'arrêta d'un geste.

Les deux serviteurs s'écartèrent afin de lui livrer passage.

Raphael s'enfonça dans la nuit.

Laissant toute lumière derrière lui.

Ce soir-là, le Dionysos savourait un excellent cognac au coin du feu. Il leva son verre pour admirer les reflets ambrés à la lumière des flammes.

— Dyemore se rapproche dangereusement, déclara la Taupe, assis à côté de lui. Et l'agression contre sa duchesse ne fera que renforcer sa détermination.

Le Dionysos l'ignora. En dehors de sa très bonne cave, la Taupe ne lui était pas d'une grande utilité.

— Lui enverrez-vous un autre assassin ?

De toute évidence, il s'inquiétait d'être le prochain sur la liste.

— Je veux dire, précisa-t-il, ne serait-il pas plus simple de le pousser à retourner en Corse ?

Le Dionysos arqua les sourcils et se tourna vers la Taupe.

— Vous avez parlé à mon frère.

La Taupe écarquilla les yeux de frayeur.

— Non ! Non, milord. Je vous suis entièrement loyal.

— Vraiment ? insista le Dionysos.

— Oui !

La Taupe transpirait. Peut-être parce qu'il était près du feu, mais plus vraisemblablement parce qu'il était près de lui, le Dionysos.

— Je... je pensais simplement que maintenant que vous avez répandu la rumeur sur Dyemore, il n'aura pas envie de s'attarder en Angleterre. Qui voudrait s'associer avec lui ? Vous l'avez isolé de manière admirable.

Le Dionysos acquiesça, car c'était la stricte vérité.

— En effet, Dyemore ne peut plus compter sur d'éventuels alliés. Mais cela ne suffit pas. Il doit être anéanti.

Il but une gorgée de cognac tout en observant son interlocuteur par-dessus le bord de son verre. La Taupe était vert de trouille.

— Pour une telle mission, je ne peux avoir confiance qu'en le plus loyal de mes serviteurs. Avez-vous des noms à me proposer ?

— Je... Eh bien...

La Taupe sortit un mouchoir pour s'éponger le front.

— Peut-être l'Ours ?

Le Dionysos prit un air sceptique.

— Ou... ou le Blaireau ?

— Vous ne suggérez pas mon frère ? s'enquit le Dionysos, histoire de voir ce que répondrait la Taupe.

— Avez-vous confiance en votre frère ? demanda ce dernier, ce qui était plutôt courageux de sa part.

Le Dionysos sourit.

— Non.

La Taupe tressaillit, et le Dionysos le regarda, amusé, tandis qu'il commençait à comprendre.

— Je peux m'en charger, proposa finalement la Taupe, comme si l'idée venait de lui. Je tuerai Dyemore.

— Parfait.

Le Dionysos sourit et écouta la Taupe échafauder un plan. Mais il n'était pas dupe. La Taupe n'était qu'un traître perfide. Ou peut-être juste un lâche.

Quoi qu'il en soit, il devrait s'en débarrasser.

Comme de Dyemore.

Qu'ils brûlent tous en enfer.

Surtout Dyemore.

Car si le Dionysos ne pouvait pas espérer un quelconque salut, alors Dyemore n'y avait pas non plus droit.

Ce n'était que justice.

Le soleil était depuis longtemps levé quand Raphael se réveilla. Il battit des paupières comme la lumière entrait à flots par la fenêtre – il avait dormi dans l'une des chambres d'amis de Chartres House, fuyant la chambre ducale comme celle de la duchesse.

Car il n'était pas certain d'être capable de résister à Iris.

Il se leva précautionneusement afin de ménager son crâne douloureux. Son errance nocturne l'avait conduit dans une taverne, et bien qu'il n'ait pas été complètement ivre à son retour à la maison, aux premières heures de l'aube, il n'était pas non plus sobre.

Il resta un moment assis au bord du lit, à se tenir la tête. Le regard qu'Iris avait eu avant de tourner les talons... tellement douloureux. Comme si elle avait été poignardée en plein cœur et que le sang commençait seulement à couler de sa plaie.

Si quelqu'un d'autre avait été à l'origine de ce regard, Raphael l'aurait tué sans hésiter. Mais c'était lui qui avait blessé sa femme.

Lui, qui avait enfoncé le poignard.

Et cette idée lui retournait l'estomac.

Qu'allait-il faire, à présent ? Il ne pouvait plus vivre avec Iris, maintenant qu'il avait prouvé qu'il était incapable de lui résister.

Et si elle était enceinte ?

Il soupira, se leva lentement tel un vieil homme, et contempla les vêtements à ses pieds. Comme il se penchait pour récupérer sa veste, un bout de papier tomba d'une des poches.

Il se figea.

Il ne se souvenait pas d'avoir glissé le moindre papier dans sa poche.

Il le ramassa et le déplia. Les quelques mots qu'il lut semblaient avoir été griffonnés à la hâte :

*Il n'est pas ce qu'il paraît.*

Raphael plissa les yeux. *Qui n'était pas ce qu'il paraissait ? Le Dionysos ?* Quand ce mot avait-il été placé dans sa poche ? Et par qui ?

Il fit sa toilette et s'habilla tout en réfléchissant à ces questions.

La taverne où il avait bu la nuit dernière était à peu près déserte. La serveuse qui s'était occupée de lui aurait pu glisser le papier discrètement si elle était particulièrement habile, mais cela semblait peu probable. Et il n'avait croisé personne en chemin. Ni dans un sens ni dans l'autre.

Il ne restait donc que le bal.

Le problème, c'était que n'importe qui aurait pu fourrer ce papier dans sa poche tant la foule était compacte et les bousculades fréquentes. Et il avait parlé à plusieurs personnes.

Parmi lesquelles Andrew, Royce et Leland.

Lors de sa rencontre avec les frères Grant dans la salle du buffet, Andrew et Royce lui faisaient face. Donc, ils n'avaient pas eu l'occasion d'accéder à ses poches. Il n'était certes pas exclu que l'un d'eux, ou Leland, l'aient frôlé à un autre moment de la soirée sans qu'il s'en aperçoive.

Dans le bureau où il s'était entretenu avec eux, les frères Grant n'auraient pas pu glisser un papier dans ses poches sans qu'il ne le remarque. Pourtant, ledit papier n'était pas arrivé dans sa veste par l'opération du Saint-Esprit.

Raphael se souvint tout à coup qu'il avait bousculé Leland alors qu'il quittait la pièce. Ce dernier en avait profité pour lui demander à voix basse de venir chez lui aujourd'hui. Il aurait pu glisser le papier à ce moment-là.

Cependant, la possibilité que ce soit un autre invité ne pouvait pas être écartée.

Raphael laissa échapper un soupir contrarié.

De toute façon, ce mot ne lui était d'aucune utilité puisqu'il ne mentionnait pas de nom. Celui qui avait griffonné ce mot était apparemment pressé et effrayé – le *t* était barré de deux traits.

Raphael réfléchit à cette particularité tandis qu'il enfilait ses bottes.

Si le mot avait été rédigé dans le bureau, peut-être s'agissait-il d'un avertissement contre l'un des deux autres protagonistes : il n'était pas aussi innocent qu'il le paraissait.

Il avait aussi pu être écrit par le Dionysos en personne, ou par l'un de ses hommes, dans le but d'égarer Raphael.

Si c'était le cas, l'objectif avait été atteint.

Quoi qu'il en soit, Raphael répondrait à l'invitation de Leland. Sans la présence d'Andrew et de Royce, celui-ci serait probablement moins sur la défensive et plus bavard.

Il n'irait toutefois pas seul chez Leland. Par précaution, ses Corses l'accompagneraient.

Sa décision prise, Raphael acheva de s'habiller et descendit au rez-de-chaussée. Il ne croisa ni sa tante ni Iris, et n'en fut pas étonné. Les deux femmes devaient certainement prendre leur petit déjeuner ensemble.

Un homme plus courageux aurait fait un détour par la salle à manger pour les saluer.

Mais se sentant incapable de résister à Iris, il choisit de garder ses distances.

Il demanda qu'on prépare trois chevaux et enrôla Valente et Bardo.

Un quart d'heure plus tard, ils étaient en route.

Londres était triste et bruineuse, ce qui s'accordait parfaitement à l'humeur de Raphael. Les rues n'en étaient pas moins encombrées et ils progressaient lentement.

Le temps qu'ils parviennent à bon port, Raphael eut le pressentiment qu'il arriverait trop tard.

Une vieille dame conversait sur le perron avec un homme qui, à en juger par la trousse noire qu'il avait à la main, devait être médecin. À côté d'eux, une domestique d'une vingtaine d'années sanglotait tandis que le majordome était blanc comme un linge.

Raphael mit pied à terre et confia les rênes de sa monture à Valente.

— Attendez-moi ici, dit-il à ses hommes.

Il gravit le perron.

— Qui êtes-vous ? demanda le médecin en le regardant par-dessus ses bésicles.

— Je suis le duc de Dyemore. Et un ami d'Hector Leland.

— Dans ce cas, je crains de devoir vous annoncer une triste nouvelle, répondit le médecin.

M. Leland s'est tué accidentellement en nettoyant son pistolet de duel.

— Quel imbécile, marmonna la vieille dame.

Elle portait un bonnet de dentelle blanc noué sous le menton, et rien, dans sa figure, n'était avenant.

— Quand je pense à ma pauvre nièce Sylvia, avec ses deux enfants et un troisième en route ! Je lui avais pourtant dit de ne pas épouser cet Hector Leland. Un goujat et un incapable. Et voilà le résultat ! C'est honteux, si vous voulez mon avis.

Deux maisons plus loin, une porte s'ouvrit, une domestique sortit et les lorgna ouvertement.

— J'aimerais le voir, dit Raphael.

— Il est mort, rétorqua le médecin.

— J'insiste.

— Vous ne me remerciez pas. Ce n'est pas beau à voir.

La femme de chambre sanglota de plus belle. La vieille dame la fit rentrer sans ménagement dans la maison, le majordome sur leurs talons.

Le médecin scruta Raphael, l'air soupçonneux, puis haussa les épaules.

— Très bien, dit-il en rentrant à son tour. Si vous y tenez. Vous verrez par vous-même pourquoi je n'ai aucun doute sur les causes de sa mort.

Le bureau de Leland se trouvait au premier étage, à l'arrière de la maison.

— La servante l'a trouvé là, expliqua le médecin en désignant un bureau encombré de papiers ensanglantés. Mais j'ai déplacé le corps ici à mon arrivée.

« Ici » désignait une table, probablement récupérée dans une autre pièce. Leland était allongé dessus, en chemise de nuit et chaussettes. La moitié de son crâne avait été emportée.

— Comme vous pouvez le constater, il est on ne peut plus mort, reprit le médecin.

— Mmm, fit Raphael, qui examinait le corps. Vous êtes sûr qu'il s'est tué lui-même ?

— Il était écroulé sur son bureau, le pistolet à la main, la balle ayant pénétré par la tempe. Toutes les portes de la maison étaient verrouillées et aucun bruit suspect n'a été entendu durant la nuit. C'est la domestique qui l'a découvert tôt ce matin, en venant ramasser les cendres.

Une lettre sur le bureau attira l'attention de Raphael. Si son contenu était dépourvu d'intérêt – Leland quémandait de l'argent à son beau-père –, l'écriture, elle, ne l'était pas.

Tous les *t* étaient barrés deux fois.

— Vous ne pensez quand même pas que son épouse aurait pu le tuer et maquiller le crime en suicide ? s'indigna le médecin. Cela défierait la raison. Du reste, vous doutez bien que si je parle de « mort accidentelle en nettoyant son pistolet », c'est uniquement pour ménager la sensibilité de cette pauvre femme.

Raphael s'approcha de la fenêtre.

La bâtisse en brique était ornée sur toute sa façade d'indentations ornementales qui démarraient à environ un mètre quatre-vingts du sol. Un homme agile, disposant d'une échelle au départ, aurait pu facilement escalader jusqu'à la fenêtre.

Raphael pivota sur les talons et revint vers le corps. Comme il se penchait pour l'examiner, il aperçut un morceau de papier qui dépassait légèrement de sa manche droite.

Il le tira.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda le médecin.

Sur une face, un dauphin, quoique dessiné à grands traits, était tout à fait reconnaissable.

— Un poisson, ricana le médecin. Pourquoi aurait-il dessiné cela ?

Raphael l'ignore et retourna le papier.

Son cœur s'arrêta de battre.

Un iris était dessiné sur l'autre face.

Le médecin continuait de discuter de poissons, mais Raphael ne l'écoutait plus. Un X barrait l'iris, tracé avec une telle énergie venimeuse que le crayon avait presque percé le papier. À côté, il y avait une grappe de raisin.

Dionysos était le dieu du vin et de la débauche.

Ce dessin n'était pas l'œuvre de Leland, mais du Dionysos en personne. Et le message était clair : Iris était en danger.

C'était sa *femme* qu'on menaçait.

Raphael eut l'impression de recevoir un coup sur le crâne. Comment – comment – avait-il pu se laisser ensorceler par Iris au point d'en oublier presque son combat contre les Seigneurs du Chaos ? La veille au soir, sa femme avait failli se faire assassiner, et de quelle manière avait-il réagi ?

Il l'avait tranquillement ramenée à la maison et lui avait fait l'amour.

Cette femme était une sirène qui l'éloignait de ses objectifs. Et tant qu'elle continuerait de chanter à ses oreilles, il serait incapable de se concentrer sur sa mission.

Et sa coupable distraction pourrait bien coûter la vie à Iris.

Il remercia le médecin, qui pérorait toujours, et quitta le bureau au pas de charge.

Le Dionysos avait tué Leland.

Iris serait sa prochaine cible.

Il devait la protéger coûte que coûte.

## 16

*« N'y va pas, dit le tailleur de pierre à sa fille Ann. Le Roi de Pierre est un esprit maléfique. Une fois que tu seras à sa merci, il ne te laissera plus repartir. »*

*« Il m'a paru très humain », objecta Ann.*

*« Oh, s'il te plaît, reste ! plaïda El. C'est injuste que tu doives te sacrifier pour m'avoir sauvé la vie. »*

*« Ce n'est que pour un an et un jour, répondit Ann. Et je lui ai donné ma parole. »*

*Elle repartit donc sur la lande pierreuse, un petit baluchon de vêtements sur le dos et le galet rose de sa mère dans la main...*

Bien qu'il ne soit pas encore en fleurs, le jardin de Chartres House était charmant.

Iris déambulait dans une allée en compagnie de Donna Pieri. La matinée touchait à sa fin et elle n'avait pas revu Raphael depuis leur dispute de la veille. Elle n'avait pas évoqué cette querelle avec Donna Pieri, mais à en juger par la façon dont celle-ci la regardait, elle soupçonnait quelque chose.

Iris soupira et baissa les yeux sur Tansy. La petite chienne s'était assise au milieu de l'allée et pleurnichait misérablement, refusant de faire un pas de plus.

Donna Pieri inclina la tête de côté comme si elle examinait un insecte qu'elle n'avait encore jamais vu.

— Et vous dites que Raphael vous a acheté lui-même ce chien ?

La vieille dame avait été obligée d'élever la voix, car les glapissements de Tansy avaient gagné en volume.

Iris céda et se baissa pour prendre le chiot dans ses bras. Ce dernier lui lécha le visage comme s'il venait d'échapper à un péril imminent.

— Oui, répondit Iris, alors que toutes deux se remettaient en marche. Il ne l'a pas dit, mais il me l'a présentée dans un petit panier.

— Étonnant, murmura Donna Pieri.

Tansy bâilla à s'en décrocher la mâchoire.

Donna Pieri sourit.

— C'est une très jolie petite chienne.

— N'est-ce pas ? acquiesça Iris en caressant le crâne soyeux de Tansy.

Celle-ci lui lécha la main. Pour quelque raison inconnue, les manifestations d'affection de la chienne lui donnaient envie de pleurer. Après ce qui s'était passé la veille, Iris n'était pas certaine que le problème entre Raphael et elle puisse se régler. Elle commençait à se demander s'il accepterait jamais qu'ils vivent ensemble comme ils le devraient.

Comme mari et femme.

Il avait paru tellement furieux. Et ç'avait été si cruel, au moment même où elle pensait qu'enfin ils ne faisaient plus qu'un, de tout détruire uniquement parce qu'il avait peur.

S'il refusait de revenir sur sa décision, pourrait-elle continuer de vivre ainsi ?

Rien n'était moins sûr. Son regard s'arrêta sur sa bague ornée d'un rubis, et les larmes lui vinrent.

Une porte claqua dans leur dos.

Toutes deux se retournèrent.

Raphael remontait l'allée dans leur direction.

— Rentrez à l'intérieur.

— Que se passe-t-il ? risqua Iris.

— *À l'intérieur.*

Son ton était si impérieux que les deux femmes s'empressèrent d'obéir. Raphael était tendu, le visage fermé, et Iris ne parvenait pas à croiser son regard.

Cet homme-là n'avait plus rien à voir avec celui qui lui avait fait l'amour avec tant de fougue la veille.

Raphael les emmena dans un petit salon du rez-de-chaussée et leur fit signe de s'installer dans un coin – à distance des fenêtres.

Puis il attendit qu'elles fussent assises pour annoncer :

— Je vais vous envoyer au loin.

— Quoi ? s'exclama Iris, qui se leva et s'approcha de lui. Qu'est-ce que cela signifie ?

Il lui adressa un regard froid. Cherchait-il à la punir ?

— Hector Leland est mort ce matin. C'est censé être un suicide, je crois toutefois qu'il s'agit de l'œuvre du Dionysos.

— Oh, mon Dieu ! murmura Iris, atterrée.

Leland appartenait certes aux Seigneurs du Chaos, mais il n'en était pas moins un être humain.

— En quoi cela nous concerne-t-il ? demanda Donna Pieri.

— Des menaces ont été proférées contre vous et contre mon épouse hier soir. Elles ont été réitérées ce matin. J'aurais dû vous mettre immédiatement à l'abri, mais j'ai été... distrait. Nous n'avons plus une minute à perdre.

Iris faillit s'étrangler en s'entendant traiter de distraction. Était-ce vraiment ainsi qu'il la voyait ? Comme un divertissement qui le détournait de son objectif principal ?

Donna Pieri hocha la tête.

— Je vais préparer mes bagages.

Iris attendit qu'elle ait quitté la pièce avant de déclarer à Raphael :

— Il n'est pas question que je t'abandonne.

— Tu vas partir avec Zia Lina. J'essaie de vous protéger.

— Le danger est donc si grand ?

— Leland a eu la moitié du crâne emporté par une balle de revolver, répliqua-t-il. Oui, le danger est grand.

Iris frémit, et se revit soudain dans les ruines de la cathédrale, les flammes des torches vacillant dans la nuit alors qu'elle attendait d'être sacrifiée.

Elle n'avait pas envie de mourir.

— Rien ni personne ne m'empêchera d'assurer ta sécurité, ajouta-t-il. Pas même toi.

— Et comment pourras-tu assurer ma sécurité si tu m'envoies au loin ?

Elle sentit ses yeux la brûler, ce qui la fit enrager. Bon sang, ce n'était pas le moment de pleurer. Elle devait demeurer aussi froide que lui pour le combattre sur son propre terrain.

— Le Dionysos en a après moi. Il ne bougera pas de Londres tant que j'y serai. Par conséquent, Zia Lina et toi devez quitter la ville au plus vite.

— Si le Dionysos a été capable de nous envoyer une fois un assassin nous attaquer dans une auberge, qu'est-ce qui l'empêchera de recommencer ? Laisse-moi rester avec toi.

— Non, s'entêta-t-il. Mes hommes vous accompagneront. Ils vous protégeront.

Iris était au désespoir. La veille, avant qu'il quitte lit conjugal, ils avaient été proches comme jamais elle ne l'aurait cru possible.

Elle avait simplement besoin d'un peu de temps pour lui faire prendre conscience du bonheur qu'ils pouvaient trouver dans leur mariage.

Mais s'il l'éloignait maintenant, elle craignait que ses modestes avancées ne soient réduites à néant.

— Raphael, murmura-t-elle en s'approchant de lui, s'il te plaît, ne me bannis pas.

Il se détourna comme s'il ne supportait pas l'idée qu'elle le touche.

— Ne m'implore pas, Iris, je t'en prie. Tu abats mes défenses, tu m'embrouilles l'esprit et m'empêches de me consacrer à ma mission. Il faut que tu partes. Je ne pourrai jamais faire ce que j'ai à faire si tu restes. J'ai pris ma décision. Nous n'avons pas de temps à perdre en discussions inutiles.

Iris sentit les larmes rouler sur ses joues. Elle était humiliée. Anéantie. Mais elle voulait essayer encore une dernière fois.

Au diable, la fierté !

Elle le regarda. Son mari. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je t'aime.

Il ferma les paupières, la rejetant.

— J'ai commis une erreur, hier soir.

Iris eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine poitrine.

— Ne dis pas cela. Je t'en prie, ne dis pas une chose pareille.

Raphael rouvrit les yeux, mais son regard était toujours dénué d'émotion. Le regard d'un homme mort.

— C'était pourtant bel et bien une erreur. *Mon* erreur. Ce qui est fait est fait. Avec un peu de chance, il n'y aura pas de conséquences. Mais il faudrait être stupide pour continuer à jouer avec le feu. Et courir au désastre.

— Raphael...

— Non.

Iris sanglotait – de colère, à présent – et s'en moquait.

— Je ne suis pas un désastre. Notre *enfant* ne serait pas un désastre. Au contraire. Si j'ai le bonheur d'être enceinte, je le vivrai comme une bénédiction. Tu m'entends, Raphael ? Une *bénédiction*.

— Pas moi. Jamais.

Iris eut l'impression d'avoir été frappée en plein cœur.

Elle leva le menton.

— Si tu me bannis maintenant, je ne te le pardonnerai jamais.

— Tant pis.

Iris tourna les talons et quitta la pièce sans un mot, la chienne toujours dans les bras.



Une demi-heure plus tard, elle descendait le perron au pied duquel attendait une voiture conduite par Ubertino. Cinq autres Corses seraient du voyage, soit à côté d'Ubertino, soit sur la plate-forme arrière. Tous étaient armés.

Raphael ne se montra pas.

Donna Pieri avait déjà pris place dans le véhicule. Bardo aida Iris à monter, puis claqua la portière et donna le signal du départ.

Tandis que l'attelage s'ébranlait, Donna Pieri dévisagea Iris.

— Raphael est très inquiet, dit-elle.

Iris se contenta de secouer la tête. Elle était incapable de parler. Elle craignait d'éclater en sanglots.

Couchée dans son panier, à côté d'elle, Tansy dormait sous sa couverture. Elle regarda par la fenêtre et se demanda s'ils pourraient surmonter cette rupture. Ou si c'en était bel et bien fini.

Ils voyageaient depuis deux bonnes heures et avaient quitté Londres quand Iris entendit une détonation.

L'attelage trembla, vacilla, et s'arrêta abruptement. Donna Pieri tomba sur le sol. De même que le panier où se trouvait Tansy.

Des coups de feu explosèrent dehors, comme dans un feu d'artifice, à ceci près qu'il n'y avait rien à célébrer. Les détonations s'enchaînaient à un tel rythme qu'Iris ne parvenait même pas à les compter.

Un homme cria en corse et s'interrompit brutalement.

Iris s'agenouilla sur le plancher et souleva sa banquette en priant pour que le pistolet y ait été remis. Ses doigts rencontrèrent du métal, et elle sortit l'arme de sa cachette. Elle vérifia en hâte s'il était chargé.

Il ne l'était pas.

Une balle traversa la portière à quelques centimètres de la fenêtre.

— Restez par terre, ordonna-t-elle à Donna Pieri.

Celle-ci acquiesça calmement.

Iris fouilla de nouveau dans le compartiment de sa banquette et dénicha le sac contenant les balles et la poudre. Elle savait, en théorie, charger une arme à feu, mais cela faisait un certain temps qu'elle ne l'avait pas vu faire.

Les détonations cessèrent.

Iris versa la poudre dans le canon. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle en répandit une partie sur le sol.

Quelqu'un ouvrit brutalement la portière.

Elle glissa une balle dans le canon.

Un individu portant un masque représentant un jeune homme avec des grappes de raisin dans les cheveux grimpa à l'intérieur du véhicule.

Iris pointa son pistolet sur lui.

L'intrus s'esclaffa.

Elle appuya sur la détente mais, bien sûr, rien ne se produisit.

Elle n'avait pas eu le temps d'ajouter de la poudre dans le réceptacle d'amorçage.

Le Dionysos rit de plus belle, puis, l'empoignant sans ménagement, il la tira hors de la voiture. Elle eut juste le temps d'apercevoir une dernière fois le visage livide de Donna Pieri avant que la portière se referme.

Une bonne douzaine d'hommes encerclaient le véhicule. Si quelques Corses étaient encore debout, la plupart étaient à terre. Elle n'eut pas le temps de voir qui était vivant et qui était mort, car le Dionysos la poussait déjà dans une autre voiture.

— Vous savez ce que vous avez à faire, lança-t-il dans son dos.

Son sang se glaça dans ses veines. Venait-il d'ordonner qu'on tue Donna Pieri et les Corses survivants ?

Avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit d'autre que s'effondrer à genoux, le Dionysos grimpait dans le véhicule.

— À présent, Votre Grâce, dit-il, discutons un peu.

Tard, cet après-midi-là, Raphael contemplait le jardin depuis la fenêtre de son bureau. De petites fleurs bleues avaient éclos le long des allées, mais il ne se souvenait plus de leur nom.

Il était convaincu qu'Iris l'aurait su, elle.

Il s'efforça de penser à autre chose. Il avait vécu plus de trente ans sans connaître Iris, et s'en était très bien passé. Et cependant, elle n'était partie que depuis quelques heures qu'il se languissait déjà d'elle.

Il devait absolument la chasser de son esprit.

Malheureusement, son visage restait gravé en lui. Et ses mots résonnaient encore à ses oreilles. « Je t'aime. »

Il ferma les yeux.

Iris le hantait.

C'était comme si elle était une partie de lui-même, désormais, de même que le sang qui circulait dans ses veines ou l'air qui emplissait ses poumons. Il ne pouvait pas davantage se dissocier d'elle qu'extirper son propre cœur de sa poitrine.

Elle lui était devenue indispensable.

Il rouvrit les yeux et regagna sa table de travail pour tenter d'oublier sa peine.

La pièce était étrange. Son grand-père l'avait décorée en s'inspirant du monde des Enfers. Sur l'un des murs, des démons dansaient autour d'âmes recroquevillées sur elles-mêmes. Sur un autre, les âmes étaient fouettées par des créatures monstrueuses aux pieds en forme de sabots. Personne ne pouvait trouver la paix au royaume des morts.

Peut-être que la leçon lui parlait plus particulièrement aujourd'hui, car sa mission était dans l'impasse.

Il s'était rendu chez les frères Grant, où on lui avait appris que tous deux étaient sortis. Le majordome lui avait expliqué qu'ils ne lui avaient pas dit où ils allaient ni à quelle heure ils comptaient rentrer.

Que faire en attendant ? Retourner chez Leland et fouiller dans ses papiers ? Peut-être ce dernier avait-il été assez stupide pour garder un document qui permettrait d'incriminer le Dionysos.

Ou peut-être qu'il était grand temps qu'il cherche un autre moyen pour démasquer le Dionysos. S'il...

— Votre Grâce, fit la voix de Murdoch.

Raphael leva les yeux.

Son majordome était blême.

— Venez tout de suite, Votre Grâce.

Raphael se leva d'un bond, en proie à un horrible pressentiment. Murdock le conduisit jusqu'au perron. Sa voiture était en bas – celle dans laquelle Iris et sa tante étaient parties le matin même.

Valente occupait la place du cocher. Il semblait avoir du mal à se tenir droit. Zia Lina était assise à côté de lui.

Le regard qu'elle tourna vers Raphael était tragique.

Le véhicule était criblé de balles.

Il dévala les marches et ouvrit la portière.

À l'intérieur...

*Dieu du ciel !*

Les Corses chargés de protéger les deux femmes gisaient sur le plancher. Ivo, ses longues jambes étalées en travers. Luigi, les yeux grands ouverts, l'air surpris. Andrea, qui avait perdu la moitié du crâne.

Tous étaient morts. *Tous.*

Hagard, Raphael vit les nombreuses blessures et sut que ses hommes s'étaient battus farouchement. Et qu'ils avaient succombé en braves.

Ubertino reposait sur la pile macabre. L'un de ses yeux avait été enfoncé par une balle, mais l'autre fixait le plafond du véhicule.

Raphael avait du mal à respirer.

Il grimpa lentement dans la voiture et ferma l'œil de son vieil ami avant de lui caresser la joue. Elle était déjà froide.

Raphael pivota, pour redescendre de la voiture. Il s'approcha de sa tante et lui tendit les bras.

Elle n'était pas plus lourde qu'une enfant, nota-t-il tandis qu'il la portait jusqu'à la maison.

— Où est Iris ? demanda-t-il tandis qu'il gravissait le perron.

Sa voix était calme, alors que sa poitrine s'était transformée en un bloc de glace.

— Le Dionysos l'a enlevée, répondit la vieille dame d'une voix hachée. Et il m'a renvoyée avec un message pour toi : retrouve-le à la tombée de la nuit dans les ruines de l'église Saint-Stephen, à la sortie de Londres. Il veut te parler.

Raphael hocha la tête et franchit la porte d'entrée.

— C'est un piège, ajouta-t-elle.

Avait-elle crié lorsqu'ils avaient emmené Iris ? L'avaient-ils molestée, sa courageuse petite tante ?

— Tu ne dois pas y aller. Il sait, comme moi, ce que tu ressens pour ton épouse, et il cherche à s'en servir contre toi. Mais la pauvre est déjà morte à l'heure qu'il est.

Raphael s'immobilisa.

— L'avez-vous vue mourir de vos propres yeux ? articula-t-il, sentant les prémices d'une rage sans nom s'emparer de lui.

— Non.

— Alors il reste de l'espoir, déclara-t-il, reprenant sa marche. Et tant qu'il y aura une lueur d'espoir, je me battrai.

— Cet homme est fou, Raphael. Il la tuera et ensuite, il te tuera. Il a beaucoup d'hommes. Plus que tous tes Corses. Et maintenant, te voilà seul. Tu n'as aucune chance de l'emporter contre lui.

Raphael ouvrit la porte de la chambre de sa tante d'un coup d'épaule. Si Iris devait mourir, alors, lui aussi.

Cependant, il se contenta de répondre :

— Vous avez raison.

Iris regardait le fou assis sur la banquette en face d'elle caresser Tansy. Ses hommes avaient trouvé la chienne dans sa voiture et le Dionysos avait demandé en riant qu'on la lui amène.

À présent, Tansy lui léchait la main, et il s'amusait avec elle comme s'il était un homme normal.

Sauf qu'Iris avait vu cet homme renvoyer Donna Pieri dans leur voiture remplie des cadavres des Corses.

Tansy mordilla un doigt du Dionysos et elle se raidit.

Mais le fou se contenta de rire doucement.

Ubertino était parmi les morts.

Iris baissa la tête pour dissimuler les larmes qui lui embuaient soudain les yeux. Elle refusait de montrer la moindre faiblesse devant ce monstre.

— Quelle adorable petite créature, n'est-ce pas ? dit le Dionysos.

Iris le regarda. Il avait levé Tansy à hauteur de son visage et la petite chienne essayait de griffer son masque.

— Oh non, chérie, ne fais pas cela, sinon papa sera obligé de te donner la fessée. C'est en tout cas ce que faisait mon père, même si je ne comprenais pas pourquoi.

Iris s'éclaircit la voix.

— Je... je suis désolée. Vous avez dû souffrir.

Le Dionysos reposa la chienne sur ses genoux et continua comme s'il ne l'avait pas entendue :

— Les pères sont si capricieux. C'est pour cela qu'il faut se méfier d'eux.

Et il referma les doigts sur le cou de Tansy.

Iris étouffa un cri et se retint de lui arracher la chienne des mains.

— Elle vous importune. Pourquoi ne me la donnez-vous pas ?

Tansy gémit et tenta d'échapper au Dionysos, qui ne parut pas le remarquer.

— J'ai essayé d'expliquer cela à Dyemore. Il était pourtant bien placé pour comprendre, puisque son père a été le Dionysos. Mais il a refusé de m'écouter.

Et, inclinant la tête, il murmura à Tansy :

— Personne n'écoute jamais.

Iris s'était figée. *Il était pourtant bien placé pour me comprendre.* C'était à croire que le Dionysos savait ce qui était arrivé à Raphael. Mais comment aurait-il pu, à moins...

— Moi, je vous écoute, dit-elle prudemment. Qu'avez-vous essayé d'expliquer à Raphael ?

Le Dionysos secoua la tête.

— Il était chouchuté et tenu dans l'ignorance. Pas moi. J'avais huit ans quand ils m'ont emmené à un rassemblement pour la première fois.

— C'est... c'est horrible, dit Iris, qui doutait cependant que l'homme s'adresse à elle. Un enfant ne devrait jamais subir cela.

— Mais Dyemore sera bien obligé de m'écouter quand il viendra vous chercher.

Tansy poussa un glapissement.

Elle ne pouvait plus bouger la tête. Elle essayait de se débattre en vain, bien sûr.

Une torsion de la main et le Dionysos lui romprait le cou.

Iris savait qu'elle n'aurait pas dû, mais elle ne put pas s'empêcher de l'implorer.

— S'il vous plaît, ne lui faites pas de mal.

# 17

*Quand Ann arriva à la tour, elle frappa à la porte. Le Roi de Pierre lui ouvrit et sursauta.*

*Ann haussa les sourcils. « Vous semblez surpris de me voir ? »  
« Je le suis, répliqua le roi. En sept siècles, soixante-dix jeunes vierges ont promis d'être ma femme pour un an et un jour. Mais tu es la première à revenir honorer sa parole. »...*

La maison était magnifique. Assez vaste et grandiose pour héberger le fils d'un roi.

Raphael grimpa le perron avec deux des Corses, sur la douzaine qui lui restaient, et frappa à la porte.

Un majordome très digne coiffé d'une perruque blanche leur ouvrit.

— Où est votre maître ? demanda Raphael.

Le pauvre homme en resta bouche bée.

— Menez-moi à lui, ajouta Raphael du même ton impérieux.

Le domestique tourna les talons et les précéda, ses hommes et lui, dans les entrailles de la demeure. Ils gravirent un escalier, empruntèrent un couloir, et atteignirent la bibliothèque.

Kyle était là, avec trois de ses hommes de confiance.

Il se leva, l'air circonspect. Ses hommes se positionnèrent spontanément autour de lui.

— Que se passe-t-il ?

— J'ai besoin de vous, répondit Raphael. Et de vos hommes. Prenez vos armes et suivez-moi.

Kyle ne bougea pas.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous.

Raphael se rappela pourquoi il détestait le duc de Kyle.

— Bon sang, marmonna-t-il. S'il vous plaît. Le Dionysos a enlevé Iris. J'ai besoin que vous m'aidiez à la ramener vivante.

L'après-midi touchait à sa fin et l'intérieur de la voiture était de plus en plus sombre. Iris s'était recroquevillée dans un coin, Tansy à l'abri de ses bras. Le fou avait fini par s'en lasser et l'avait laissée aller.

L'attelage s'immobilisa, mais le Dionysos ne bougea pas.

Par sa vitre, Iris ne voyait qu'un bouquet d'arbres et les arches d'une église en ruine.

Ils ne devaient pas être très loin de Londres car ils n'avaient pas voyagé longtemps.

Iris se demandait si Donna Pieri avait pu regagner la maison sans encombre. Elle avait vu s'éloigner leur voiture, Valente tenant les rênes et Donna Pieri assise à côté de lui. Mais Valente était blessé à l'épaule. Avait-il eu assez de force pour conduire jusqu'au bout ?

Il avait pu perdre connaissance en chemin. Ou bien l'attelage s'était peut-être emballé.

Iris examina de nouveau l'intérieur de la voiture. Il n'y avait d'armes nulle part. Si le Dionysos la laissait seule quelques minutes, elle pourrait inspecter les coffres sous les banquettes, au cas où s'y cacherait un pistolet. Cela dit, elle en doutait.

— Avez-vous jamais réfléchi au poids du destin ? demanda soudain le Dionysos.

Un pistolet était posé sur ses genoux, à présent. Il lui avait été remis un peu plus tôt par l'un de ses hommes.

Iris se demandait si elle pourrait le lui arracher avant qu'il fasse feu.

— Non, pas vraiment, répondit-elle, bien qu'elle ait compris que son ravisseur n'avait pas besoin d'interlocuteurs pour ses soliloques.

— Ainsi, reprit-il, prouvant qu'elle avait vu juste, si je ne vous avais pas fait enlever pour vous sacrifier lors de notre rassemblement, vous ne seriez pas devenue duchesse de Dyemore. Au fond, vous devriez me remercier.

— Vous me pardonnerez si je ne le fais pas, murmura Iris.

Cet homme était bel et bien fou.

— Bien entendu, je serai aussi à l'origine de votre mort, poursuivit-il. Mais cela, c'est une autre histoire.

Il ferma les yeux et demeura silencieux de longues minutes. Iris en vint à croire qu'il s'était endormi. Si elle parvenait à récupérer subrepticement le pistolet...

Hélas, il reprit la parole, anéantissant ses espoirs.

— Quant à mon propre destin, je sais que j'aurais été un tout autre homme si j'avais eu un autre père. Un homme normal. Et sans doute m'auriez-vous apprécié, Votre Grâce.

— J'en doute fort, répliqua Iris.

Elle ne voyait pas comment elle aurait pu apprécier un tel monstre.

— Allons, donc. Après tout, je ne suis pas si différent de votre mari. Nos deux pères aimaient les rassemblements. Nos deux pères *nous* aimaient. La seule différence, c'est que lui a pu s'échapper et pas moi. Devrait-on me le reprocher ? J'étais si jeune. Reprocherait-on à un chien qui a été battu jour après jour de se retourner contre son maître, de lui planter ses crocs dans la gorge, de se repaître de ses entrailles ? C'était une créature innocente au départ.

Iris avait la nausée. S'il disait vrai et qu'elle avait bien compris, il avait été abusé comme Raphael. Sauf qu'il n'avait pas pu compter sur une tante aimante pour venir à son secours. Il avait continué de souffrir – ce qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui.

— Vous comprenez maintenant mon intérêt pour le destin, reprit le Dionysos. Si j'avais eu une enfance ordinaire, ce trajet en voiture serait peut-être tout autre. Vous seriez peut-être ma femme au lieu d'être celle de Dyemore. Ce serait étrange, non ?

Iris sentit sa respiration ralentir tel un petit animal confronté à un prédateur. Elle n'aimait pas du tout la direction que prenaient les pensées de son ravisseur.

— Mais je suis déjà mariée, répondit-elle d'une voix ferme. Et vous ? Vous avez une épouse ? Une fiancée ? Quelqu'un que vous aimez ?

— Croyez-vous que votre époux serait chagriné si nous prétendions, vous et moi, que nous sommes mariés ? demanda le Dionysos, ignorant sa question.

C'était à croire qu'elle était muette.

Iris se remémora sa conversation avec Raphael – cela lui paraissait si loin, à présent – à propos du viol et du choix de continuer à vivre ou pas. Elle avait martelé presque allègrement que la vie était toujours le meilleur choix. Qu’il n’y avait jamais de raisons de désespérer.

De renoncer et se donner la mort.

Aujourd’hui, cependant, face à ce dément, ignorant si Raphael était informé qu’elle était en danger et sachant encore moins s’il pourrait arriver avant qu’elle ne soit violée et tuée...

Eh bien, les choses lui apparaissaient sous un jour plutôt sinistre.

Elle releva pourtant le menton. Car elle croyait toujours qu’il y avait de l’espoir tant que l’on était en vie.

Quoi que lui fasse cet homme.

— Vous n’arrivez pas à la cheville de Raphael, déclara-t-elle froidement au Dionysos. *Jamais* vous ne pourriez le remplacer.

Raphael avait lancé sa jument au galop sur la route. C’était dangereux, car ils pouvaient tomber sur un piéton ou un troupeau de bétail à tout moment, mais il n’était pas question de ralentir l’allure. Ils avaient parcouru les rues de Londres au trot, et parfois même au pas, en raison de la circulation ce qui avait mis sa patience à rude épreuve. Il n’avait cessé de se demander s’ils arriveraient à temps.

Si *lui* arriverait à temps.

Aussi, dès qu’ils avaient quitté la ville, il avait lâché la bride à sa monture.

Kyle chevauchait à côté de lui sur un grand hongre bai. Et leurs hommes les suivaient – les Corses, le trio d’anciens militaires qui ne quittait jamais Kyle et une douzaine de soldats de Sa Majesté. Raphael ignorait comment Kyle avait pu rassembler des membres de la garde personnelle du roi en si peu de temps. Mais c’était bien sûr parce qu’il l’en savait capable qu’il était allé frapper à sa porte.

Le soleil se couchait déjà et le ciel se teintait d’orange à l’horizon.

Mais Raphael ne voyait que le visage d’Iris. Ses beaux yeux couleur d’orage. Il l’avait envoyée au loin sans même lui dire au revoir.

Si elle mourait...

Il refusait d’envisager cette éventualité.

Il serrait les rênes à s’en faire mal malgré les gants de cuir.

Elle vivait. Et tant qu’elle vivrait, tout n’était pas perdu.

Il la retrouverait et la sauverait. Et il s’excuserait. À genoux, s’il le fallait. Et il passerait le restant de ses jours à tout faire pour la rendre heureuse.

Même si cela signifiait la laisser partir parce qu’elle le souhaitait.

Mais au moins, elle vivrait. Et c’était l’essentiel.

Car un monde sans Iris était un monde sans lumière.

## 18

*Ann devint donc l'épouse du Roi de Pierre. Ce qui ne lui demandait guère d'efforts. La marmite de ragoût était toujours pleine, aussi n'avait-elle pas à cuisiner.*

*Il n'y avait pas de poules à nourrir ni de vaches à traire ni de laine à filer.*

*Le soir, le Roi de Pierre laissait Ann entrer la première dans le lit. Puis il soufflait la chandelle et la rejoignait entre les draps après s'être déshabillé.*

*Ses bras étaient puissants et chauds...*

Tansy endormie dans ses bras, Iris suivait d'un pas chancelant le Dionysos dans l'église en ruine. Le soleil venait de se coucher et la nuit était tombée très vite, projetant ses ombres inquiétantes.

Deux douzaines d'hommes à la mine patibulaire les accompagnaient. Deux d'entre eux portaient une grande malle.

Les poignets de la jeune femme étaient ligotés devant elle. Elle avait l'impression de revivre le cauchemar par lequel tout avait commencé : le rassemblement des Seigneurs du Chaos avec leur Dionysos présidant à une orgie.

Sauf que ce soir il ne s'agissait pas d'un rassemblement de ce genre. Le Dionysos avait simplement prévu d'assassiner son mari. Puis elle.

Elle le savait, parce qu'il le lui avait expliqué avec délectation avant qu'ils descendent de voiture. Si le Dionysos avait été un jour sain d'esprit, il avait depuis longtemps perdu la bataille pour garder la raison.

— Nous attendrons votre mari ici et nous coucherons son cadavre à cet endroit, déclara le Dionysos en s'arrêtant sous la grande arche.

Les deux hommes déposèrent la malle.

— Je ne vois pas de meilleur endroit que les vestiges d'une église abandonnée pour abriter les restes du dernier des Dyemore, continua le Dionysos. Souhaitez-vous être enterrée à côté de votre mari ?

Iris tremblait mais elle s'était juré, la première fois qu'elle avait été confrontée à cet homme, de ne pas le laisser lui prendre sa dignité.

Et elle ne voyait pas de raison de revenir sur son serment.

Outre qu'elle descendait d'une famille dont les origines remontaient à l'époque de Guillaume le Conquérant, elle était désormais l'épouse de Raphael. *Une duchesse.*

— Un jour, répondit-elle. Mais pas ce soir.

Le Dionysos secoua la tête.



— J'ai bien peur que ce ne soit bel et bien ce soir, Votre Grâce.

Il indiqua la route qui longeait l'église sur un côté, avant de disparaître dans une courbe.

— Voici la route de Londres. Logiquement, Dyemore devrait arriver par là. Toutefois votre mari, qui est rusé, tentera sans doute une autre approche. Je pense qu'il passera par ces bois, de l'autre côté de l'église. Ce qui est une bonne chose car j'ai des tireurs d'élite cachés dans les arbres.

Iris s'humecta les lèvres.

— Je croyais que vous souhaitiez parler à Raphael ? Vous ne vouliez pas lui raconter toutes vos souffrances alors qu'il était à l'étranger ?

Tansy se réveilla et Iris la déposa dans l'herbe.

— Je n'en éprouve plus le besoin, répliqua le Dionysos, désinvolte. Vous ferez un charmant agneau pour appâter notre loup.

Il tira son pistolet de sa poche et l'examina, avant de l'armer.

— Ce ne devrait plus être très long, ajouta-t-il. Avec un peu de chance, je serai rentré pour dîner.

— Rentré où ? voulut savoir Iris.

— Oh, vous devez vous en douter ! répondit-il en donnant un coup de pied dans la malle.

Quelque chose gémit à l'intérieur.

— À Grant House.

Tansy, qui avait fait ses besoins, trottina jusqu'à la malle et la renifla avec intérêt.

Iris fixait la malle avec une horreur grandissante.

— Les chiens possèdent vraiment un odorat exceptionnel, commenta le Dyonisos.

L'un de ses hommes s'approcha.

— Quelqu'un arrive par le bois.

— Parfait, dit-il.

Son sbire s'éloigna. Et Iris sut qu'elle ne pouvait laisser Raphael marcher droit dans le piège qu'ils lui avaient tendu.

Elle se jeta sur le Dionysos, lui saisit le bras qui tenait le pistolet, et s'efforça de le tordre. Mais il était plus fort qu'elle, bien sûr.

Le pistolet explosa entre eux.

Ils avaient échafaudé un plan – un bon plan –, mais dès qu'il entendit la détonation, Raphael s'élança en direction de l'église en ruine.

Des mottes de terre giclaient près de ses pieds tandis que des tireurs embusqués dans les arbres lui tiraient dessus. Heureusement, il était très difficile d'atteindre un homme qui courait.

Très vite, d'autres détonations répondirent à celles des hommes du Dyonisos. Kyle et les soldats de Sa Majesté s'occupaient déjà d'eux.

Quant aux Corses, ils avaient reçu pour ordre de sauver la duchesse. Raphael leur avait dit sans détour que rien d'autre ne comptait.

Émergeant de sous les arbres, il aperçut Valente et Bardo en train de se battre contre quatre hommes. Un peu plus loin, Iris était prisonnière des bras du Dionysos et...

Il y avait du sang sur son visage !

Un grand gaillard surgit sur la droite de Raphael, qui poussa un rugissement et le mit hors d'état de nuire.

Iris tituba et s'écroula.

Le Dionysos pivota comme Raphael arrivait sur lui. Il ouvrit la bouche pour parler, mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps : il lui asséna un direct du droit qui l'envoya à terre.

Des cris et des coups de feu résonnaient tout autour d'eux.

Raphael enjamba le Dionysos et s'accroupit près de sa femme.

— *Iris* ! Où es-tu blessée ?

Il lui tâta frénétiquement le crâne, à la recherche d'une plaie.

— Raphael ! dit-elle en lui prenant la main, la balle lui a emporté la moitié de l'oreille. C'est son sang, pas le mien !

— Dieu soit loué.

Il l'étreignit brièvement, puis l'incita à se rallonger sur le sol.

— Ne bouge pas.

Le Dionysos tentait de s'échapper en rampant.

Raphael enfourcha le monstre – cette *chose* qui avait osé s'en prendre à sa femme – et le frappa à la gorge.

Le Dionysos émit un râle et essaya de se cabrer pour le désarçonner.

Raphael le frappa encore. Et encore.

Un petit poignard surgit dans la main du Dionysos.

Raphael l'envoya valser.

Et frappa de plus belle.

Jusqu'à ce qu'il ne sente plus ses doigts.

Jusqu'à ce que la *chose* sous lui ait cessé de bouger.

Jusqu'à ce qu'une paume se presse sur sa joue et qu'une voix lui murmure à l'oreille :

— Raphael, mon amour. Arrête.

Et il obéit.

Iris s'était agenouillée près de lui. Du sang souillait son beau visage et ses yeux étaient embués de larmes.

Raphael aurait volontiers boxé encore la chose pour ce sang et ces larmes. Au lieu de quoi, il caressa la joue de sa femme.

— Je t'avais dit de ne pas bouger.

Elle eut un sourire tremblant.

— Tu sais que je ne reçois d'ordres de personne. Pas même de toi.

Raphael l'entoura de ses bras et la serra contre lui tout en regardant autour de lui. Bardo flanquait des coups de pied à un homme à terre qui ne réagissait plus, tandis que Valente échangeait des tapes amicales avec un autre Corse. Le combat avait cessé et ses hommes paraissaient indemnes.

Kyle surveillait ses propres hommes, qui ligotaient des prisonniers.

Il croisa le regard de Raphael, et ce dernier inclina la tête.

Il devait énormément à Kyle et ne pourrait jamais assez le remercier.

À cette pensée, il resserra son étreinte autour d'Iris.

— Il a tué Ubertino, dit-elle dans un sanglot. Le pauvre Ubertino.

Raphael lui caressa les cheveux sans mot dire.

Valente les rejoignit. Il avait une vilaine balafre sur la joue en plus de sa blessure à l'épaule, et sa veste était gonflée comme s'il cachait quelque chose à l'intérieur.

Le jeune Corse s'agenouilla devant Iris et eut un sourire timide.

— Votre Grâce.

Il déboutonna le haut de sa veste et la tête de la petite chienne jaillit.

— Oh ! s'exclama Iris. Tansy ! Merci, Valente.

Elle s'essuya les joues, les maculant davantage de sang, puis récupéra la chienne.

— Elle s'est enfuie au premier coup de feu. Merci de l'avoir retrouvée. Sans vous, elle se serait perdue. Et elle serait morte.

Iris étreignit la chienne et se remit à pleurer quand Tansy lui lécha le visage.

Valente jeta un coup d'œil à Raphael, l'air alarmé.

— La duchesse va bien, le rassura Raphael. Elle apprécie beaucoup ton geste, mais cette épreuve l'a fatiguée en plus de l'effrayer. Rassemble les hommes, que nous rentrions à Chartres House au plus vite.

— Oui, Votre Excellence, répondit Valente.

Le cœur de Raphael se serra. D'ordinaire, c'était à Ubertino qu'il donnait ces ordres. Il lui faudrait bientôt décider lequel de ses hommes il désignerait pour remplacer son fidèle lieutenant.

Alors qu'il se redressait et aidait Iris à faire de même, Kyle s'approcha.

— Tout va bien, Iris ? s'enquit-il.

— Cela ira, je pense, murmura-t-elle. Merci, Hugh.

Il lui sourit, avant de se tourner vers Raphael.

— Je pense que nous les avons tous, annonça-t-il, puis, avisant le corps étendu à leurs pieds, il demanda : C'est le Dionysos ?

— Oui, répondit Raphael sans prendre la peine de regarder.

Kyle s'accroupit pour lui retirer son masque.

Andrew Grant avait perdu la moitié de l'oreille droite et ses yeux étaient à demi fermés. À l'évidence, il était mort.

Kyle leva les yeux vers Raphael.

— Et son frère ?

Ce fut Iris qui répondit :

— À mon avis, vous devriez regarder dans la malle, Hugh.

Ce dernier lui jeta un regard perplexe avant de se diriger vers la malle.

— Par l'enfer ! s'exclama-t-il après avoir soulevé le couvercle.

Raphael le rejoignit, mais veilla à ce qu'Iris reste derrière lui.

Le vicomte Royce était ligoté, nu. Vu son état, il devait être là depuis des heures. Il avait du sang séché dans les cheveux et son corps était couvert de bleus.

— Il est vivant ?

— À peine, répondit Kyle. C'est le frère ?

— Oui, confirma Raphael.

— Dirigeaient-ils ensemble les Seigneurs du Chaos ?

— Non, intervint Iris. Andrew était le seul chef. Et... et lord Royce avait abusé de lui quand ils étaient plus jeunes. De même que son père. Je pense qu'Andrew le haïssait, mais lord Royce n'en avait probablement pas conscience.

— Comment sais-tu tout cela ? demanda Raphael.

— Andrew a beaucoup parlé durant le trajet, murmura-t-elle, avant de demander soudain : Donna Pieri ! Comment va-t-elle ?

— Très bien, assura Raphael. Quoi qu'elle soit très en colère.

Il s'adressa ensuite au duc :

— Kyle, pourriez-vous vous charger d'évacuer les blessés et les prisonniers avec vos hommes ?

— Bien sûr. Maintenant que nous savons qui était le Dionysos, je ferai fouiller sa maison pour démasquer les autres membres de la confrérie. J'espère que vous pourrez me prêter main-forte.

— Certainement, répondit Raphael sans hésiter. Merci, ajouta-t-il.

Kyle regarda Iris, qui était appuyée contre son mari, les yeux fermés, et sourit.

— Inutile de me remercier.

Raphael ouvrit la bouche pour protester... puis se contenta finalement de hocher la tête.

Tout bien considéré, il ne détestait pas tant que cela Kyle.

Soulevant sa femme dans ses bras, il rejoignit la voiture.

## 19

*Un beau jour, un homme frappa à la porte de la tour. Il raconta une épouvantable histoire d'âme mutilée par de vils démons. Il jura au Roi de Pierre qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait s'il tuait ces démons et lui rendait la pauvre âme.*

*Ann regarda le roi endosser son armure de pierre et s'éloigner dans la lande pierreuse.*

*Le Roi de Pierre resta absent deux semaines. Quand il revint, l'un de ses bras était brisé et ensanglanté...*

Le lendemain, Iris se réveilla de bonne heure dans sa chambre de Chartres House. Elle demeura immobile, s'efforçant de comprendre ce qui l'avait réveillée. La pluie martelait les vitres, mais ce n'était pas suffisant pour l'avoir alarmée.

Puis elle entendit un fracas.

Elle bondit du lit, en même temps que Tansy gémissait, et se rua dans le dressing.

La porte de communication avec la chambre ducale était entrouverte.

Elle la poussa et regarda à l'intérieur.

La pièce était en grand désordre. Le lit défait, les miroirs brisés, et tous les tiroirs de la commode étaient tirés.

Raphael se tenait devant la cheminée, pieds nus, bien qu'habillé de pied en cap. Il contemplait le feu. Avec ses cheveux de jais tombant à demi sur son profil intact, il évoquait un poète perdu dans ses pensées.

Mais lorsqu'il se tourna vers Iris, l'illusion fut rompue.

Elle le rejoignit et découvrit un carnet de dessins au milieu des flammes.

— C'était un monstre, murmura Raphael. Pire encore qu'Andrew Grant. Car non seulement mon père abusait des innocents, mais il faisait d'eux des monstres.

Il alla à la table de chevet et ouvrit le tiroir. Iris savait qu'un couteau s'y trouvait et son cœur manqua un battement.

Raphael s'empara du couteau, puis s'approcha du portrait de son père. Il leva le canif et le planta dans la toile, qu'il lacéra jusqu'en bas. Après quoi, il entreprit de découper les bords, jetant les morceaux dans le feu au fur et à mesure.

Et soudain il se figea.

— Raphael ? s'inquiéta Iris.

Elle vint vers lui. À l'intérieur, entre la toile qu'il venait de retirer et le fond du tableau, un carnet était coincé dans un angle.

Raphael le prit et l'ouvrit.

Elle y jeta un coup d'œil, s'attendant au pire.

Mais les pages n'étaient couvertes que de noms auxquels faisaient face des dates.  
Sur la première ligne était écrit :

*Aaron Parr-Hackett. Printemps 1631. Blaireau – décès 1650*

Une douzaine d'autres noms figuraient sur cette seule page.

— C'est le registre des membres des Seigneurs du Chaos, dit-elle. Hugh pensait l'avoir déniché, mais, apparemment, la liste qu'il possédait était loin d'être complète.

Raphael feuilleta l'ensemble du carnet. Il renfermait des centaines de noms, certains ayant même de quoi choquer.

Le carnet s'achevait par quelques pages vierges de toute inscription.

La dernière entrée était datée du printemps 1741.

— Je m'étais persuadé que je ne saurais jamais si les Seigneurs du Chaos existaient encore, murmura Raphael. Bien sûr je me mentais. Comment auraient-ils pu mourir ? Tout ce mal ne pouvait disparaître comme par magie. J'aurais dû revenir plus tôt. Les détruire pendant que mon père était encore vivant. Mais j'ai été lâche.

Il referma le carnet.

— Je suis lâche.

— Non, répliqua Iris avec véhémence. Tu m'as sauvée. Tu as tué le Dionysos. Tu...

Il la regarda, et son expression trahissait son dégoût de lui-même.

— Le Dionysos n'était qu'un homme. Et il n'avait rien d'imposant. Andrew Grant a été violé et battu comme plâtre par son père et son frère jusqu'à perdre la raison. Tuer un tel homme n'est pas l'œuvre d'un héros, mais celle d'un lâche.

Il posa le carnet sur une table et quitta la pièce.

Un instant médusée, Iris lui emboîta le pas.

— Où vas-tu ?

— Je retourne en Corse.

Elle s'immobilisa.

— Maintenant ?

Il avait atteint l'escalier et ne se retourna même pas.

— Oui.

— Mais je n'ai pas de vêtements, objecta-t-elle stupidement.

Il s'arrêta, mais ne lui fit pas face.

— Tu ne viens pas avec moi.

Et il descendit les marches.

Iris n'en croyait pas ses oreilles. Après tout ce qu'ils avaient vécu... Elle avait été enlevée une deuxième fois. Il avait de nouveau volé à son secours et avait tué deux hommes pour elle.

Tout à coup, elle avait envie de s'asseoir sur le sol et de pleurer. Ce n'était pas juste.

Elle ne devrait pas avoir à livrer encore cette bataille.

L'amour n'aurait pas dû être si compliqué.

Mais Raphael était presque en bas de l'escalier, et si elle ne réagissait pas très vite, il risquait de disparaître.

À tout jamais.

Il n'en était pas question.

Elle dévala donc l'escalier pour le rattraper. Il avait ouvert la porte de derrière et sortait dans le jardin.

— Attends ! cria-t-elle, le suivant malgré le déluge. Attends !

Il se retourna. La pluie ruisselait sur son visage.

— Rentre.

— Non, riposta-t-elle, têtue. J'irai partout où tu iras.

Il regarda le ciel comme s'il devait endurer une épreuve supplémentaire, puis ferma les paupières.

— Iris, je suis souillé, dit-il, rouvrant les yeux. Regarde ce qu'est devenu Andrew Grant. Tu veux vraiment attendre auprès de moi le jour où je perdrai à mon tour la raison ?

— Cela n'arrivera pas.

— Je n'arrive plus à respirer dès que je sens une odeur de cèdre. Tu crois que c'est là le comportement d'un homme sain d'esprit ? Je t'ai forcée à m'épouser. C'était égoïste de ma part. Je te rends ta liberté. Tu peux garder ma maison, mes terres, mon argent anglais. Je ne t'importunerai plus jamais. Laisse-moi juste retourner en Corse.

— Je ne peux pas accepter cela, répliqua Iris, exaspérée. Tu es mon mari. Je t'ai épousé. N'essaie pas de te dérober à présent.

— Je ne peux pas rester ici avec toi. Tu es une tentation à laquelle je me suis révélé incapable de résister.

Elle lui tendit la main.

— Alors cède à cette tentation.

— À t'entendre, tout est si simple. Malheureusement, ça ne l'est pas, et tu ne veux pas le comprendre.

Cette fois, Iris ne put se retenir :

— Eh bien, aide-moi à comprendre, bon sang ! explosa-t-elle. Pourquoi ne peux-tu être avec moi ?

— Parce que je suis malfaisant ! La malédiction se transmet de père en fils, à l'infini. As-tu envie que je m'en prenne un jour à nos enfants ?

— Tu n'abuserais jamais d'un enfant, Raphael. Je le *sais*.

— D'où tires-tu cette certitude ? Le sang du monstre coule dans mes veines. Il m'aimait, Iris. Il *m'aimait*.

Il prit une inspiration tremblante avant d'ajouter :

— Et je... je l'aimais.

Iris sentit son cœur se briser. Les larmes jaillirent, roulèrent sur ses joues, se mêlant à la pluie.

Raphael tomba à genoux sur le sol.

— C'était mon père. Je ne pouvais pas le tuer. Même après ce qu'il m'avait fait, je ne pouvais pas le tuer. Crois-moi, Iris, je suis moi aussi un monstre. Envoie-moi en enfer, là où est ma place.

Réprimant un sanglot, Iris s'agenouilla devant lui, l'entoura de ses bras et appuya son front contre le sien.

— Tu n'es pas un monstre, murmura-t-elle. Tu es mon mari bien-aimé. Je te connais suffisamment pour savoir que tu ne ressembles en rien à ton père. Tu es bon, attentionné, courageux. Tu es entêté et intelligent. Et je peux t'assurer que tu ne feras jamais le moindre mal à nos enfants.

Il l'aimait. Il le savait, à présent. Ce désir irrépressible, cette envie incessante d'être avec elle, c'était cela, l'amour.

Raphael ignorait pourquoi Iris croyait à ce point en lui, envers et contre tout, mais il lui en était infiniment reconnaissant.

Il s'empara de ses lèvres et l'embrassa avec avidité, comme s'il voulait boire cette foi qu'elle avait en lui. Elle était sa lumière, son espoir, elle le guidait hors des profondeurs du Styx.

— Iris, souffla-t-il, ma femme lumineuse, mon amour, ma vie. Je te promets d'essayer d'être digne de ta confiance. De toute façon, je n'ai pas le choix, car si je te quittais, je m'étiolerais et je finirais par mourir.

Et il l'embrassa de nouveau, s'abreuvant à sa lumière.

Iris rompit leur baiser, le souffle court, ses mains trempées encadrant son visage.

— Acceptes-tu d'être pleinement mon mari, Raphael ? demanda-t-elle, ses yeux rivés aux siens. De fonder une famille avec moi ?

— Oui, répondit-il, avant de la soulever dans ses bras.



## 20

*Le Roi de Pierre rendit à l'homme son âme mutilée dans une petite cage de pierre, et l'homme le remercia avec gratitude.*

*Ann le regarda partir, puis elle demanda à son mari : « Reviendra-t-il avec toutes les richesses qu'il vous a promises ? »*

*Le Roi de Pierre soupira. « Non. Ils ne reviennent jamais. »*

*« Alors pourquoi les aidez-vous ? »*

*Le regard du roi parut se réchauffer légèrement. « Parce qu'il faut bien que quelqu'un le fasse. »...*

Sa femme dans les bras, Raphael gravit l'escalier sous le regard désapprobateur de ses ancêtres.

Iris n'en avait cure.

Cramponnée au cou de son mari, elle avait l'impression d'avoir enfin sa vraie nuit de noces. Raphael gagna leur chambre et referma la porte derrière eux.

Il reposa sa femme sur le sol, la débarrassa de ses vêtements trempés, puis alla prendre une serviette et l'en frictionna. Après quoi, il insista pour qu'elle grimpe dans le lit et se glisse sous les couvertures.

Il se déshabilla à son tour et se sécha avant de lancer la serviette sur un fauteuil.

Assise dans le lit, Iris le regarda s'approcher. Il croisa son regard.

— Laisse-moi faire.

Il s'immobilisa et elle enroula les doigts autour de son sexe, qui ne tarda pas à grossir et à palpiter.

— Iris... gronda-t-il.

Elle l'ignora et se mit à le caresser dans un lent mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce qu'une goutte translucide perle à l'extrémité engorgée de sa virilité. Elle la cueillit du pouce, porta celui-ci à sa bouche et le lécha.

La seconde d'après, elle était allongée sur le dos, Raphael pesant sur elle de tout son poids, son regard de cristal plongé dans le sien.

— Tu me crucifies, articula-t-il d'une voix rauque avant de capturer ses lèvres.

Du genou, il lui écarta les cuisses. Elle lui agrippa les épaules et creusa les reins, s'émerveillant de sentir ses muscles d'acier rouler sous sa peau. Elle éprouvait un extraordinaire sentiment de plénitude.

Abandonnant ses lèvres, Raphael déposa une pluie de baisers dans son cou.

— Tu es prête ? chuchota-t-il.

— Oui.

— Alors, prends-moi en toi, ma femme.

Doucement, elle le positionna à l'orée de sa féminité déjà toute moite de désir.

— Je t'aime, Raphael.

Il la pénétra d'une seule poussée, jusqu'à la garde, sans la quitter des yeux.

— Tu es ma femme et mon amour, Iris. Sans toi, je mourrais.

Puis il commença à aller et venir en elle, lentement, avec une sensualité qui arracha des gémissements à la jeune femme.

Haletante, elle noua les jambes autour des hanches de Raphael et se mit à onduler à son rythme, épousant ses mouvements.

— S'il te plaît... souffla-t-elle en cambrant le dos.

— Que veux-tu ? Dis-moi, Iris. Que veux-tu ?

— Je...

— Dis-moi.

— Toi.

Il s'esclaffa.

— Cela ?

Il se retira légèrement, puis revint à l'assaut, si fort qu'une vague de plaisir la submergea.

— Oui, cela, constata-t-il, satisfait.

Et il recommença.

Encore et encore.

Jusqu'à ce que tous deux s'embrasent, et qu'Iris voie des étoiles et se demande comment elle avait pu trouver le regard de Raphael dépourvu d'émotion.

Parce que, en cet instant, il la regardait avec une telle passion, un tel désir que les larmes lui vinrent aux yeux.

Il jouit à son tour, le corps secoué de spasmes, les yeux au fond des siens.

Quand il s'immobilisa enfin et qu'il appuya son front en sueur contre celui d'Iris, il murmura :

— Je t'aime.

# Épilogue

*Le temps passa, les jours se succédèrent jusqu'à ce qu'un an et un jour se fussent écoulés.*

*Ann rassembla dans son baluchon les quelques effets qu'elle avait apportés. Ainsi que le petit galet rose de sa mère, qu'elle prit dans sa main.*

*Puis elle se tourna vers le Roi de Pierre. « Je m'en vais donc », dit-elle.*

*Le roi était assis près de la porte de sa tour, les yeux baissés. « En effet. »*

*Ann hésita. Il ne lui avait jamais témoigné d'affection, mais ses bras l'avaient réchauffée durant la nuit. « Me direz-vous adieu ? »*

*« Adieu, ma femme. »*

*Elle fit un pas, puis pivota vers lui. « Vous pourriez venir avec moi ! »*

*Il leva vers elle ses yeux gris, l'air grave. « Non. Je ne peux pas. »*

*Ann fronça les sourcils. « Pourquoi ? »*

*« Parce que je suis*

*maudit et dois rester ici. »*

*Elle contempla cet homme grisonnant à l'allure sévère, sa tour sombre et triste et la lande austère qui l'entourait. « Je reviendrai », dit-elle.*

*« Non. Tu ne reviendras pas. »*

*Elle voulut protester, mais elle savait qu'il avait raison. Personne ne revenait jamais le voir. Alors, elle sentit son cœur se briser pour lui. Elle laissa tomber son baluchon. « Dans ce cas, je reste avec vous. »*

*Pour la seconde fois depuis qu'elle le connaissait, il parut surpris. « Quoi ? »*

*Elle hocha la tête. « Je reste avec vous. Comme votre épouse. »*

*Il se leva. « Combien de temps ? »*

*« Pour toujours », répondit Ann. Et elle lui tendit le galet rose de sa mère.*

*À peine eut-elle dit cela que le sol trembla sous ses pieds. La tour vacilla et s'écroula, les pierres qui la composaient disparurent dans les entrailles de la terre. Le paysage se transforma brutalement. Des arbres luxuriants, des prairies verdoyantes et des torrents bouillonnants remplacèrent la lande désertique. En lieu et place de la tour surgit un beau château blanc et or. Ses portes s'ouvrirent et il en sortit une cohorte de soldats en armure, de belles dames dans de jolies robes, de paysans, d'enfants, de vieillards...*

*Ann, médusée, se tourna vers le Roi de Pierre. Mais lui aussi s'était métamorphosé. Ses cheveux gris étaient à présent d'un beau brun et ses yeux étaient bleus. Il portait un somptueux costume de velours pourpre et vert, et Ann s'agenouilla devant lui, car elle comprit qu'il s'agissait d'un vrai roi.*

*Mais le Roi de Pierre lui sourit et la força à se relever. « Ma douce Ann, ma femme, ma reine. Tu as brisé un sort qui nous tenait captifs, moi, mes terres et mon peuple, depuis sept siècles. Durant tout ce temps, je n'ai jamais rencontré quelqu'un d'aussi aimant et généreux que toi. Veux-tu rester à mes côtés et m'aider à gouverner mon royaume ? »*

*« Oh, oui ! répondit Ann. Et si vous y consentez, j'espère que nous aurons beaucoup d'enfants et que nous serons heureux à jamais. »*

*« Femme sensée », dit le Roi de Pierre. Et il embrassa sa reine.*

## Cinq ans plus tard...

— Savais-tu qu’elles fleurissaient ici ? demanda Iris à son mari.

C’était le printemps, et tous deux se promenaient au bord de la petite rivière qui longeait les ruines de l’antique cathédrale voisine de Dyemore Abbey. La grande arche de pierre se détachait sur un ciel bleu sans nuages, et les pierres disséminées dessous étaient tapissées de jaune. Des centaines, des milliers de jonquilles sauvages avaient élu domicile au milieu des ruines, formant une grande vague jaune qui courait jusqu’à la rivière et repartait sur la berge opposée, pour monter à l’assaut d’un petit bois dans lequel elle disparaissait.

— Non, répondit Raphael. Ou, si je l’ai su, je l’avais oublié.

Le sourire aux lèvres, il offrit son visage au soleil.

Il souriait plus souvent, à présent. Certes, pas tous les jours, mais assez fréquemment pour qu’Iris sache qu’il était heureux avec elle.

Un aboiement la fit se retourner. Tansy courait au milieu des fleurs presque plus hautes qu’elle, la gueule ouverte dans ce qui ressemblait à une expression de joie canine. Derrière elle, quoique à une allure plus modérée, suivait le comte de Cyril, plus connu sous le nom de Johnny, âgé de trois ans et la prunelle des yeux de son père.

— Maman, dit Johnny, quand il les eut rejoints, des fleurs.

Et il lui tendit deux jonquilles.

— Comme c’est gentil, mon chéri ! s’exclama Iris. Où les as-tu trouvées ?

Johnny, qui était un garçon terriblement sérieux, indiqua du doigt l’océan de jonquilles.

— Là-bas.

Iris entendit alors le son le plus merveilleux de la création : un éclat de rire spontané. Elle se tourna et sourit à son mari.

Il lui arrivait encore parfois d’être d’humeur sombre, comme si ses démons revenaient le hanter, mais ces crises – surtout depuis la naissance de Johnny – étaient de plus en plus rares. Et la première fois qu’il avait ri – quelques jours avant le premier anniversaire de leur fils –, Iris avait éprouvé un bonheur sans nom.

Toutefois, Raphael riait encore si peu qu’elle chérissait chacun de ces moments. Car elle savait quel chemin son mari avait dû parcourir pour s’extraire de son désespoir et en arriver là.

— Papa ! cria Johnny, en tendant les bras de façon impérieuse à son père.

Johnny avait hérité de la constitution robuste de celui-ci et c’était déjà un petit garçon solide. Iris ne pouvait plus le porter – pas dans son état –, et elle était secrètement amusée que Raphael soit toujours prêt à accepter de le porter jusqu’à la maison.

Et en effet, il se pencha et jucha son fils, dont la chevelure de jais faisait écho à la sienne, sur ses épaules.

Puis Raphael se tourna vers Iris et jeta un coup d'œil à son ventre arrondi.

— Tu es sûre de pouvoir marcher jusqu'à l'abbaye ? Nous n'aurions pas dû aller aussi loin. Elle leva les yeux au ciel.

— Je suis en pleine forme. Et le bébé n'est pas attendu avant deux mois.

— Très bien, dit son mari, mais nous allons marcher lentement, et je veux que tu t'appuies sur mon bras.

— Bien sûr.

Iris se haussa sur la pointe des pieds et l'embrassa, sous le regard intéressé de leur fils.

Puis, Tansy trotinant à leurs côtés, ils rentrèrent à la maison pour le thé.

# Remerciements

Publier un livre est un travail d'équipe. Si l'idée générale, les personnages et les premières ébauches sont ma création, j'ai eu besoin de beaucoup d'aide pour mener ce projet à bien. Un grand merci, donc, à mon éditrice, Amy Pierpont, qui m'a suivie dans cette aventure avec une infinie patience. Merci à ma première lectrice, Susannah Taylor, qui m'a encouragée à continuer, mais m'a également signalé ce qui n'allait pas dans ces ébauches. Merci à mon agente, Robin Rue, qui m'envoyait régulièrement des courriels pour s'assurer que j'allais bien. Merci à mon assistante, Mel Jolly, qui m'a empêchée de perdre la raison, ainsi qu'à S.B. Kleinman, qui a corrigé mon manuscrit. Merci également à tous les autres départements de ma maison d'édition qui ont fait de mon manuscrit le livre que vous avez entre les mains.

Et enfin un grand merci à Galia B., mon amie sur Facebook, qui a trouvé le nom de Tansy !